

ABL

LES AMIS DE SAINT BENOIT LABRE

N° 14

MES CHEMINS DE TRAVERSE

SUR LES PAS DU SAINT VAGABOND
CHAMBERY

Église Saint Pierre du faubourg Maché

SOMMAIRE



06 AVANT-PROPOS

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE ET LA LIBERTÉ.

Seul, solitaire, libre, qu'est-ce qu'être libre? C'est une question qui m'est souvent posée par des amis, des proches, pourquoi suivre une sainte personne qui passa la majeure partie de son existence à fuir la compagnie d'autrui, dans un dénuement et une solitude extrême ? L'histoire du saint pèlerin fut une longue suite de choix.



18 PRÉSENTATION

LE MESSAGE DE SAINT BENOIT JOSEPH LABRE EST-IL TOUJOURS D'ACTUALITÉ ?

La dévotion à saint Benoît-Joseph Labre reste très vive. Aujourd'hui comme hier, le jeune artésien, qui aurait pu disparaître de nos mémoires comme le plus discret des SDF, continue à accompagner le quotidien d'une foule de baptisés et parfois-même de non croyants. Benoît Labre est un saint pour aujourd'hui, tout comme il a été un saint pour l'Aujourd'hui des trois siècles précédents.



28 MARCAY SAINT LABRE

L'ACHÈVEMENT DES TRAVAUX DE RESTAURATION DE LA BASILIQUE SAINT BENOÎT LABRE DE MARCAY.

2015 aura vu l'achèvement des plus gros travaux entrepris pour la rénovation totale de la basilique de Marçay : toitures, galeries-cloître extérieures, nef principale, gros œuvre sacristie et murs extérieurs, ainsi que la restauration des vitraux historiés.

Les Amis de saint Benoît LABRE

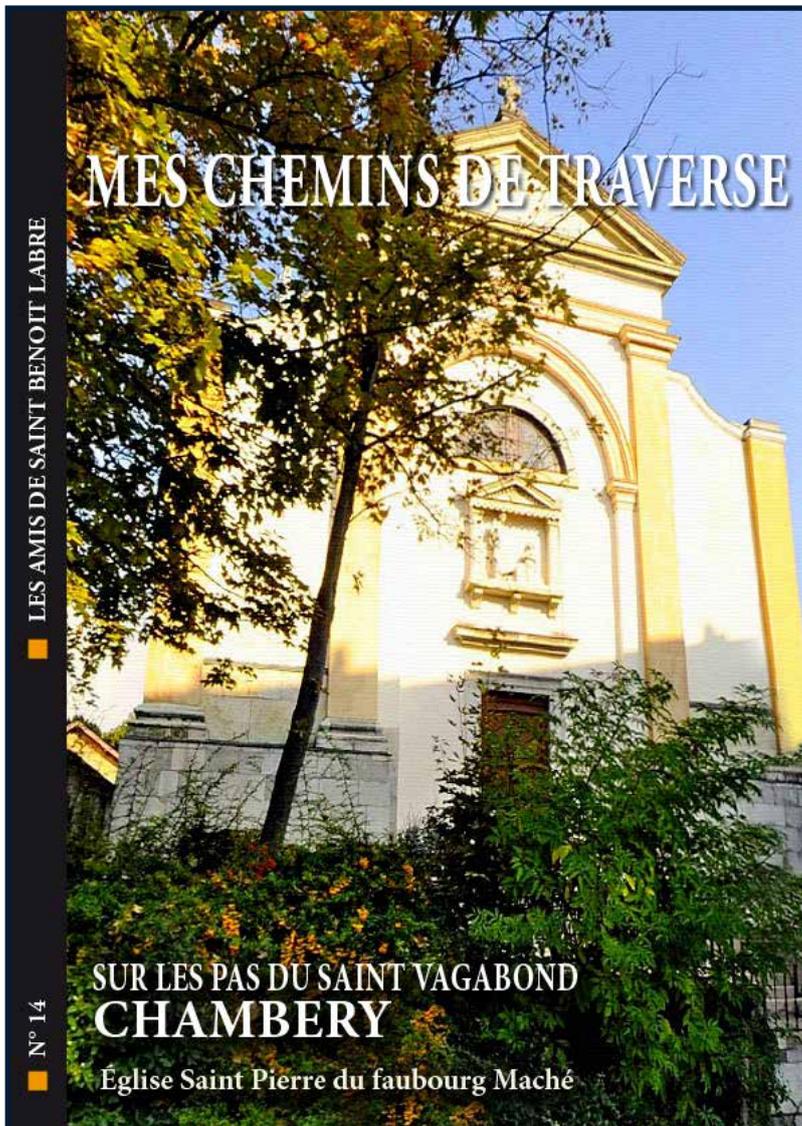


PHOTO DE COUVERTURE:
Chambéry, église Saint Pierre du faubourg Maché.

“Chaque fois que vous entendrez cette cloche, souvenez-vous que vous n’êtes pas maître de l’heure suivante...”

(Père Desnoyers, Le bienheureux Benoît-Joseph Labre..., Lille, 1862, Vol.I-II)

Textes et Photographies
Didier NOEL



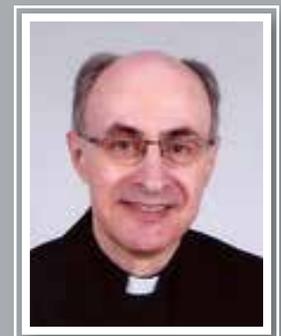
Association Française
Saint Benoît Labre d'Amettes
12 bis rue de l'église
62260 Amettes (France)
Tél : 03 21 02 34 15
ass.benoit.labre@neuf.fr



Association Canadienne
Les Amis de Saint Benoît Labre
<http://www.amis-benoit-labre.net/>

Auteur et webmestre :

Droits d'auteur



RAYMOND MARTEL



38 L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY DE 1881 À 1893

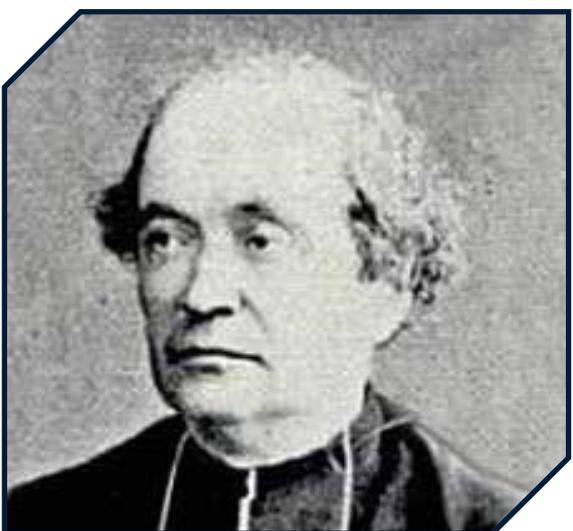
Né à Saint-Omer, le 17 décembre 1823, nommé évêque de Carcassonne par décret du 16 décembre 1872, préconisé le 21 mars 1873, sacré à Boulogne-sur-Mer le 11 juin suivant. Précédemment desservant de l'église Saint-François de Sales à Boulogne-sur-Mer, et vicaire général honoraire du diocèse d'Arras. Archevêque de Chambéry de 1881 à 1893. Mgr François de Sales, Albert Leuillieux, descendait par sa mère, (Julie Adèle Pottiez) d'un des frères de saint Benoît-Joseph Labre.



70 LE FAUBOURG MACHÉ

LE CHANOINE CHARLES ARMINJON

Bénédiction de la statue de saint Benoît-Joseph Labre, le 20 mai 1883, dans l'église Saint Pierre de Maché (Chambéry) par l'archevêque de Chambéry. L'hospice des pèlerins où logeait Benoît Labre était une dépendance de l'église Saint-Pierre en mémoire du glorieux passage du saint et des traces de sanctification qu'il a laissées à ce faubourg populaire de Chambéry.

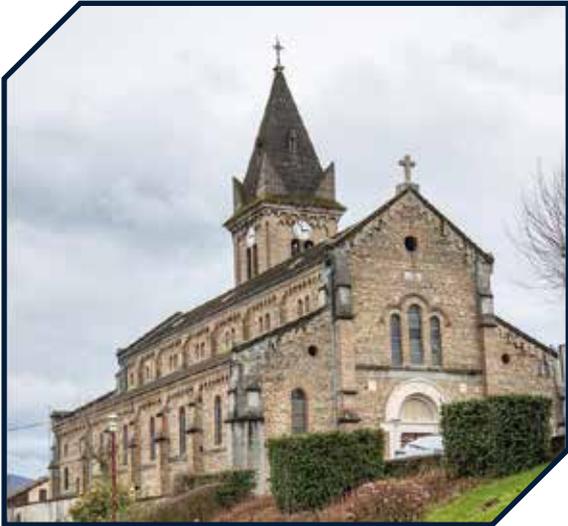


100 LA PREDICTION DU SAINT

LE PASSAGE DU SAINT À CHAMBÉRY

Saint Benoît-Joseph Labre prédit, pendant le récit de ses pèlerinages au parloir de la Visitation, la vocation religieuse de Mlle Reine-Victoire Berzetti.

Les Amis de saint Benoît LABRE



114 LA FAMILLE BARDIN

MICKAËL MANGE

Une légende familiale voudrait que Benoît Joseph Labre, alors pèlerin parcourant l'Europe, ait été accueilli au domaine de la famille Prieur-Bardin situé à Louisias, hameau de Charavines, lors de l'un de ses voyages en 1770. Pour remercier ses hôtes, Guillaume Prieur-Bardin et son épouse Françoise Millias, il leur prédit qu'ils auraient toujours des prêtres dans leur descendance.



C'était en 1770, il y a aujourd'hui 245 ans, un homme encore jeune, aux traits fins et délicats, à la tenue modeste, vêtu d'habits pauvres et grossiers, faisait son entrée dans le faubourg Mâché. Il venait de loin et il dut s'arrêter un temps assez long dans la vieille église de cette paroisse, édifice aux murailles épaisses, enceinte basse et étroite, adossée à un des angles du presbytère actuel. Le faubourg Mâché était la grande artère de communication entre la ville de Chambéry et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie. Au bas de ce faubourg, en deçà des fortifications, il y avait un hospice fondé au xve siècle (10 juin 1420) par un pieux marchand pelletier, nommé Jean Du Rhône. Il était destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres de passage. Il était situé à l'extrémité de la rue du Collège, qui du côté ouest, fait angle avec la rue Sainte-Barbe. C'est dans ce lieu que Benoît Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu'il fut reçu de nouveau en 1777.

AVANT-PROPOS



“Tableau du peintre Joseph-François-Marie de Martinel (1763-1829) représentant Chambéry en 1780”

(Musée des beaux-arts de Chambéry (Savoie, France))





La liberté du choix

Les Amis de Saint Benoît Labre Didier Noël



KANDEL BERGderKRÄFTE

Der Lauf eines Flusses ...



... IM LAUFE DER ZEIT

Lassen Sie Ihren Blick über die Hügel vor Ihnen schweifen – sind geschweungen erhellten etc.

Doch wenn Sie genauer Hinsehen, wird Ihnen auffallen, die sehr gewisse Landschaft von tiefen Tälern durchzogen ist. Den ersten stellen Einschnitt vor Ihnen, das Elmorose Tal, räumt die Höhe Gutach aus. Doch woher kommt der kleine Bach der Krah, die Landschaft so zu verändern?

Flüsse als Schneeräuber

In den letzten Jahrtausenden wurde der Schwemmland noch einmal stark gehoben, so dass große Höhenunterschiede zum Oberhanggraben entstanden. Die Fließgeschwindigkeit der Flüsse nahm dadurch kräftig zu. Das hatte Folgen: bei Hochwasser ras die starke Strömung Steine, Geröll und Sand mit sich, schlussendlich diese neue Fracht im Wucht gegen die Ufer – und hier neues Material los. Auf diese Weise schritt sich die Wilder gutach sehr schnell und immer tiefer in den Schwemmland. Doch wohin bringt der Fluss seine Fracht?

Schwemmlandwasser im Mittelmeer?

Nach vor etwa 6-8 Millionen Jahren schloß die Ur-See nach Süden. Das transportierte Material der Wilder Gutach gelangte, anstatt es nicht im Oberhanggraben abgelagert wurde, über den Oberrhein und die Rhone ins Mittelmeer!

Drei Millionen Jahre später veränderte sich die Situation wieder! Die Ur-See war endlich etwas zurückgegangen. Bruchsystem mit neuen Rast zum Rhein. Stieß ins Mittelmeer fließt das Wasser der Wilder Gutach wieder über die Oberrhein und der Fluß in die Nordsee!

An die Nord-See-Küste, Trallala!



“Choisir pour rester libre ...”

AVANT-PROPOS

“La volonté libre sans laquelle personne ne peut bien vivre, tu dois reconnaître et qu’elle est un bien, et qu’elle est un don de Dieu, et qu’il faut condamner ceux qui mésusent de ce bien plutôt que de dire de celui qui l’a donné qu’il n’aurait pas dû le donner”

(Traité De libero arbitrio de saint Augustin, II, 18, 48).

TEXTE | PHOTOGRAPHIE Didier NOËL

Chers Amis...

L’histoire singulière du saint pèlerin m’a donné l’occasion cette fois encore de vous conter un périple enrichissant, pour une histoire se déroulant au cœur de Chambéry, ville de Savoie où je me suis rendu à la suite du vagabond de Dieu, 896 kms de voyage sous les assauts atmosphériques de cette période automnale, associée à un ciel gris sombre chargé d’une forte pluie, probables annonciateurs d’un hiver rude... C’est au matin du 25 novembre 2015, que je me dirige enfin vers les montagnes de Savoie et ses lieux empreints de mystères... Chemin faisant, je me remémore la décision que j’avais prise plusieurs mois auparavant et qui m’avait conduit à un séjour dans cette ville savoyarde de Chambéry. Je voyageais ainsi, me laissant guider par la providence et ce désir débordant de la rencontre, d’un ailleurs que je n’apercevais pas bien au-delà de ma vagabonde rêverie. C’est avec un subtil mélange de méditation et de curiosité historique que je me retrouve sur cette route pour une magnifique aventure avec saint Benoît-Joseph Labre.

Je reconnais souvent Benoît-Joseph, à sa patience silencieuse et son parfait abandon pour Dieu mais sait-on vraiment qui était Benoît-Joseph Labre.

Sur le chemin, il n’avait pas toujours besoin de faire des miracles ; il n’était après tout qu’un mendiant sale, un pauvre sous l’escalier, un fou errant sur les routes, assoiffé d’amour, espérant pour chacun de nous. Il marchait inlassablement les mains sur la poitrine, il venait vers les autres au nom d’un Christ sauveur que nous avons oublié de nos jours. Ce voyageur solitaire peu bavard voulait nous rappeler comment aimer. Son amour était comme celui de Jésus avec une attitude qui essaimait dans les cœurs, lorsque qu’au hasard d’une rencontre il pressentait devoir parler, il devenait à la fois semence et semeur ; il invitait à se tourner vers Dieu avec confiance. Pour l’ordinaire, on le voyait entrer dans les villes ou dans les hameaux, à la tombée du jour et aux derniers rayons du crépuscule. Il marchait péniblement, courbé par la fatigue ; son

costume n'était pas sans singularité; il avait un tricorne de feutre épais et à larges ailes, sa tunique était en lambeaux ; il tenait en main un rosaire qu'il égrenait au rythme de ses pas; il allait tout d'abord à la porte de l'église d'un lieu ; il ne tardait pas à attirer l'attention de la foule et le plus souvent, l'hospitalité lui était offerte. Ainsi dans tous les lieux qu'il traversa, il excita vivement l'attention des peuples, et plusieurs témoins qui ne le virent qu'une fois, déposèrent plus tard qu'ils conservèrent toute leur vie une profonde impression du spectacle de sa sainteté et des exemples de son détachement héroïque et surhumain, détachement qu'il adressait en son temps ainsi qu'au nôtre... Un message qu'il révèle à chacun de nous, que nous soyons riches ou exclus, il s'adresse à ce père qui bat ses enfants, à cette mère dont les enfants sont perdus et apeurés, à cet ami qui boit pour oublier son mal de vivre, à tous ces pauvres gens privés d'emploi qui souffrent de l'injustice d'une nation industrielle égoïste vendant le monde pour de l'argent en s'enrichissant grâce aux besoins d'autrui... L'égoïsme est une faiblesse de la nature humaine, un paradoxe à la fois terrible et absurde; de cette nature dépend et découle le bien ou le mal. Cette échappée, si belle et inattendue à la fois dans le monde actuel, donne à son humble histoire, je ne sais quelle magnificence incroyable remplie d'une bienveillance sans limite; sa foi entre la terre et le ciel était sa force et sa noblesse, la misère glissait sur lui sans atteindre son âme non sans laisser sur son corps je ne sais quel triste reflet interrogateur... Ma réflexion sur cette route sera sans doute importune mais rien n'arrive sans un désir secret de la providence. Après tout ne nous rappelle-t-il pas que la paix et la liberté sont les vrais biens de l'âme. Tous ces paysages le long du chemin l'ont soutenu et l'ont encouragé dans sa marche, il cheminait de ville en village et voyait l'inégalité parmi les hommes. Ce solitaire au sens aigu de l'amitié et de la générosité ouvrait la porte à ceux qui le rencontraient en une relation unique entre eux-mêmes et Dieu. Tel était

Benoît-Joseph Labre, pèlerin d'un ailleurs désiré, marchant seul imperturbablement. Il n'était ni stupide ni ignorant, le monde était sa source et lui souriait en Dieu, donnant du sens à sa quête. Lorsqu'il avançait seul sur les chemins de traverse, ce n'était pas par manque d'amour ; c'est que justement jamais il n'était seul, chaque instant de son existence débordait de cette source inépuisable ; il se soumettait à la nécessité qui était la sienne, il était libre comme est libre celui qui n'a rien, il n'était rien en ce monde et n'avait besoin pour vivre que d'un morceau de pain quotidien. Le royaume de Dieu s'est accompli en lui. Au quotidien il vit Dieu, il le respire, il le vit au-dedans de lui dans une relation intime, Dieu l'illumine. Nous pouvons nous questionner quant à l'excès ascétique de Benoît-Joseph qui est à situer dans le contexte du XVIIIe siècle... Il atteste ainsi que le miséreux qui n'a rien présente une valeur inestimable parce qu'il est tout simplement un être humain. Et c'est cet être à l'image de Dieu qui est perçu ainsi par les pauvres qui l'approchent. Il montre qu'au dernier degré de la déchéance physique et psychique quand l'homme n'a plus rien, il lui reste l'essentiel, son être, image de Dieu. Sortant de ma méditation, je continuais mon chemin à vive allure sur cette autoroute où la noire couleur de la nuit et le brouillard enveloppaient de leur voile grisâtre et inquiétant les kilomètres qui méloignaient de Boulogne-sur-Mer et de sa routine quotidienne... J'étais enfin libre et seul. Être seul, se sentir seul peut être un cauchemar pour certains et je conçois la tristesse de cette impression de vide existentiel que l'on s'ingénie dans notre société moderne à confondre avec l'isolement et la difficulté de vivre.

Seul, solitaire, libre, qu'est-ce qu'être libre? C'est une question qui m'est souvent posée par des amis, des proches, pourquoi suivre une sainte personne qui passa la majeure partie de son existence à fuir la compagnie d'autrui, dans un dénuement et une solitude extrême ? L'histoire du saint pèlerin fut une longue suite de choix.

AVANT-PROPOS



“Le choix est possible dans un sens, mais ce qui n'est pas possible, c'est de ne pas choisir. Je peux toujours choisir, mais je dois savoir que si je ne choisis pas, je choisis encore”. Jean-Paul Sartre



Photo: Die Ohmenkapelle Sankt Judas Thaddäus (1749)

La liberté, peu de personnes la ressentent réellement, et pourtant pour ma part, il me suffit tout simplement d'être moi-même et d'en accepter la pleine responsabilité dans mes choix personnels et ce, sans aucune limite reléguant les principes, les règles humaines de la société à la limite de ma liberté afin de répondre de moi, garantissant ainsi ma pleine conscience devant un choix. J'ai jadis reçu un enseignement d'un prêtre bénédictin qui fut bon, comme un père, et généreux avec moi ; il me conseilla pour ces douces inclinaisons qui sont ma vie d'aujourd'hui ; au cours de mon enfance et de mon adolescence, bien des choses me furent arrachés par la violence et j'ai tiré de cet enseignement cette volonté farouche de n'obéir qu'à ma conscience, et Dieu

m'est témoin, j'ai dû mettre à l'épreuve bien souvent cette liberté du choix au cours de ma vie et y laisser parfois mon pain de chaque jour. Pour beaucoup, ce témoignage est dérangeant... Peu importe, j'expose sans retenue avec mon âme et ma foi ce qui m'anime sur les «*chemins de traverse* »... Bien entendu, je rejette sans équivoque l'intolérance qui incite à juger son prochain tout simplement parce qu'il est différent ou qu'il n'entre pas dans le cadre prédéfini auquel on le destine à cause de ses choix. J'ai appris dans l'enfance au contact de ce bon prêtre que l'excès d'autorité est aussi une forme d'intolérance parce que croire que l'on détient la vérité absolue et tout faire pour l'imposer est une forme de possession du pouvoir ; force est de constater par mon expérience qu'elle

AVANT-PROPOS



est bien souvent l'apanage d'un groupe. Dans cette perspective, la possession du pouvoir devient violence et le bien des uns produit le mal à autrui... Le Christ nous enseigne qu'il faut combattre en nous cette tendance qui amène à se considérer comme au-dessus des autres ; autrui ne nous appartient pas, il n'est pas à notre merci. Je vous rassure, chers amis, cette férocité ne concerne pas seulement quelques-uns, elle nous concerne tous. Croire en Dieu ne nous ôte pas notre liberté d'homme ; nous faisons simplement nos choix et notre existence est intimement liée à ces décisions. En fait, comme disait à juste titre Jean-Paul Sartre, choix et conscience sont une seule et même chose en fait, l'homme est une liberté de choix... cette conviction est ma règle de vie d'aujourd'hui.

Je me souviens avoir écrit, il y a quelques années, sur une de mes publications la phrase suivante : « *Si vous lisez la vie de saint Benoît-Joseph Labre, vous y verrez qu'elle est largement remplie de liberté et d'un long cheminement intérieur. Avant d'arriver à un équilibre de vie, sa foi, sa recherche de Dieu s'est construite au jour le jour...* » C'est dans cette liberté du choix et dans son dépouillement dépassant ses angoisses et ses scrupules que Dieu atteste sa présence en Benoît-Joseph Labre.

Reprenons, après cet aparté, le récit de Chambéry :

Le voyage dura 11 heures par un déluge de vent et de pluie qui tomba sans discontinuer avec une température extérieure

de 2° et ce jusqu'à ce que j'arrive à Lyon. À partir de cette ville, la pluie cessa et j'arrivais enfin à Chambéry, but ultime de mon voyage à la veille de la rencontre avec mon contact de la paroisse Saint-Pierre.

À mon arrivée au faubourg Maché, mon regard est attiré, amusé, par un groupe de personnes âgées qui occupent leur place certainement habituelle devant l'église paroissiale Saint-Pierre. Malgré le froid, ils bavardent à bâtons rompus dans une atmosphère joyeuse. Je vais à leur rencontre interrompant leur conversation pour demander ma route. Le plus âgé semble plus enclin à la discussion, reconnaissant à mon accent que je viens du nord de la France : « Vous êtes un Ch'ti » me dit-il rapidement et que peut bien faire un Ch'ti en Savoie ? De fil en aiguille, la conversation s'engage sur l'un des centres d'intérêt de mon voyage : pour ces hommes francs et simples, venir d'aussi loin pour voir les vestiges d'un vieil hospice disparu et retracer une histoire depuis longtemps oubliée semble bien évidemment incroyable. Exaltés par la discussion, leurs joyeux commentaires vont bon train et j'énumère tous les aspects de l'histoire du saint, de sa vie à Amettes et de sa mort à Rome poursuivant mon

récit en leur expliquant que son premier passage en cette ville eut lieu en 1770 :

« Il y a 245 ans de cela, Benoît-Joseph Labre faisait son entrée à Chambéry ; il venait de loin et dut s'arrêter un temps assez long au faubourg Mâché ; ce quartier était la grande artère de communication entre la ville de Chambéry et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie. Au bas de ce faubourg, en deçà des fortifications, il y avait un hospice fondé au XVe siècle (10 juin 1420) par un pieux marchand pelletier, nommé Jean Du Rhône. Il était destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres de passage. C'est dans ce lieu que Benoît Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu'il fut reçu de nouveau en 1777 ». Mon exposé terminé, il est immédiatement passé au peigne fin par ces joyeux compères, à la fois curieux, dubitatifs et intéressés. Je constate néanmoins que le manque de souvenir semble être l'épithète d'un saint dont personne n'avait plus entendu parler depuis bien longtemps à Chambéry étant complètement ignoré, pire encore, oublié. Mais comme pour mettre un terme à ces débats, l'un d'eux coupe magistralement la conversation en me disant amusé : « Cher

“Il est fréquent de confondre l'unité avec l'uniformité, avec le fait que tous font, sentent et disent la même chose. Cela n'est pas l'unité, c'est l'homogénéité. C'est tuer la vie de l'Esprit, c'est tuer les charismes qu'il a distribués pour le bien de son peuple. L'unité se trouve menacée chaque fois que nous voulons faire les autres à notre image et ressemblance. C'est pourquoi l'unité est un don, ce n'est pas quelque chose que l'on peut imposer de force ou par décret.”

(Pape François homélie pour les consacrés et le clergé, en la cathédrale de La Havane, dimanche, 20 septembre 2015.)

AVANT-PROPOS

monsieur, ce que vous cherchez se trouve au bas de cette rue sur votre gauche sous l'enseigne de la pharmacie, vous trouverez une plaque de marbre commémorant l'emplacement de l'ancien hospice des pèlerins du faubourg Maché, je vous souhaite un bon séjour à Chambéry... »

De nouveau, je pense à la vie de Benoît-Joseph avec les gens ordinaires dans les rues de Rome ou d'ailleurs. La providence ne manque jamais à ceux qui croient en elle et Benoît-Joseph avait les mains toujours tournées vers elle, toujours ouvertes et toujours pleines du pain de chaque jour ; lui aussi avait sans doute répondu à quelques-unes de ces questions naturelles : «*D'où êtes-vous ? D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ?* » Et lui de répondre : «*Je suis Benoît-Joseph Labre, je viens d'Amettes au diocèse de Boulogne* ». Il avait l'habit de l'humble pauvre, il avait la tournure du pèlerin, il en avait le regard et les paroles, mais

chacun était frappé, édifié, par sa voix, son attitude si religieuse. A coup sûr, ce n'était pas là l'attitude d'un homme qui prononce de saintes paroles ; sans en comprendre le sens et plusieurs, qui eurent la faveur de lui parler, déposèrent plus tard lors du procès d'information qu'ils bénissaient le ciel de l'avoir rencontré à la porte de leur maison et pour certains la faveur de l'y avoir fait entrer.

J'avoue que je n'avais pas besoin de me rendre à Chambéry, je connaissais très bien cette partie de son histoire en Savoie, mais le besoin de ressentir ce lieu et son contexte était comme un appel et je précise ici que je voyage toujours en pèlerin sur les chemins de traverse, jamais en touriste ; l'attention différente que je porte aux endroits fréquentés jadis par le saint vagabond sont d'ordre spirituel. Je prends ici le temps d'écouter les pierres du chemin car elles ont une histoire à me raconter...





AVANT-PROPOS

Dans son environnement, le touriste dicte ses lois mais permet le comportement qui s'y adapte : la futilité. Le pèlerin, lui y est sacré, sa démarche, demande un engagement concret, rythmant une démarche religieuse.

A la suite de cet avant-propos, nous aurons la chance de lire la présentation de Jean Capelain sur le thème suivant : « *Le message de saint Benoît-Joseph Labre est-il toujours d'actualité ?* » Jean est le président de l'association saint Benoît Labre d'Amettes et a bien voulu répondre à ma question. Ensuite je vous ferai découvrir une nouvelle page que j'ai intitulée : « *Actualités* ». Sur cette page, Monsieur Jean-Denis Touzot nous parlera de la basilique Saint Benoît Labre de Marçay. Vous découvrirez ensuite l'histoire de la bénédiction de la statue du saint d'Amettes, le 20 mai 1883, dans l'église Saint Pierre de Mâché par l'Archevêque de Chambéry et notamment l'anecdote amusante se rapportant à ce personnage de l'époque, Mgr François-de-Sales Albert Leuillieux. Et bien que peu de documents se référant à cette période aient résisté à l'emprise du temps, j'ai néanmoins rassemblé pour vous ces quelques bribes d'histoire importantes puisqu'elles démarrent en 1770 au tout début de la vie itinérante du saint pèlerin, pour se terminer en 1777, année marquant la fin de ses grands voyages. Ayant marché de sanctuaire en sanctuaire dans l'Europe, il se replie sur Rome, épuisé, exténué après cette date, il ne sort plus de la ville éternelle que pour son pèlerinage annuel à Lorette.

Vous constaterez aussi que j'ai choisi d'illustrer cet avant-propos avec des photos de mon pèlerinage à «*Sankt Märgen*» dans le Bade-Wurtemberg (Allemagne). En effet, je suis actuellement à entreprendre des recherches dans les paroisses de la région de Bade. Beaucoup revendiquent avoir été visités jadis par le saint pèlerin et j'utiliserai des moments de temps libres au cours de l'année 2016 pour aller dans chacun de ces lieux et qui sait peut-être trouver de nouvelles informations inédites sur cette partie de l'Allemagne où Benoît-Joseph est passé.

Ainsi, prenant les chemins de traverse, je viendrai dans ce pays de Bade, seul comme il pouvait l'être, et j'imagine, près de ce bonheur mystérieux que Benoît-Joseph a entrevu un jour...

Didier NOËL

“Lorsque l'homme est parfaitement conscient de sa liberté, il devient au même moment convaincu de l'existence de Dieu.”

Dieu et la liberté sont inséparables...

Karl Jaspers :

Introduction to Philosophy.

Photo: Die Ohmenkapelle Sankt Judas Thaddäus (1749) in Sankt Märgen. (Bade-Wurtemberg).

En Allemagne sur les traces de Saint Benoît Labre. Août 2015

Archives



Benoît Labre



Événements



SAINT BENOÎT LABRE EN BREF



« Pauvre mendiant de Dieu sur les routes de l'Europe, Benoît-Joseph Labre a choisi "la meilleure part" : celle du dialogue préférentiel avec le Dieu d'amour, bien au-delà des apparences mais totalement inscrit dans la réalité, jusqu'à s'effacer dans ces multiples pérégrinations et séjours de donner le peu qu'il reçoit à ceux qui sont aussi démunis que lui » (Bruno Bémouat, Prédace du livre de Marc Lison, Éditions Salvator, 2014, p. 10)

AMIS COLLABORATEURS

- Frère Alexis (Olivier Noël)
- P. Boulanger - J. Capelain - L. Peeters

VISITES VIRTUELLES

Événements

Septembre 2015

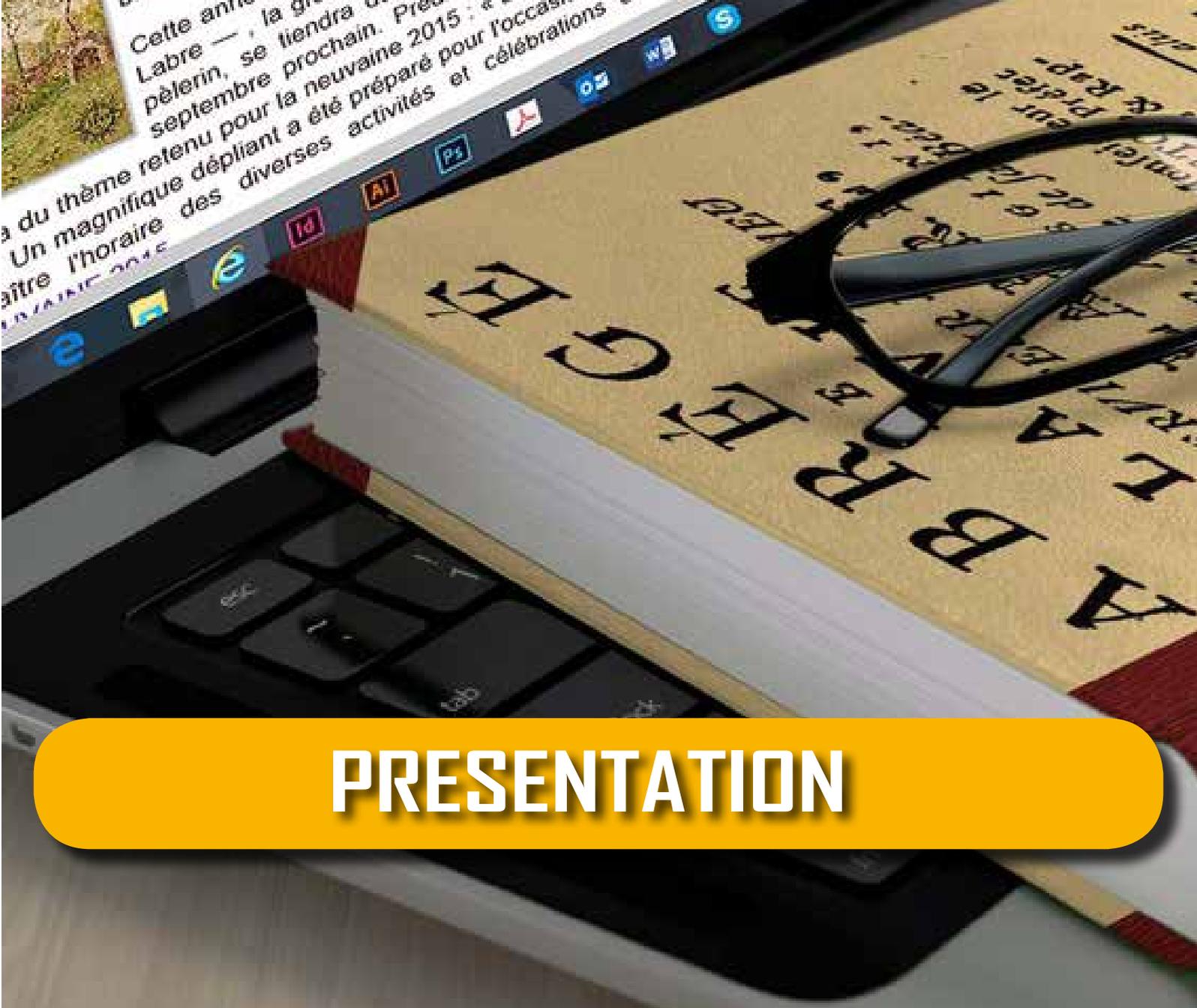
ABL, 19 août 2015 — L'image ci-contre est une aquarelle peinte en mai 1916 par [Leslie Walker SJ](#), aumônier militaire britannique de la 19^e Division dans le Nord de la France.



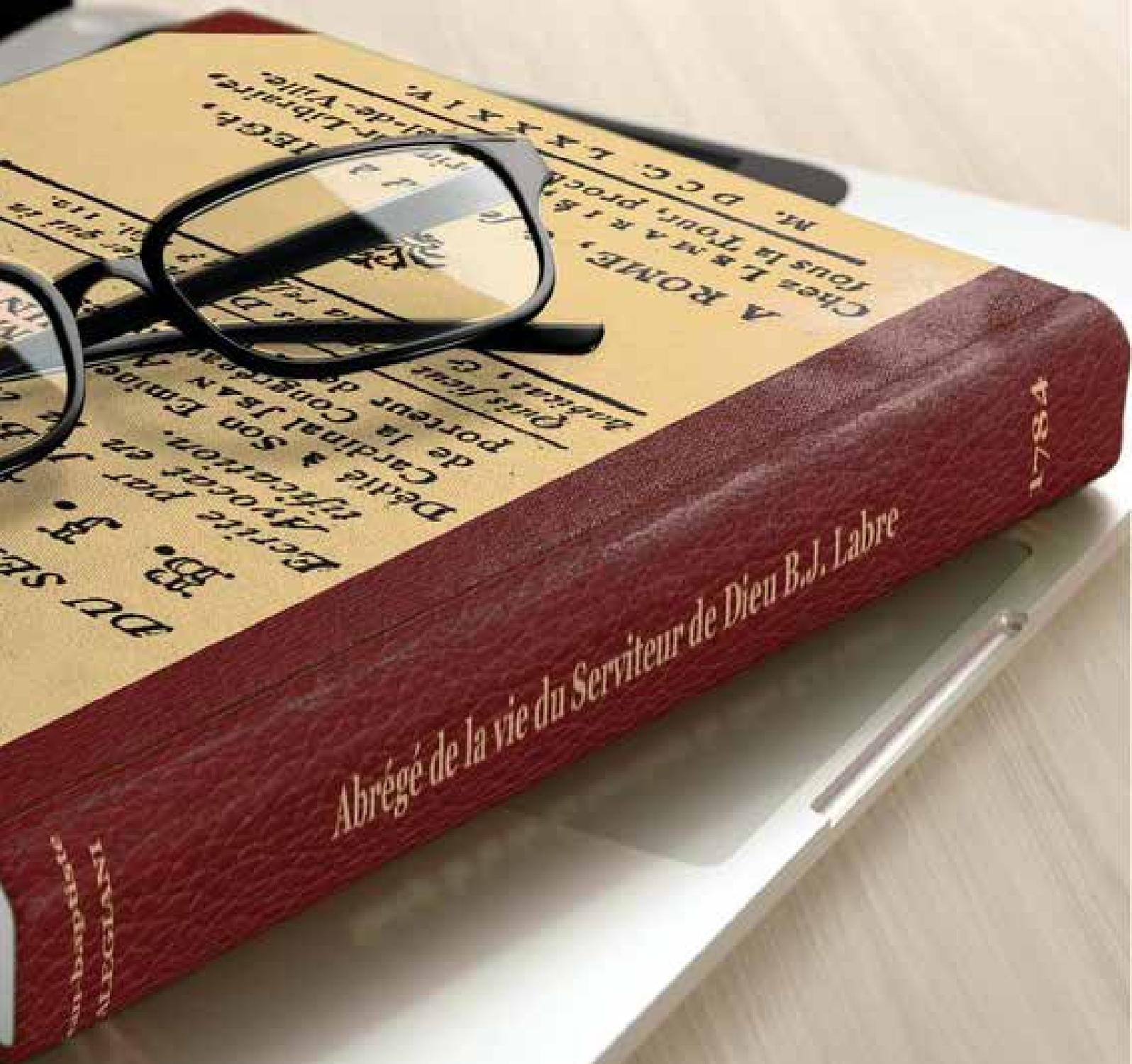
Cette année, à Amettes, — le village natal de saint Benoît Labre —, la grande neuvaine de prière à notre cher saint pèlerin, se tiendra du dimanche 30 août au dimanche 6 septembre prochain. Prédicateur de la neuvaine, le père de la neuvaine 2015 : « L'Esprit du Seigneur est sur nous, et il nous a été préparé pour l'occasion afin que les fidèles puissent participer à ces diverses activités et célébrations de la neuvaine.

Un thème retenu pour la neuvaine 2015 : « L'Esprit du Seigneur est sur nous, et il nous a été préparé pour l'occasion afin que les fidèles puissent participer à ces diverses activités et célébrations de la neuvaine.

Septembre 2015



PRESENTATION



Abrégé de la vie du Serviteur de Dieu B.J. Labre

1784

Mr. D C C. L X X X I V.
chez la Tour, proct.
A ROME,
L. S. M. A. R. I. B. N. I.
M. D. C. C. L. X. X. I. V.
Librairie
de la Ville.
Délité à Son Eminence
de la Cardinal Jean X
porteur de
Kakani, G.
écrite par
A. J. B. N. I.
M. D. C. C. L. X. X. I. V.

Le message de Saint Benoît Joseph Labre est-il toujours d'actualité ?

ABL

Les Amis de Saint Benoît Labre



PRÉSENTATION

Le village d'Amettes est désormais passé à l'histoire peu de temps après la mort de Benoît Labre. Très tôt, ce petit village fut envahi par les foules pour y vénérer le "saint pauvre de Jésus-Christ". Depuis lors, chaque année, des dizaines de milliers de pèlerins vont se recueillir en ces lieux qui ont été témoins des premiers pas de Benoît-Joseph sur le chemin de la sainteté : la maison natale et l'église Saint-Sulpice.

Pour les Amis de Saint Benoît Labre, Jean a bien voulu répondre à cette question:

"Le message de saint Benoît-Joseph Labre est-il toujours d'actualité ?"

La dévotion à saint Benoît-Joseph Labre reste très vive. Aujourd'hui comme hier, le jeune artésien, qui aurait pu disparaître de nos mémoires comme le plus discret des SDF, continue à accompagner le quotidien d'une foule de baptisés et parfois-même de non croyants. Benoît Labre est un saint pour aujourd'hui, tout comme il a été un saint pour l'Aujourd'hui des trois siècles précédents.

Un saint du XVIII^e siècle. 18^e siècle. La France se remet difficilement des excès de Louis XIV. Les guerres ont touché toutes les familles. Elles ont vidé les coffres de l'État. On dit que Versailles n'est pas fini de payer. Le roi se faisait appeler Roi-Soleil sans doute pour ne pas dire « Choisi par Dieu ». Aussi, quand les nouveaux

philosophes remettent en cause le système monarchique, ils s'en prennent aussi à Dieu. Un monde s'effondre. Un homme nouveau doit naître. Avec eux, l'homme devient divin. On publie l'Encyclopédie pour montrer que l'humanité n'a pas eu besoin de Dieu pour être inventive, voire géniale. Le plus grand ennemi de l'homme est l'ignorance jugée responsable de tous les maux de la terre. On développe les premiers moteurs à vapeur, on s'élève dans le ciel grâce aux ballons... C'est le siècle des Lumières.

Au milieu de tout ça naît un petit bonhomme dans le village d'Amettes. Benoît-Joseph ne cherche pas à briller comme les Lumières. Il consacre son intelligence à la recherche de l'absolu de Dieu. Il parcourt l'Europe un chapelet à la main. Sa lumière est en lui, mais elle transpire autour de lui. Les milliers de personnes qui le voient traverser leur village sont touchés par cette lumière.



PRÉSENTATION

“Aujourd’hui encore, de nombreuses personnes se confient à saint Benoît. Il suffit de pousser la porte de l’église d’Amettes, n’importe quel jour de l’année, pour constater qu’il y a presque toujours quelqu’un en dialogue avec lui devant son gisant.”

personnes qui le voient traverser leur village sont touchés par cette lumière. Là où certains peuvent être assaillis par le doute des philosophes des Lumières, ils sont rejoints par la lueur de Benoît, la lueur de Dieu. Dans son spectacle *Le mendiant de Dieu* (1997-1998), Dominique Martens l’a décrite comme ceci : *“Qu’a-t-elle donc de ridicule cette petite lueur fragile ? Au siècle des Lumières, une toute petite lueur peut-elle trouver sa place à côté d’un esprit brillant d’un Montesquieu, d’un Voltaire ou d’un Rousseau ? Au siècle des Lumières, une toute petite lueur... Les idées nouvelles surgissent et se répandent. Lumière de l’intelligence, liberté de penser, lumière des philosophes, de la raison, lumière du progrès et de la science... Mais sans la quête de l’absolu, sans la recherche de Dieu, toutes ces grandes lumières paraissent bien fades. Que sert à l’homme de gagner l’univers s’il perd son âme ? Dans la brillante société du siècle des Lumières, une toute petite lueur...”*

Le procès en béatification de Benoît-Joseph Labre a été ouvert l’année de sa mort, en 1783, et a traversé la Révolution française. Ce qui veut dire que des témoins ont rassemblé leurs souvenirs, les ont écrits et les ont divulgués à une époque où il était dangereux de se déclarer croyant. L’instruction du procès a été l’occasion d’affirmer que le progrès, c’est très bien à condition de ne pas oublier les racines chrétiennes de la France. À condition de ne jamais oublier que la sagesse divine veille à ce que le progrès serve l’homme dans ce qu’il a de plus sacré.

Nombreux sont ceux qui considèrent que c’est Benoît la vraie lumière au siècle des

Lumières.

Un saint pour le XIX^e siècle

19^e siècle. L’industrialisation bat son plein. Le génie humain que décrivait l’Encyclopédie s’exprime dans tous les domaines. L’exploitation du charbon ouvre de nouvelles perspectives : le train, le bateau à vapeur et bientôt l’électricité. Les familles d’Amettes fournissent des mineurs qui descendent dans les puits de Ferfay, d’Auchel et de Ligny-lès-Aire. Toutes ces inventions sont extraordinaires, mais peu de portemonnaie en profitent. On invente des machines mais on invente aussi la production industrielle. L’homme qui devait être divin, devient le domestique de la machine. Les philosophes des Lumières n’avaient pas tout prévu.

Au milieu de tout ça, le petit bonhomme d’Amettes est béatifié (en 1860 par Pie IX) puis canonisé (en 1881 par Léon XIII). L’événement ne passe pas inaperçu. Balzac cite à plusieurs reprises le bienheureux Benoît Labre dans *Les Chouans* en 1829, alors que l’instruction était encore en cours. Verlaine lui rend hommage dans un sonnet qu’il écrit le jour de la canonisation.

Comme l’Église est bonne en ce siècle de haine,

D’orgueil et d’avarice et de tous les péchés,

D’exalter aujourd’hui le caché des cachés,

Le doux entre les doux à l’ignorance humaine. [...]

L’évocation de saint Benoît-Joseph Labre réveille les besoins suffisants et nécessaires



Monsieur Jean Capelain est Président de l'association Saint Benoît Labre d'Amettes.

Ainsi que rédacteur graphiste, au diocèse d'Arras.

de l'homme. Des associations et les fraternités qui naissent à la fin du 19^{ème} siècle prennent modèle sur saint Benoît Labre. Les frères des écoles chrétiennes créent l'association Saint-Labre de Paris dès 1882.

Des fraternités labriennes naissent un peu partout dans le monde. Des foyers Saint-Labre sont ouverts à Rennes, Nantes, Arras, Shoreham (Kent)...

Pendant que de nombreux chrétiens rassemblent les pièces pour l'instruction de la canonisation de Benoît, un philosophe s'attache à défendre la condition ouvrière et à condamner l'argent roi : Karl Marx. Le marxisme est très proche des enseignements de Jésus, mais Karl Marx a éprouvé le besoin de déclarer que la religion est l'opium du

peuple. Une notion qui a souvent pris le dessus sur le reste de ses théories à un tel point que marxisme rime avec anticléricalisme. C'est encore l'esprit de saint Benoît Labre qui viendra remettre Dieu au cœur des combats des ouvriers. Au siècle suivant, des labriens créeront la Joc française et le Syndicat des employés du commerce et de l'industrie (qui deviendra CFTC et qui a été le précurseur du mouvement syndical en France). Là où certains peuvent être assaillis par la dictature de la mécanique, ils sont rejoints par la sagesse de Benoît, la sagesse de Dieu.

Le saint d'aujourd'hui et de demain Nous l'avons compris. Benoît-Joseph Labre s'invite entre les pages les plus importantes de l'Histoire des temps modernes. Face au progrès qui peut rendre



fou, qui pourrait même détruire l'humanité, il est là pour rappeler l'essentiel. Il s'invite aussi dans la vie de ceux qui l'ont approché un jour ou l'autre au cours d'une visite d'église, au cours d'une rencontre. Depuis le 18ème siècle, les témoignages sont nombreux. Parmi les témoins, il y a des personnages illustres : le peintre Maurice Denis, les poètes Germain Nouveau et Jean Cocteau, le compositeur Guillaume Lekeu...

Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes se confient à saint Benoît. Il suffit de pousser la porte de l'église d'Amettes, n'importe quel jour de l'année, pour constater qu'il y a presque toujours quelqu'un en dialogue avec lui devant son gisant. Les mots laissés sur le cahier mis à la disposition du pèlerin sont touchants. Il y a bien sûr les appels suite à une détresse. Les attentats de 2015 ont inspiré des demandes de protection pour les jeunes et pour la France. Il y a beaucoup de mercis. Il y a aussi des conversions.

Le militaire qui a sauvé la statue de Benoît qui s'effondrait dans la chapelle Saint-Louis de la citadelle d'Arras, raconte volontiers que Benoît est venu réellement à sa rencontre. Quand il a restauré la statue, il pensait toucher une peau humaine. Il a senti le regard de

Benoît se poser sur lui. Très naturellement, il a demandé le baptême.

Peu de gens connaissent Pierre Favre. Issu d'une famille chrétienne et aimante, mais bourrée de complexes, Pierre va peu à peu dériver dans l'alcool et la drogue. Il intègre plusieurs groupes punks dont le plus célèbre, les Garçons bouchers, était très apprécié dans les années 90. Puis il rencontre Géraldine, l'amour de sa vie, atteinte du sida comme lui. Il la soutient de toutes ses forces, mais quelques années plus tard, elle meurt. Dans sa table de chevet, elle lui a laissé un livre de prières. Il a alors entamé une conversion décapante à un tel point qu'il est maintenant bénévole au Secours catholique du Var. Dans le témoignage qu'il a donné à KTO (visible sur internet), il déclare que son modèle est saint Benoît-Joseph Labre.

Les randonneurs ont choisi saint Benoît Labre comme patron de la Via Francigena qui relie Canterbury à Rome. Les brancardiers de Lourdes se placent aussi sous sa protection.

Les papes aussi aiment prendre référence auprès du saint artésien. Benoît XVI a choisi le nom de « Benoît-Joseph » pour la cloche de Notre-Dame qui lui est dédiée. Le pape

François a invité les jeunes aux JMJ de 2016 dans ces termes :

« Mais les pauvres ne sont pas seulement des personnes à qui nous pouvons donner quelque chose. Eux aussi ont beaucoup à nous offrir et à nous apprendre. Nous avons tant à apprendre de la sagesse des pauvres ! Pensez qu'un saint du XVIIIème siècle, Benoît Joseph Labre, qui dormait dans les rues de Rome et vivait des dons faits par les gens, était devenu le conseiller spirituel d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles même des nobles et des prélats. D'une certaine façon, les pauvres sont comme des maîtres pour nous. »

Les habitués d'Amettes, ceux qui viennent fêter saint Benoît le 16 avril et ceux qui viennent pèleriner à la neuvaine annuelle sont les premiers convaincus que Benoît-Joseph Labre est un saint pour aujourd'hui. Plus étonnant, des chrétiens géographiquement éloignés du diocèse d'Arras, manifestent une solide amitié pour saint Benoît Labre : nos amis parisiens, normands, lotois, canadiens et tous ceux que nous ne connaissons jamais. Ceux-là sont la preuve que saint Benoît-Joseph Labre nous réserve encore beaucoup de surprises.



Jean Capelain

Président de l'association saint Benoît Labre



PRÉSENTATION

CONTACT:

Amettes - Association Saint-Benoît-Labre

L'Association Saint-Benoît-Labre d'Amettes, dont le président est M. Jean Capelain, fait la promotion de la mémoire de saint Benoît Labre. Avec sa centaine d'adhérents, elle accueille dans l'église les gens de passage et les pèlerins. Elle gère les petits et les grands pèlerinages, l'Abri du pèlerin et la Maison de saint Benoît». C'est par le biais des ventes d'objets religieux en mémoire de saint Benoît et les participations financières de nombreuses personnes que l'Association peut financer les frais d'entretien et le coût des divers travaux.

L'Association Saint-Benoît-Labre est ouverte à tous moyennant une cotisation symbolique.

Vous planifiez un pèlerinage ou une activité pour mieux faire connaître saint Benoît Labre, vous pouvez vous adresser à monsieur Jean Capelain :

12 bis rue de l'église
62260 Amettes (France)
Tél : 03 21 02 34 15

Courriel:

ass.benoit.labre@neuf.fr



ACTUALITÉS

*Renaissance de la Basilique
Saint Benoît-Joseph Labre de Marcay*





*Renaissance de la Basilique
Saint Benoît-Joseph Labre de Marcay*

Les Amis de Saint Benoît Labre Jean-Denis Touzot



*“Relier le livre à son histoire,
défendre l’image du livre à un
moment où elle pâlit...”*

ACTUALITÉS; ON NOUS ÉCRIT DE MARÇAY

“Construite fin XIXe sous le vocable de saint-Benoît Joseph Labre, la basilique de Marçay est l’oeuvre d’un curé bâtisseur : l’abbé Joanneau. A la mort du curé de Marçay en 1899, les travaux cessèrent. L’église qui n’avait pas encore de clocher fut utilisée tant par la paroisse que pour les pèlerinages et les grandes cérémonies jusqu’en 1962, date à laquelle elle ferma définitivement ses portes. ...”

Marçay-Saint-Labre , le culte du Livre et de l’Au-Delà

Mon souhait le plus cher était d’achever ma carrière de libraire par une mise en lumière éternelle du livre papier, autrement appelé « codex », avant que la nouvelle civilisation du digital ne finisse par enterrer des siècles d’imprimés. 2016 commence avec la disparition symbolique de l’édition papier du « Journal officiel de la République Française » désormais consultable sur la toile ou par abonnement électronique. Nos ingénieurs et nos responsables politiques ont décidé dans un accord tacite commun de mettre un terme à une forme d’expression qui a construit l’humanité depuis des siècles. On peut s’en étonner ou s’en offusquer, mais chaque jour nous apporte des exemples probants comme celui que je viens d’évoquer.

Que faire tout en gardant la raison et la tête froide ? Construire des actions qui auraient pour but de mettre en lumière la civilisation de l’expression traditionnelle écrite, emprunte de justesse, d’équilibre, de réflexion, de patience, d’esthétique, de calme et de sérénité, bref d’humanité.

J’ai donc apporté ma première pierre en construisant de toute pièce, avec mes seuls moyens, un musée consacré uniquement à l’objet « Livre » et à l’écriture : le musée « Le livre et la lettre » est né en 2012 à Montcabrier, jolie bastide du Quercy, pour délivrer un message culturel différent dans une région touristique traditionnellement orientée vers les vieilles pierres et la gastronomie. Le passant qui force la porte de la maison à arcatures du XIVème siècle abritant les collections, découvre un univers magique et apaisant au milieu de tous ces objets qui ne demandent qu’à vivre et reprendre du service !

Le village de Montcabrier est traversé par le GR652, chemin jacquaire qui relie Rocamadour à Agen, et sa belle église renferme un magnifique retable du XVIIème siècle. Nous avons donc l’habitude d’accueillir des pèlerins et des marcheurs que l’effort ne rebute point. Cette expérience a muri ma réflexion et m’a poussé à entreprendre une nouvelle action, mais plus forte celle-là, la création d’une « cathédrale » du livre en hommage à un grand écrivain spirituel du XIXème



Monsieur Jean-Denis Touzot, officier dans l'ordre des Arts et Lettres, est membre du Syndicat national de la Librairie Ancienne et Moderne (SLAM).

Ainsi que de la Compagnie d'Expertise en Antiquités et objets d'art (CEA) au titre des livres anciens et des archives historiques.

siècle, Joris-Karl Huysmans. Dès lors je me suis mis en quête d'un lieu fort pour assoir ce projet.

Après des recherches infructueuses, la Providence m'a guidé vers Marçay en Poitou où une basilique pourrissait depuis quelques années, mangée par la verdure et oubliée du monde des vivants et de l'Eglise. Un précédent propriétaire, Monsieur Piot, l'avait provisoirement tirée de l'anonymat et du désastre imminent, mais une restauration totale et immédiate s'imposait pour éviter l'effondrement d'une partie du transept et de la nef, ce qui aurait précipité la ruine définitive du bâtiment. En cela je fus de suite compris par la DRAC de Poitou-Charentes qui apporta sans tergiversation sans concours pour sauver l'édifice. Vous pouvez consulter les ouvrages de Rolande et Gérard Duputié sur Marçay et de Gérard Simmat « *La Vienne autrefois* » qui vous donneront de précieux détails historiques et mèveront

ainsi des répétitions.

Désormais ma mission consiste à faire vivre ce lieu hautement symbolique, à lui redonner du lustre et à l'inscrire durablement dans le futur. Je m'appuie pour cela sur l'existant, c'est-à-dire sur la vocation initiale « *religieuse* » voulue par l'abbé Joanneau, curé de Marçay au XIX^{ème} siècle, qui se montra l'égal d'un chef d'entreprise en bâtissant à ses frais un tel monument, n'hésitant pas à braver sa hiérarchie pour arriver à ses fins. En plaçant mes pas dans les siens, je termine son œuvre commencée il y a cent vingt ans par la pose d'un grand vitrail contemporain en façade, par la mise en place d'un double escalier hélicoïdal extérieur menant à la tribune intérieure qui était restée inaccessible à cause de l'arrêt brutal des travaux et par l'adjonction de deux cloches en bronze pour faire résonner la pierre. Comme vous le



presentez, j'espère pouvoir convaincre l'Eglise de réintroduire le culte dans cette basilique par la consécration d'une des deux chapelles à Saint-Benoit-Joseph Labre, le grand Patron du lieu. Marçay se situe sur le trajet de la « *via turonensis* » et les pèlerins en quête de spiritualité devraient pouvoir s'y arrêter un moment, prier et se reposer dans le silence et la méditation. Cependant le monde d'aujourd'hui ainsi que la pression économique nous obligent à garder la tête froide pour maintenir une gestion équilibrée, saine et sans dérapage. Il fallait donc trouver un autre emploi pour ce grand ouvrage architectural. La culture et le livre n'ont pas d'autre ennemi que l'ignorance et profiter d'un espace aussi large et sans frontière à l'intérieur de cette architecture est une chance inespérée pour cet autre musée consacré au livre que je souhaite ouvrir dès 2017. M'inspirant du style néogothique de l'ensemble, j'y exposerai des pièces datant de l'époque gothique et des XIXème et XXème siècles pour la réinterprétation du gothique à l'époque contemporaine. Le chœur sera réservé à l'évocation du Saint Patron et à de grands écrivains catholiques contemporains et témoins des vicissitudes politico-religieuses qui affectèrent la France de l'époque et conduisirent à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Nous tenterons aussi de lire tout l'appareil richement sculpté et d'en donner la juste interprétation pour satisfaire la curiosité du public et rendre plus attractive

la visite de l'intérieur.

Enfin nous ne pouvons exclure le confort ni la modernité et nous avons choisi avec l'accord de la DRAC de fermer par des baies vitrées l'ensemble du déambulatoire extérieur à la nef qui présente de belles voûtes avec croisée d'ogive construites comme au moyen-âge. La tolérance d'un tel aménagement au XXIème siècle trouve sa justification dans la sécurisation du lieu et la préservation de la pierre qui, fouettée par le vent, présente à certains endroits des usures marquées effaçant la sculpture. Cette partie spécifique, totalement séparée de la nef et du transept, abritera des étals d'éditeurs ou de libraires d'anciens. Ce déambulatoire, qui est en somme une galerie, est parfois appelé par certains « *cloître* » ; l'interprétation n'est peut-être pas fautive, car le dessein initial de l'abbé Joanneau était de ceindre l'entier pourtour de la basilique par un tel chemin, lui permettant de faire le tour de son œuvre autant de fois par jour qu'il le souhaitait, son bréviaire en main, sans se mouiller aucunement.

C'est un fort symbole que d'évoquer la comparaison entre le cloître ouvert du clergé séculier et le cloître fermé du clergé régulier. C'est un appel symbolique à l'accueil, à l'ouverture sur le monde, à l'attente sans crainte du lendemain, à la confiance envers autrui.



Voici de quoi nourrir notre réflexion sur notre action aujourd'hui et demain. Appeler le public le plus large possible à venir écouter le silence de la basilique, à se ressourcer auprès d'un grand Saint ou de grands auteurs, à chercher à comprendre le sens de l'édification de tels monuments pour la grandeur du culte et le repos de l'esprit. Il faut une âme à cette basilique ; je souhaite donc persuader des personnalités laïques et religieuses à nourrir la vie intellectuelle et religieuse de ce sanctuaire en participant à la création d'un centre de réflexion contemporain sur les sujets qui agitent notre société. Une première étape a été franchie avec la création en 2014 d'une association culturelle intitulée « Basilique de Marçay – Patrimoine du Livre – Parcours du Livre ». Cette association a une double casquette : mettre en valeur, défendre et protéger le Livre et tous les acteurs associés aux divers métiers du Livre ; souligner la présence de Benoît-Joseph Labre en France et dans le

monde en associant les divers lieux de culte et villages français qui l'ont accueilli un jour ou l'autre durant ses pérégrinations ; suggérer et favoriser par exemple la naissance d'un axe nord-sud Amettes, Marçay, Saint-Hilaire de



Lalbenque, Saint-Bertrand de Comminges. Le bon sens ne suffit pas toujours pour la réussite de tels projets. Je suis donc à la recherche d'une équipe motivée et offensive pour reprendre les rênes de l'association qui s'est tue avec le départ conjoint de la présidente et de la trésorière. **Je lance cet**



appel dans le cadre de la tribune qui m'est offerte par le frère Alexis au sein de votre journal. Par souci de déontologie je ne suis pas membre du bureau, mais je suis à l'origine de sa création et je puis continuer de rédiger des textes sur nos métiers et de choisir des rubriques pour animer le site « web ». C'est un beau et grand travail que je ne puis accomplir seul et qui n'aurait aucun sens d'ailleurs si je ne pouvais fédérer beaucoup d'autres passionnés et responsables autour de moi.

En conclusion, je vous invite à venir voir le chantier de restauration de la basilique conduit par Bernard Ruel, architecte du Patrimoine ; je vous invite à découvrir et vous promener sur le site:

<http://basiliquedemarcay.com/> afin de comprendre le sens de mon action. Je vous invite à me contacter si vous avez des propositions concrètes à me faire via mon adresse courriel:

jdtouzot@jd-touzot.fr et je remercie de tout mon cœur le frère Alexis, le frère Samuel,

ainsi que tous les Labriens de France, de Navarre et du nouveau monde (le Père Raymond Martel) pour les encouragements et l'amitié qu'ils m'apportent.

Jean-Denis Touzot, libraire





ACTUALITÉS; ON NOUS ÉCRIT DE MARCAY

CONTACTS :

La librairie Touzot a été fondée en 1930. Elle est spécialisée dans les sciences humaines et ses services sont ouverts aux bibliophiles comme aux bibliothèques spécialisées.

Vous pouvez visiter nos différents sites :

La cour Parisienne :

38 rue Saint Sulpice 75006 Paris en fond de cour - Tel. (33) 01 43 26 03 88
ouverture du Lundi au Vendredi de 10 heures à 18 heures, sans interruption.

Le Musée :

Le livre et la lettre à Montcabrier (Lot)
Le Bourg 46700 Montcabrier - Tel. (33) 06 32 02 31 51 -
Site Web :

<http://www.livreetlalettre.com/>

Le musée est ouvert toute l'année du 1er Avril au 30 Septembre, du mardi au dimanche, et du 1er Octobre au 31 Mars, du jeudi au dimanche Histoire de la reliure du XV^e au XX^e siècle, calligraphie & typographie. Cartographie, affiches & placards du Quercy de l'Ancien Régime jusqu'à la période révolutionnaire.

La vitrine Atlantique :

12 Place Anatole France, 17410 Saint-Martin-de-Ré - Tel. (33) 05 46 69 45 27
Ouvert depuis 2013 pendant les vacances scolaires et du Vendredi au Dimanche les premiers weekend de chaque mois.
Un bon choix d'ouvrages classiques et des documents historiques. l'Ancien Régime

jusqu'à la période révolutionnaire.

La Basilique Saint-Benoît Joseph Labre de Marçay

Restauration en cours d'un bâtiment inscrit au titre des Monuments Historiques situé à quinze kilomètres au sud de Poitiers. Création d'un centre culturel dédié au livre en 2016 qui regroupera une aire muséographique présentant le gothique et le néogothique dans les métiers du livre, d'une vitrine pour les éditeurs contemporains de Poitou-Charentes, et d'une librairie de livres anciens et d'occasion. Organisation et programmation régulière d'événements littéraires ou musicaux pour faire vibrer la grande nef.

Recherche de partenariat et de mécénat pour mener à bien l'opération et assurer la continuité et la qualité dans le futur.

Association "Basilique de Marçay - Patrimoine du Livre"

Site Web :

<http://basiliquedemarçay.com/>

Adresse postale : C/o Marie-Ange Cuvier ;
Résidence les cols verts bât 8 ; 900 av de la
Pompignane ; 34000 Montpellier

Adresse du siège: 5 chemin de la Ragondilière,
86370 MARCAY.

Courriel :

basiliquedemarçay@gmail.com

jdtouzot@jd-touzot.fr

Département de Savoie
Ville de Chambéry



52^e Année. N^o 57.

UN NUMÉRO 15 CENTIMES

COURRIER DE ECHO DE LA SAVOIE ET DE L'ARRET

Paraissant les MARDI, JEUDI & SAMEDI

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. le Rédacteur en chef du COURRIER

Pour l'Administration, les Abonnements & les Annonces s'adresser directement à l'Administrateur du COURRIER, 1, place Châteauneuf, 1.

ABONNEMENTS :		
AVIGNON, (Haut-Savoie, Ain, Isère) : Un an, 20 fr. — Six mois, 11 fr. — Trois mois, 6 fr.		
LES AUTRES DÉPARTEMENTS :	— 24 »	— 13 »
ÉTRANGER (Un an postal) :	— 27 »	— 14 »

LES ABONNEMENTS SONT REÇUS AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GIATRAS, 5, AD-DESSUS DE L'IMPRIMERIE SAVOISIENNE.

Les Abonnements se paient d'avance et se continuent jusqu'à réception d'un nouveau contraire. Tout trimestre commencé devant être terminés.

Mort de M^r l'Archevêque

L'archidiocèse de Chambéry est en deuil de son premier Pasteur. S. G. Monseigneur François-de-Sales-Albert Leuillieux est décédé hier jeudi, fête de l'Ascension, à six heures du soir.

Depuis plusieurs jours, les progrès de la maladie qui consumait les forces du vénéré Prélat, sans abattre son énergie volontaire, ne laissaient aucune espérance. Le 6 mai, Monseigneur était à Chambéry après avoir accompli ses devoirs dans l'archiprêtre de Saint-

Monseigneur François de Sales Albert Leuillieux naquit à Saint-Omer le 17 décembre 1823. Après avoir accompli ses études classiques au Petit-Séminaire d'Arras, il alla faire ses études sacerdotales à Saint-Sulpice. Son cours ecclésiastique achevé, il fut ordonné prêtre en 1848 et fut nommé vicaire à Saint-Nicolas de-Boulogne et plus tard devint curé. Il a laissé dans cette ville le souvenir de son zèle et de sa charité. Une belle église gothique dédiée à Saint-François de Sales, des écoles, des œuvres ouvrières témoignent de sa générosité indépuisable. Son attitude, pendant le terrible choléra de 1849, lui mérita l'estime et l'affection de ses paroissiens. Après la nomination de son successeur, M. l'abbé

INFORMATIONS

Aurions-nous le fin mot de la question dissolutionniste menée jusqu'à hier et qui trouvait dans le binet des échecs quelque peu amusants.

Voici ce qu'a dit, en son sein, un député de la Chambre, un député généralement fort renseigné : « Vous vous étonnez de la solution et qu'on ait pu avoir sur ce point une décision de la Chambre ; mais que.

« Le budget de 1881, le, comme sur des des conflits, on les p et le ministère peut d solution. On compren

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

charge. L'âme laissa l'âme et comptait les souffrances corps. Elle n'a pas défailli un seul tant.

Brisé de fatigue, épuisé par les douleurs, Monseigneur Leuillieux voulait recommencer la semaine dernière le cours

et sacré à Boulogne le 13 janvier 1881 l'ap-

Un décret du 13 janvier 1881 l'appela au siège archiépiscopal de Cham-

autre dénoûtement nement peut être,

Samedi 13 Mai 1893.

LES ALPES

HAUTE-SAVOIE

& SAMEDI

Rédaction
DES ALPES.

les Annonces,
ARRIER DES ALPES

quête son
raient di
porteur
d'avanc
que M.
la l'éc
la no
dépou
lire
ce
il
pe
que dans le
ou à la dis
annulé pour
dication favora.



Ab-
edi-
péle-
sions
titu-
traite-
sons et
ou de
adit les
recruts-

N° 203
DÉCÈS

Seuillieux François
de Saler-Albert
11 mai 1893

L'an mil huit cent quatre-vingt-treize et le
do 1893 devant nous
adjoint au Maire et délégué pour remplir les fonctions d'Officier de l'état civil
de la commune de Chambéry, département de la Savoie, ont comparu :
MM. Quay-Clévencen François, Vicaire général
âgé de quarante quatre ans, et Boyet-François, chanoine
domiciliés à Chambéry, voisins
âgé de quarante

lesquels nous est déclaré qu'hier jeudi onze mai
du soir, est décédé dans son
à six heures.

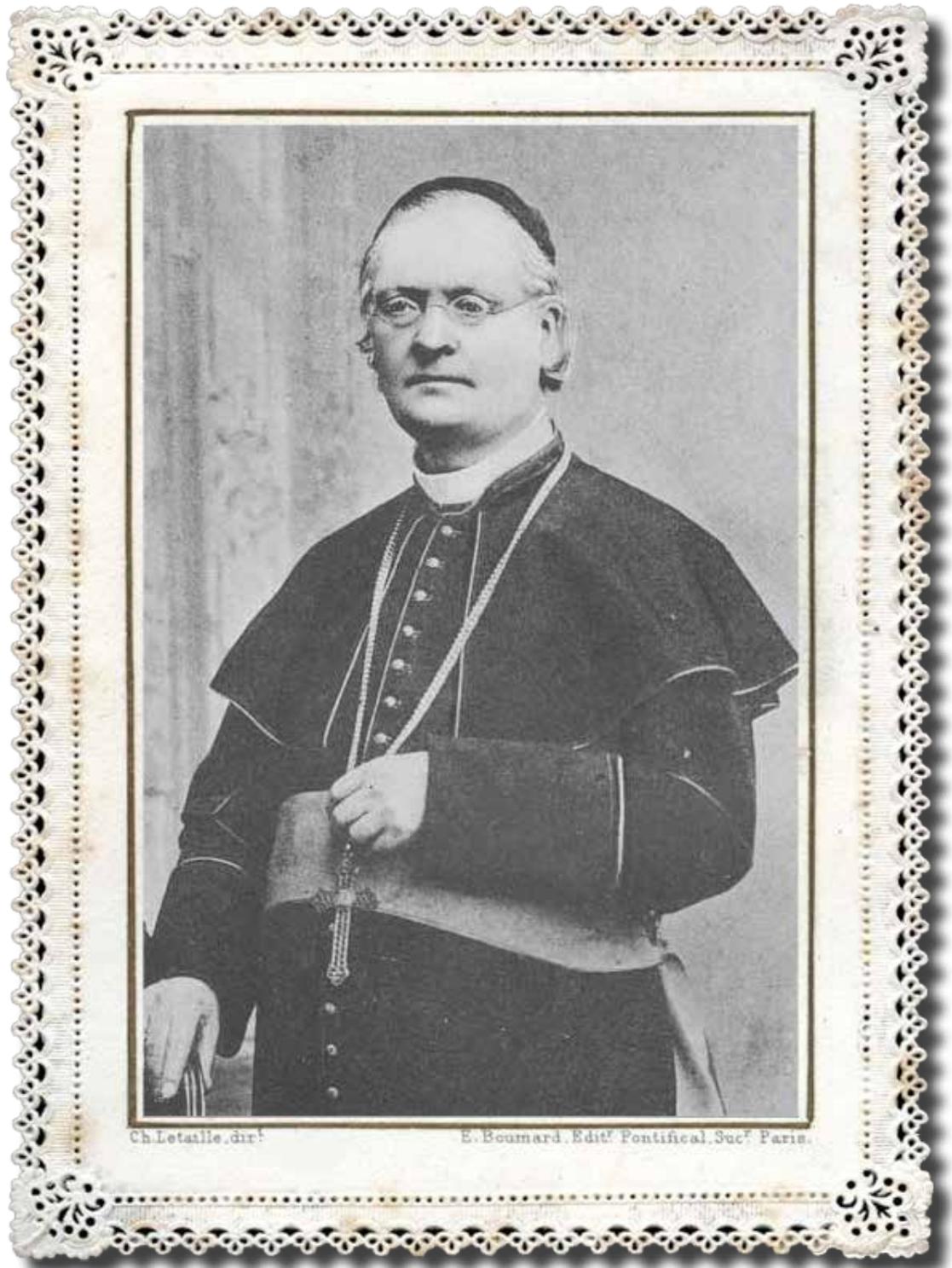
au Palais archiepiscopal, place Metzpre
ville : Mgr Seuillieux François de
Archevêque Chambéry, Comte romain,
au trône pontifical, âgé de soixante-dix ans
(sans le Palais), domicilié à Chambéry, céliba
Seuillieux Louis, Glacière de Lottibz
Après nous être assuré du décès, nous avons dressé
à lecture aux déclarants, lesquels l'ont en

F.



L'anecdote de l'histoire

Les Amis de Saint Benoît Labre



Mgr François-de-Sales, Albert LEUILLIEUX
(1823-1893)

Ordonné prêtre le 23 décembre 1848

Curé fondateur de la paroisse Saint-François-de-Sales à Boulogne-sur-Mer

Evêque de Carcassonne (1872-1881)

Archevêque de Chambéry (1881-1893)

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

Mgr François-de-Sales Albert Leuillieux (1823-1893)



Le blason de Mgr Leuillieux est ainsi décrit:

D'azur, à un personnage, qui est la Foi, vêtu d'argent, la face à demi voilée, auréolé d'or, accosté de deux agneaux d'argent; élevant de la main dextre un calice d'or surmonté d'une hostie d'argent rayonnante d'or, et tenant de la main senestre une croix de calvaire d'argent; le tout sur un quart de globe au naturel.

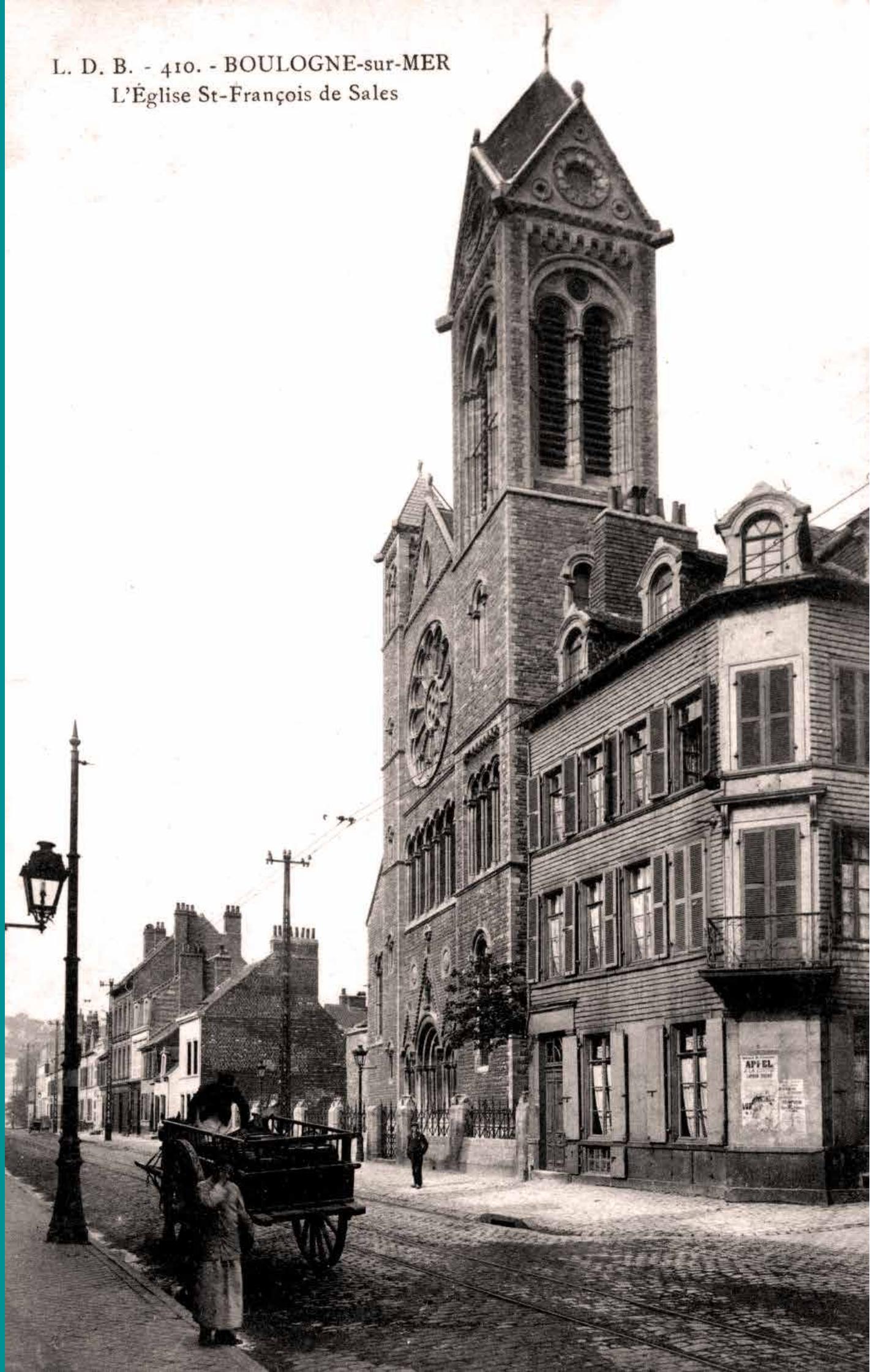
La devise : In fide et lenitate (dans la foi et la douceur)

Mgr François de Sales Albert Leuillieux est né à Saint-Omer dans le Pas-de-Calais le 17 décembre 1823. Il descendait d'une très ancienne famille de la Flandre française et reçut au baptême le prénom de François-Albert. La famille Leuillieux comptait parmi ses ancêtres le Saint vagabond Benoît-Joseph Labre.

François-Albert avait neuf ans quand il perdit son père, victime de son dévouement auprès d'un malade; sa mère resta seule pour élever ses six enfants en surmontant toutes les difficultés de l'existence. Après avoir accompli ses études classiques au lycée d'Amiens et à l'école des frères de Saint-Omer, le jeune François-Albert

alla ensuite étudié à Dohem, puis au petit séminaire d'Arras. Elève modèle, d'une piété angélique, il fut remarqué par l'évêque d'Arras, Mgr de la Tour d'Auvergne qui pressentit dans ce jeune homme une vocation sacerdotale. En octobre 1843, certain de la vocation de ce dernier, l'évêque d'Arras l'envoya en compagnie de son neveu Charles-Amable de la Tour d'Auvergne (futur archevêque de Bourges de 1861 à 1879) faire ses études sacerdotales au grand séminaire de Saint-Sulpice. Une fois son enseignement ecclésiastique achevé, il fut ordonné prêtre le 23 décembre 1848 par Mgr. Marie-Dominique Auguste Sibour archevêque de Paris et nommé vicaire de la paroisse Saint-Nicolas de Boulogne-sur-Mer,

L. D. B. - 410. - BOULOGNE-sur-MER
L'Église St-François de Sales



Fondation de l'église Saint-François-de-Sales de Boulogne-sur-Mer

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

alors première paroisse du diocèse d'Arras par son importance et le nombre des fidèles. Le jeune vicaire a par la suite su conquérir l'estime des fidèles de sa paroisse.

En 1855, il vint dans le quartier de Bréquerecque. C'est là, précisément, que l'abbé Leuillieux encore vicaire, envisage alors de fonder une église, mais il doit d'abord affronter l'hostilité des habitants qui le reçoivent, paraît-il à «*coups de pierre*» lorsqu'il vient la première fois examiner le terrain. Ce ne sera qu'à partir de la quatrième tentative qu'il pourra se faire entendre dans ce qui était à l'époque le quartier le plus pauvre de la ville de Boulogne-sur-Mer; 1500 habitants vivaient là dans le dénuement le plus total. A la fin du 18^e siècle, Bréquerecque se résume à quelques habitations éparses le long de la route de Montreuil. C'est une zone rurale où se mêlent l'activité liée à l'extraction du cal-

caire et son exploitation dont témoignait la rue des "Fours à chaux" (actuelle rue du chanoine Pillons). Au siècle suivant, le quartier commence à s'étoffer autour du marché à bestiaux et de l'abattoir, ouvert en 1838, traduisant une vocation encore très liée au monde agricole. Le 9 octobre 1856, l'abbé Leuillieux en compagnie de son ami Mr Alphonse Clifford et d'un architecte anglais, Mr Charles Hansom décident des plans de l'édifice, l'église devait avoir 50 mètres de longueur sur 20 de largeur.

Le chantier débute l'année suivante, et le 4 janvier 1857, les paroissiens furent invités à choisir eux-mêmes le nom du saint patron de la future paroisse. La moitié des votes désignèrent saint François de Sales, saint patron de l'abbé Leuillieux. Les autres se partagèrent entre saint Augustin et sainte Marie-Madeleine. Le 20 août 1857, Mgr Paul Cullen, archevêque de Dublin



69.. BOULOGNE-SUR-MER. - L'Eglise ST Nicolas et la Place Dalton



Supérieur de la Congrégation des Augustines du Précieux-Sang posait la première pierre du couvent et des écoles que cette congrégation devait habiter et desservir dans la nouvelle paroisse.

L'abbé Leuillieux était l'ami d'une riche famille catholique anglaise de Clifton, les Clifford, famille qui a entièrement financé la construction de l'édifice.

Le 15 décembre 1859, l'église terminée est bénite par Mgr Benoît-Agathon Haffreingue.

L'église élève fièrement sa façade à deux tours dissymétriques sur l'axe principal de Bréquerecque. Globalement de style néo-roman, elle se compose d'une nef à bas-côtés se prolongeant directement sur le sanctuaire qu'entoure un déambulatoire à chapelles rayonnantes. Un trait original de l'église réside dans ses confessionnaux intégrés

posait solennellement la première pierre de ce qui devait devenir l'église Saint François-de-Sales. Bénédiction en présence de Mgr. le Cardinal Villecourt et des évêques: Mgr. William Placid Morris, évêque de Troie, vicaire apostolique de l'île Maurice de 1833 à 1841, de Mgr. Jacques Antoine Claude Marie Boudinet évêque d'Amiens (1806-1873), de Mgr. Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, de Mgr. Paul-Armand Cardon de Garsignies, évêque de Soissons (1847-1860), de Mgr. Pierre-Louis Parisis, évêque d'Arras et Charles-Amable de la Tour d'Auvergne auditeur de la Rote(1). Deux jours après, le 31 août l'Abbé Joseph-Marie Proyart, vicaire général d'Arras,

dans l'épaisseur des murs et présentant une série d'arcades entrecroisées ; au-dessus d'eux, une tribune communiquait jadis avec l'établissement voisin des sœurs Augustines.

Primitivement, l'intérieur et notamment les voûtes, étaient rehaussés de peintures illustrant la renaissance de la polychromie dans l'architecture religieuse au 19e siècle.

L'ensemble fut achevé en moins de trois années et le 28 décembre, l'abbé Leuillieux reçut tous les pouvoirs de curé pour l'administration de la paroisse de Bréquerecque, la Madeleine, le Val Saint-Martin et Ostrohove.

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



De nos jours le couvent des sœurs Augustines vient d'être transformé en maison de retraite, le bâtiment a de nouveau ouvert ses portes en novembre 2015 après trois années de travaux. De l'ancien édifice bâti sur les plans de Monsieur Charles Hansom il ne reste que la façade qui a été conservée pour son architecture, tout le reste a été détruit. Afin de laisser la place à un bâtiment moderne et l'adapter aux normes d'aujourd'hui, « *La maison de retraite Saint-Augustin* » est un établissement pouvant accueillir jusqu'à 74 personnes, et quelques parties de l'établissement sont réservées aux personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer mais aussi aux personnes âgées handicapées. L'ensemble est géré par l'association « *Temps de vie* ».

Restauré elle aussi en 2015, l'église Saint-François-de-Sales a retrouvé toute sa splendeur. Le sel et le vent avait abîmé les pierres de l'église, le clocher de trente mètres de haut, particulièrement exposé à l'air marin commençait à montrer des signes de détérioration. Ce joyaux du patrimoine boulonnais a subi une cure de jouvence avec le nettoyage des pierres et la restauration de sa grande rosace et de ses vitraux. Ainsi l'essentiel de l'œuvre de l'abbé Leuillieux perdue dans le temps, construite autrefois avec foi pour promouvoir l'esprit de charité, caractère qui distinguait le dévoué pasteur à ses paroissiens boulonnais, une attitude que



L'ancien couvent des soeurs Augustines, rue Leuillieux à Boulogne-sur-Mer, aujourd'hui maison de retraite Saint-Augustin, gérée par l'association Temps de Vie.

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



Bernanos décrit si bien dans son ouvrage « *Jeanne relapse et sainte* » et qui donne assez bien ce que pouvait être cet homme de Dieu, « *L'heure des saints vient toujours, notre église est l'église des saints... Dieu n'a pas fait l'église pour la prospérité des saints, mais pour qu'elle transmitt leur mémoire, pour qu'elle ne fût pas perdu, avec le divin miracle, un torrent d'honneur et de poésie.* » Dieu, sans doute, continue à rendre à ce lieu une protection bienveillante et particulière...

Cependant malgré tous les efforts de son généreux curé, la vaste église demeurait en grande partie déserte le dimanche. Pour attirer et convertir toute une population si ignorante et plongée dans une misère morale très grande, il eut recours en décembre 1861, à une mission petit stratagème qui réussit parfaitement et se termina par de magnifiques fêtes paroissiales.





“le 31 août 1857 l’Abbé Joseph-Marie Proyart, vicaire général d’Arras, Supérieur de la Congrégation des Augustines du Précieux-Sang posait la première pierre du couvent et des écoles que cette congrégation devait habiter et desservir dans la nouvelle paroisse Saint François de Sales....”



TEMPS
de Vie

RESIDENCE
SAINT-AUGUSTIN

E.H.P.A.D.



Avec la ligne de chemin de fer l'industrialisation se développait très vite dans le faubourg les entreprises favorisèrent l'émergence d'une classe ouvrière et la création d'un certain nombre de rues ainsi que la construction de maisons. En dépit de cette expansion, la vie pauvre et harassante des habitants continua d'être rythmée par les beuglements plaintifs d'animaux qui arrivaient pour leur dernier voyage dans les abattoirs construits en 1838.

En certains endroits du quartier, on exploitait depuis bien longtemps une excellente chaux de couleur jaunâtre qui était traitée sur place. En 1835, un four à chaux était installé près de l'église et en 1839, on en construisit un autre sur le côté droit de la Capelette. En 1858, un troisième se fixa sur les terrains Marcourt et en 1860 un chaudière s'établit à l'extrémité du val Saint-Martin. Pourtant le quartier de Bréquerecque continua à présenter un bien triste panorama des terrains vagues où croissaient des touffes d'orties et de chardons ; un chemin de fer à peine tracé, des ornières boueuses où l'on pataugeait jusqu'à la cheville, des monceaux de décombres et d'ordures ménagères répandaient une odeur pestilentielle et servaient de pâture aux rats cantonnés le long des talus... au dernier plan se dessinait une masse confuse et sombre, surmontée d'une épaisse cheminée carrée, noire de suie et de fumée, c'était l'usine. Et pourtant, malgré un environnement aussi triste où l'hygiène la plus élémentaire était absente, la vie avec ses hauts et ses bas continuait à évoluer vers un avenir meilleur.

Comme il se doit, cette atmosphère pesante fait penser à une scène digne du roman de Zola dans *Germinal*, scène qui caractérise assez bien cette période de la vie boulonnaise. À cette atmosphère s'ajoute alors l'impression protectrice du bon curé à la voix douce et grave donnant

l'exemple, dirigeant son église dans les voies que lui ouvre la providence. L'abbé Leuillieux connaissait les noms de tous ses paroissiens qu'il visitait sans cesse, où qu'ils fussent logés, caves, greniers, mansardes. Il poursuivait les pauvres en leurs retraites les plus cachées et parvenait toujours à les y dépister, multipliant les moyens ingénieux de leur venir en aide sans les froisser ... sa parole simple et claire attirait à l'église Saint François de Sales le plus irréductible. Le quartier regorgeait d'enfants et en octobre 1875, le ministère de l'instruction publique alloua à l'abbé Leuillieux la somme de 500 francs pour l'aider dans l'aménagement d'un lieu d'accueil, qui serait près de l'école des filles que les soeurs Augustines desservaient. Et enfin en novembre 1860, les Frères des Ecoles Chrétiennes y installent "quartier" : ils s'y rendent le matin pour assurer la classe et rentrent en communauté le soir ce qui soulagea à la fois le curé et la municipalité. (*L'implantation des Frères des Écoles Chrétiennes à Boulogne-sur-Mer remonte à l'année 1710. Ce fut un gentilhomme du pays, nommé Abot de la COCHERIE, sieur de Bazinghen, qui les appela et qui, avec le concours de quelques personnes charitables, pourvut aux premiers frais de leur installation dans une petite maison de la Basse-ville, avec la bénédiction du prélat Pierre de LANGLE, alors évêque de Boulogne.*)

En 1806 le calendrier grégorien et le dimanche furent rétablis en France. (*Le calendrier révolutionnaire français fut utilisé de 1792 à 1806.*) Une ordonnance du 7 juin 1814 sous Louis XVIII interdit de travailler ou de faire travailler, d'ouvrir les boutiques ou d'étaler les marchandises le jour du Seigneur. Cette ordonnance sera en partie reprise par la loi du 18 novembre de la même année mais elle reste sans effet à partir du règne de Louis-Philippe car les sanctions ne sont pas appliquées, dans un

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

contexte de déchristianisation. La révolution industrielle encouragée par des entrepreneurs favorables au libéralisme économique et à la baisse de la pratique religieuse est à l'origine de l'essor du travail dominical, particulièrement pour le monde ouvrier. Il fut définitivement aboli par une loi de 1880; le gouvernement de la III^e République supprime donc le repos dominical. (*La troisième république fut fondamentalement anticléricale*) Pour les républicains, en effet, le dimanche chômé était un héritage du catholicisme et de la monarchie. Dorénavant, au grand dam de l'Église, le jour de repos sera décidé par l'employeur. L'essor du mouvement ouvrier, à la fin du XIX^e siècle, modifie la situation. Avant même la future loi de 1906, la plupart des ouvriers ont déjà obtenu de leur entreprise de ne pas travailler le dimanche. Les employés des grands magasins et du petit commerce se mobilisent à leur tour pour obtenir le même droit.

Acette époque, Boulogne-sur-Mer n'échappe pas à cette règle absurde; à Bréquerecque, l'abbé Leuillieux a beaucoup de mal à faire admettre le repos dominical à certaines entreprises du quartier; dans sa paroisse, il en est une en particulier la société Blanzky Poure & Cie qui est la plus importante entreprise du faubourg. Installée depuis douze ans dans le quartier, on y travaillait le dimanche sans interruption et l'abbé avait essayé en vain de faire disparaître cette pratique dont tous les employés se plaignaient.

(En 1846, MM Pierre Blanzky et Eugène Poure firent bâtir une usine pour la fabrication de plumes métalliques sur l'emplacement d'une ancienne raffinerie sucrière qui, elle-même, avait remplacé un relais de chevaux.)

Décidé à faire respecter le repos dominical, le zélé et avisé curé eut recours à un nouveau stratagème: il alla trouver Monsieur Pierre Blanzky, patron de la

fabrique, qui était chrétien catholique en lui disant : « *Vous êtes tout ici ; si vous ne faites pas cesser le travail du dimanche, vous en porterez la responsabilité et la faute devant Dieu, vous ne pouvez remplir ainsi votre devoir de chrétien.* » Trois mois plus tard, le travail du dimanche avait cessé dans l'établissement et les travailleurs pouvaient prendre du temps avec leurs familles, le repos dominical donnait à ceux qui le souhaitaient le droit de s'adonner à l'adoration de Dieu dans l'église Saint François de Sales, en tant qu'individus libérés de l'abrutissement du travail.

(Cependant il faudra attendre la loi du 13 juillet 1906, pour voir dans une perspective laïque promulguée en France une loi sur le repos hebdomadaire. Ce texte de loi accorde aux salariés de l'industrie et du commerce un repos de 24 heures après 6 jours de travail. L'article 2 de la loi fixe ce repos hebdomadaire au dimanche. Le texte instituant le repos le dimanche est le fruit d'un compromis entre laïques et catholiques consécutif au vote de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État.)

Sous l'impulsion d'une action aussi avisée que fervente, la paroisse ne pouvait que prospérer. L'évêque d'Arras le constata avec joie et le 6 novembre 1861, il écrivit à l'abbé Leuillieux en ces termes: « Je ne puis que bénir Dieu qui vous a choisi pour être l'instrument et le canal de ses grâces merveilleuses. J'admire comment cette paroisse, que vous avez fondée avec rien, se complète par des vues providentielles, tellement qu'après moins de huit ans depuis sa première naissance, elle n'a plus rien à envier aux plus anciennes ». Cependant le bon curé ne pouvait continuer à assumer seul les lourdes charges de son ministère paroissial. Le 21 janvier 1865, un vicaire lui fut adjoint. Mais les difficultés de vie de la paroisse n'en demeuraient pas moins sérieuses. Le maire de Boulogne-sur-Mer,

POURE & C^{IE}

FONDÉE EN 1846
MANDITE PAR ACTIONS
DE 1.400.000 FR.



MARQUE DE FABRIQUE

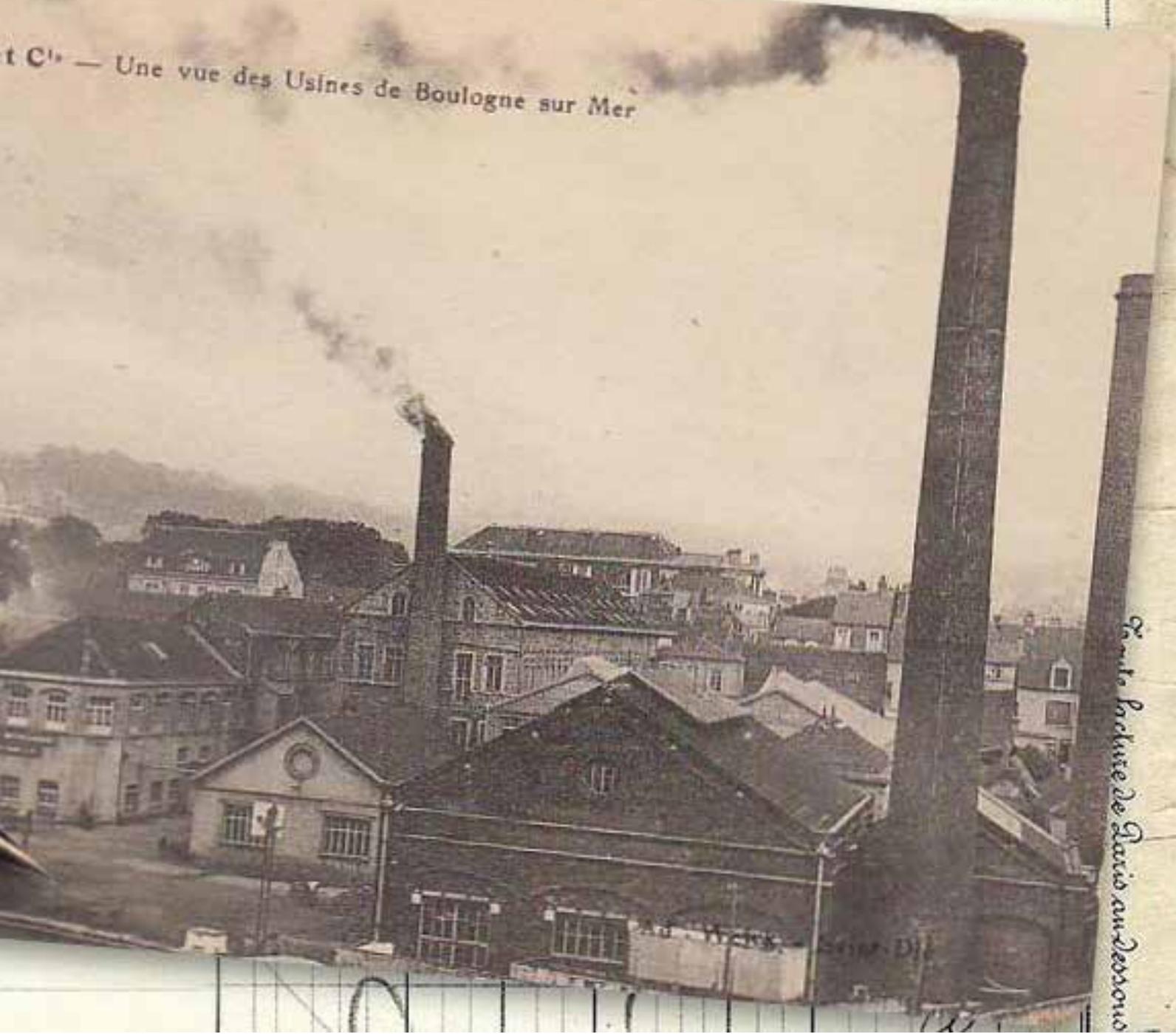


POÛRET & C^{IE}
BOULOGNE-SUR-MER
LE-SUR-MER & GUINES
EDVARD SÉBASTOPOL, PARIS (2^o ARR.^T)

DIPLÔMES D'HONNEUR
Bruxelles 1880, Blois 1883
Rouen 1884, Anvers 1885

GRANDS PRIX
Paris 1889 & 1900, Bruxelles 1910
Rio-de-Janeiro 1922, Strasbourg 1923
Arts Décoratifs - Paris 1925

Une vue des Usines de Boulogne sur Mer



Usine de Boulogne sur Mer

Monsieur Eugène LIVOIS. (*Maire de Boulogne et député du Pas-de-Calais siégeant au groupe bonapartiste de l'Appel au peuple de 1861 à 1864*) avait manifesté auprès de Mgr Pierre-Louis Parisi, évêque d'Arras, son désir de voir nommer l'abbé Leuillieux à la cure de Saint-Nicolas devenue vacante. Or, le 5 mars 1866, Mgr Parisi décède subitement. (*1851-1866 dans un diocèse fortement industrialisé, il s'opposa fortement au travail dominical dans son diocèse. De plus, Il instruisit le procès en canonisation de Benoît-Joseph Labre. Et fonda en 1854 les religieuses hospitalières du Précieux-Sang.*) Ce fut un rude coup pour le curé de Saint François de Sales. Il écrivit alors à Mgr Jean-Baptiste Joseph Lequette, successeur de Mgr Pierre-Louis Parisi pour lui exposer ses difficultés. Le 25 mai 1866, Mgr Lequette tenait à reconforter lui-même le cher abbé Leuillieux dans son découragement. « *Le moyen qui paraît le plus réalisable, écrivait Mgr Lequette, c'est l'érection en succursale de l'église avec l'agrandissement de la population qui va en dépendre. Espérons que votre œuvre aura un avenir assuré qui vous dédommagera de toutes les tribulations qu'elle vous aura causées.* » Et pour témoigner à l'abbé Leuillieux sa reconnaissance, il nomma notre bon curé Chanoine honoraire de sa cathédrale.

Peu de temps après le ministre des cultes, Pierre-Jules Baroche (*ministre de la justice et des Cultes 1863-1869 interdit aux évêques la publication du Syllabus*) fit appeler à Paris l'abbé Leuillieux. « *Voici Monsieur le curé dit-il, votre nomination à l'évêché de Quimper ; mais avant de vous la remettre, je désirerais savoir qu'elle serait votre attitude si un conflit s'élevait entre l'empire et le Saint Siège au sujet des questions mixtes touchant à la fois au temporel et au spirituel* ». « *Excellence, le Pape d'abord* » avait fièrement répondu l'abbé Leuillieux. « *En ce cas, répliqua le ministre, Monsieur le curé vous pouvez vous retirer* ». Et le bon curé retrouva ses paroissiens, ses

chers ouvriers de Bréquerecque auxquels il eut l'occasion de se dévouer une fois de plus. Le bon curé reprit son champ d'action lors de l'épidémie de choléra qui fondit sur la ville où il n'y avait pas de structures hospitalières au sens moderne de l'expression, où la malnutrition et le manque d'hygiène concouraient à la propagation de la maladie et pour laquelle les médecins n'avaient pas nécessairement les moyens de répondre au début de l'hiver 1866. La cause était un habitat misérable où la plupart des ouvriers vivaient dans la promiscuité en s'entassant littéralement dans une ou deux pièces. Dans ce contexte, le choléra fit son apparition dans de nombreuses régions de France. Ce fut l'épidémie la plus grave depuis 1832 qui causa de nombreux décès.

L'épidémie terminée, le 26 décembre 1866, le Maire de Boulogne-sur-Mer écrivit au chanoine Leuillieux pour le féliciter sur son action courageuse au cours de l'épidémie. Le quartier de Bréquerecque avait été relativement épargné. Et pour cela deux cœurs d'or furent offerts par les habitants de Bréquerecque à Notre Dame du Saint-Sang en reconnaissance de sa protection lors de l'épidémie et des pluies diluviennes de cette même année 1866.

Le 13 octobre 1867, un décret impérial érigeait en succursale l'église Saint François de Sales. En novembre 1867 l'évêque d'Arras composa le nouveau conseil de fabrique; trois notables furent présentés par l'abbé Leuillieux auxquels devaient se joindre deux membres choisis par le préfet. Et enfin le 10 février 1868, le conseil municipal à l'unanimité, érigeait en paroisse le quartier de Bréquerecque. Le dévoué curé ne pouvait se contenter d'avoir fondé une belle paroisse, ni de s'occuper une à une de ses brebis trop dispersées. Il multiplia les moyens de les grouper en ayant soin de donner à chaque groupe formé tout l'enseignement spirituel dont il surabondait, ainsi le 17 décembre

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



Mgr Parisis, évêque d'Arras.

1867, il établit la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, il fonda ensuite la Confrérie de Notre-Dame du Rosaire et la Congrégation de la Très Sainte Vierge et l'Archiconfrérie du Saint-Sang.

En dépit de tous ses efforts, le bon curé Leuillieux n'avait pu parvenir à équilibrer le budget de la nouvelle paroisse. Seul la ville de Boulogne sur Mer était capable de combler le déficit annuel. Le 5 mai 1867, le Conseil d'état avait autorisé la ville à accepter la donation

de l'église Saint-François de Sales. L'église devait être érigée en succursale par décret impérial du 13 novembre 1867. L'abbé Leuillieux avait écrit en ce sens au Maire de Boulogne demandant à la ville la somme de 3.000 francs pendant 25 ans, sans autres intérêts, et le 4 juillet 1868, l'abbé Leuillieux la donnait à la ville de Boulogne-sur-Mer, moyennant la somme de 60 000 francs. Quelques années plus tard, il fit don du presbytère. L'abbé Leuillieux avait ainsi assuré l'avenir matériel de son oeuvre.

Pendant les sessions du Concile, en 1870, l'abbé Leuillieux accompagna donc à Rome Monseigneur de la Tour d'Auvergne. On l'y remarqua, on l'y apprécia ; il y fut reconnu comme un théologien de haute valeur [...] « *Il paraît que le climat de Rome vous a un peu éprouvé, lui écrivait le P. Bertrand, le 10 mai 1870* » [...] A son retour de Rome, l'abbé Leuillieux dut prendre un moment de repos.

Le 20 avril 1871, il eut la douleur de perdre sa mère qui était restée très affectée par la mort de son fils Jules, décédé le 21 novembre 1867, laissant une fille. En même temps que sa mère, il perdait Mgr Haffreingue. Les Pères Jésuites avaient accepté de reprendre le Collège, ils quittèrent Bréquerecque et M. l'abbé Senet était nommé curé de la paroisse Saint-François de Sales.

C'est dans la chapelle des Sœurs Augustines que, des lèvres du nouvel évêque, à la veille de son départ, en juin 1873, tombèrent ces paroles d'adieu : [...] « *Adieu, mes bien-aimés. N'êtes-vous pas les premiers-nés de mon cœur ? Vous étiez là tous ou presque tous à mes débuts et vous avez partagé les travaux et les difficultés de ces premiers jours. Aujourd'hui cette paroisse est fondée ; cette église, cette chapelle sont achevées. Ces bonnes Sœurs, ces bons Frères, tous animés de la seule gloire de Dieu, vont continuer de se dévouer. En un mot, l'œuvre de Dieu est faite, elle subsistera. Merci donc encore, mes chers bien-aimés, qui avez bien voulu venir vous unir à moi une dernière fois [...] Je vous la laisse cette parole ; souvenez-vous en. La foi triomphe de tout. Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* »

Dès son avènement au siège d'Arras, Mgr Lequette avait nommé son curé Chanoine honoraire et ne cessait de l'encourager. Mais il voulut l'avoir plus près de lui et le nomma Vicaire général honoraire en même temps que Supérieur de la Congrégation des Religieuses Augustines. Le 18 novembre 1872, l'abbé Leuillieux quittait donc définitivement Boulogne pour s'installer à Arras. A cette époque, deux prêtres zélés, MM. les chanoines

Dié et Hecquet, conçurent le projet de fonder un Petit Séminaire à Boulogne, afin de continuer l'œuvre des vocations dont Mgr Haffreingue avait pris tant de soin. Le vénérable M. Hecquet était depuis longtemps le confesseur de l'abbé Leuillieux ; ce dernier soutint de toute son influence les deux fondateurs. Il fut chargé en qualité de Vicaire général honoraire, de présider à la construction des bâtiments du Petit Séminaire, de cette chapelle dont il posera avec bonheur la première pierre peu de temps après sa préconisation à l'évêché de Carcassonne.

Le 17 décembre 1872, jour anniversaire de sa naissance, l'abbé Leuillieux recevait de M. Jules Simon, alors Ministre des Cultes, la lettre autographe suivante que nous avons sous les yeux :

« *Monsieur l'Abbé,*

J'ai l'honneur de vous annoncer que M. le Président de la République vient, sur ma proposition, de vous nommer Evêque du diocèse de Carcassonne. Je suis persuadé, Monsieur l'Abbé, que dans le poste où vous ont appelé vos talents et vos vertus, vous concurrez avec nous à l'œuvre d'apaisement et de régénération à laquelle nous nous sommes voués et dont la France a besoin. » [...]

Le nouvel Evêque avait 49 ans. Préconisé le 19 mars 1873, Monseigneur Leuillieux avait passé à Boulogne 25 ans de sa vie, y laissant un caractère ineffaçable, l'empreinte de ses vertus et le cachet de ses œuvres. [...] Mais Mgr Lequette eût préféré Arras, offrant gracieusement de prendre tous les frais à sa charge, et ceût été ainsi conforme à l'usage. Mais Pie IX, à qui Mgr Lequette en parlait, lui avait répondu : « *Pourquoi pas à Boulogne ?* » Grâce donc au Souverain-Pontife, dont il avait toute l'affection, M. Leuillieux, par un privilège dont il appréciait toute la portée, allait être sacré dans sa chère ville de Boulogne. La joie eût été parfaite de recevoir la consécration dans l'église même de Saint-François de Sales. Mais elle était trop étroite, et il fallut bien y renoncer :

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

elle aurait donc lieu à Notre-Dame. Ce fut le 11 juin 1873. Dès la première heure les fidèles arrivèrent en foule des villes et des campagnes voisines, même du littoral anglais, et se mêlèrent à la population boulonnaise, pour assister à la grande solennité. Monseigneur Leuillieux fut sacré par le Cardinal de La Tour d'Auvergne, Archevêque de Bourges, son ami, assisté de deux de leurs condisciples de Saint-Sulpice, Mgr Foulon, évêque de Nancy et Mgr Danelle, évêque anglais de Southwark, en présence de Mgr Lequette, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, qui adressa aux fidèles une éloquente allocution. Une inscription, placée sous le dôme, entre deux cierges, du Sacre, rappelle ce glorieux souvenir. Le lendemain, fête du Saint-Sacrement, il officia pontificalement dans sa chère église de Saint-François de Sales. A M. le Curé Senet, son successeur, qui lui adressa quelques paroles de joie et de regrets, il répondit, les larmes coulant

de ses yeux, tant il était ému : « *En vous quittant, je vous recommande surtout deux choses : la sanctification du dimanche. Vous savez que c'était là mon plus grand souci, ma plus grande peine... En second lieu, le respect des choses saintes, du prêtre et de tout ce qui représente Dieu.* » [...]

Son premier acte épiscopal fut la Confirmation de deux de ses nièces dans la chapelle des Dames Augustines, le lendemain de son sacre. Sacré évêque de Carcassonne, il plaçait son épiscopat sous la protection de Notre-Dame de Saint-Sang, sa Vierge de prédilection, lui faisant ses adieux, il jeta un dernier regard sur les vitraux, les peintures à fresque, et l'ornementation sculpturale qu'il n'allait plus revoir, et s'éloigna pour prendre possession du diocèse que Pie IX venait de lui confier. Le 16 juin, il quittait Boulogne pour faire, le 24 du même mois, son entrée solennelle à Carcassonne, située dans le département de l'Aude.

“Saint Benoît Labre, Saint François de Sales, le premier comme ascendant, le second comme saint patron ! Monseigneur Leuillieux avait de qui tenir. Et quelle délicatesse de la Providence de l'avoir choisi pour vivre à son tour, et gouverner, évêque lui aussi, les âmes, dans le pays même de Saint François ! Aussi, dès les débuts de son séjour, aimait-il à rappeler, à la fête du Cercle d'Ouvriers de Chambéry.”

Sans perdre aucun instant, Mgr Leuillieux va partout. Le 20 juillet, il préside au grand séminaire de Carcassonne, la réunion générale de Saint Vincent de Paul. Il dira à deux reprises: « *C'est surtout pour les pauvres que je suis venu. Est-ce à dire qu'il n'y ait point parmi les riches des âmes qui me soient bien chères et que je regarde comme précieuses devant Dieu? Non sans doute; telle n'est point ma pensée. Et*

pourtant c'est surtout pour les pauvres que je suis venu, pourquoi donc ? Parce qu'ils sont le plus grand nombre, parce qu'ils sont profondément à plaindre, parce qu'ils portent le douloureux fardeau de la misère physique et des privations du corps ; parce qu'ils traînent pour la plupart une misère pire encore, l'ignorance et la haine, la misère morale.» [...]



entraînés par le zèle de leur évêque, prêtres et fidèles rivalisent d'ardeur pour le suivre. En mars 1874, un comité se forme pour la création de patronages d'apprentis et de cercles catholiques d'ouvriers à Carcassonne. L'œuvre de Saint François de Sales va grandir et prospérer. Une année de pénitence est alors organisée qui ira du Vendredi saint 3 avril 1874 au Vendredi saint 26 mars 1875... Et tout de suite la contradiction arrive,

sous forme d'une attaque contre les cercles d'ouvriers par le journal libre penseur franc- maçonique de la ville, « *La Fraternité* » mais malgré cela en août, ce sont deux retraites pastorales qui se succèdent à courts intervalles en réunissant 500 prêtres. A partir de cette date, les retraites annuelles sont établies pour tous les prêtres du diocèse ayant charge d'âmes. Honneur et reconnaissance à ce vénéré évêque, pour cette réforme aussi opportune

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

qu'utile. charge d'âmes. Honneur et reconnaissance à ce vénéré évêque, pour cette réforme aussi opportune qu'utile.

En deux années, que de chemin parcouru, quelle vitalité puissante imprimée au diocèse de Carcassonne. Dans une note ajoutée à son mandement pour le Carême de 1875, Mgr Leuillieux annonçait un pèlerinage diocésain à Lourdes. Or le 25 mai 1875, après une cérémonie magnifique à la cathédrale de Carcassonne, trois mille cent trente-deux pèlerins partirent pour Lourdes avec leur évêque. Au cours du séjour, une quête faite à vêpres était laissée en offrande à Lourdes, avec un beau calice d'or, don personnel de Mgr Leuillieux, consacré la veille de ce jour, et employé pour la première fois à la Sainte Messe dite de Lourdes, pour le diocèse.

Je ne relaterai pas ici la totalité des événements durant son ministère apostolique. Mgr Leuillieux fut évêque de Carcassonne de 1872 à 1881 avant sa promotion à Chambéry. L'année 1881 avait commencé avec la nouvelle que le diocèse allait perdre son évêque tant aimé, un télégramme officiel émanant du ministère annonçait sa nomination à l'archevêché de Chambéry et à cette nouvelle, le clergé et les nombreux fidèles du diocèse éprouvèrent une profonde douleur. Mgr Leuillieux eut un épiscopat court mais très fécond à Carcassonne et cette année-là, les circonstances eurent un caractère particulier... Avant son départ pour Chambéry, le digne évêque qui s'intéressait aux hautes études catholiques se rendit à Toulouse, pour y remettre entre les mains du trésorier général de l'Institut Catholique la somme de 15.600 francs, tenant à conserver au diocèse de Carcassonne son rang parmi les plus généreux bienfaiteurs de l'enseignement supérieur libre.

Enfin le 6 mai 1881, il s'en alla pour Rome afin d'y recevoir le pallium. Le 14 juillet 1881, Mgr Leuillieux quittait Carcassonne, accompagné de l'Abbé Siruguet, son vicaire général.

C'était Mgr Billard, vicaire général de Rouen, qui lui succédait. Tel était l'homme, le prêtre, l'évêque que le Pape Léon XIII et la France envoyaient à Chambéry.

A Chambéry, je ne retiendrai que les traits particuliers de son ministère ; ce fut le 16 juillet 1881 qu'il arriva à Verney, près de Chambéry, à l'école des Frères des Ecoles Chrétiennes. Au cortège de réception s'étaient mêlés les Capucins de Chambéry et les religieux de l'abbaye royale de Hautecombe, ayant à leur tête le prier Don Célestin. Dans les archives de la ville, j'ai retrouvé un extrait du mandement archiépiscopal paru dans le journal royaliste de Chambéry, « Le Courrier des Alpes », prononcé par Mgr Leuillieux le jour de son arrivée ; ce document se divise en deux parties. Dans la première, il indique les circonstances dans lesquelles il a plu à la Providence de l'appeler au siège archiépiscopal de Chambéry, et les raisons pour lesquelles il a fini par accepter avec confiance la lourde charge que Dieu lui a confiée. Dans la seconde partie, il indique le programme qu'il s'est tracé en venant parmi eux et les secours sur lesquels il croit avoir le droit de compter pour le réaliser. Mgr Leuillieux n'avait pas sollicité le poste nouveau auquel il a été appelé. Il avait souhaité ne jamais rompre les liens qui l'unissaient au diocèse de Carcassonne. Sa surprise et sa douleur furent grandes quand il se vit désigné par le gouvernement français et par le Pape pour le siège archiépiscopal de Chambéry. Il ressentait des angoisses qu'il confia à la miséricorde infinie de Dieu et à la protection spéciale de Saint François de Sales, étant à la fois son patron personnel et le protecteur de toutes les œuvres qu'il avait entreprises dans sa vie religieuse, sans oublier bien entendu saint Benoît-Joseph Labre auquel il était apparenté par sa mère.

Le souvenir dans la tradition populaire locale de Chambéry allait droit au cœur de l'archevêque... Benoît-Joseph Labre était

renommé dans cette ville qui l'avait abrité en 1770, année où le Saint avait commencé la série de ses pèlerinages. Son deuxième passage se fit en 1777, peu avant de se fixer définitivement à Rome. Saint Benoît-Joseph Labre, saint François de Sales, le premier comme ascendant, le second comme saint patron ! Monseigneur Leuillieux avait de qui tenir. Et quelle délicatesse de la Providence de l'avoir choisi pour vivre à son tour, et gouverner, évêque lui aussi, les âmes, dans le pays même de saint François ! Aussi, dès les débuts de son séjour, aimait-il à rappeler, à la fête du Cercle d'Ouvriers de Chambéry, en proposant à l'Assemblée l'obéissance et la dilection, ces mots de l'évêque d'Annecy :

« *L'amour ne gâte rien, mais perfectionne tout.* »

Quelques jours après, à la cathédrale, tout ce que la ville comptait de pauvres, de mendiants, de malheureux de tous genres, s'étaient donnés rendez-vous pour célébrer la fête de saint Benoît-Joseph Labre, « choisi de Dieu sous les haillons de la pauvreté pour être placé parmi les princes de la cité sainte. »

En laissant de côté les nombreuses activités que son mandat d'archevêque demandait à Mgr Leuillieux d'accomplir dans l'archidiocèse, je ne citerai que deux faits importants de son zèle apostolique.

Chaque année, il allait aux pieds de Notre-Dame de Myans, (*Le sanctuaire Notre-Dame de Myans est situé en Savoie, sur la commune de Myans. Il est remarquable concernant la vierge dorée qui le surmonte, érigée en mémoire de l'effondrement du Mont Granier.*) remplir la promesse qu'il lui avait faite en ces termes le jour de son arrivée à Chambéry : « *O bonne Notre-Dame de Myans, prenez-nous, dès ce moment et jusqu'à la fin de notre pèlerinage en ce monde, sous votre maternelle protection [...] O tendre mère, en ce jour où s'accomplit notre union spirituelle avec l'église de Chambéry, nous vous promettons si vous empêchez notre bon peuple de Savoie*

d'être abîmé sous les flots toujours montants de l'impiété et de la corruption morale, de venir, chaque année dans l'octave de votre bienheureuse Nativité, nous prosterner devant les quinze stations du rosaire, qui entourent votre sainte chapelle et de célébrer le divin sacrifice sur cet autel de marbre au-dessus duquel nous contemplerons avec joie votre front orné de la magnifique couronne que la piété et la reconnaissance de vos enfants vous ont offerte en retour de la protection merveilleuse dont vous les avez toujours entourés. Amen »

Parmi ses plus belles œuvres épiscopales, il y en a une qui se distingue des autres avec beaucoup de reconnaissance ; En effet, qui se rappelle aujourd'hui même à Paris que c'est à Mgr Albert Leuillieux que l'on doit « *La Savoyarde* », ce patrimoine savoyard au cœur de la capitale puisqu'il s'agit de la plus grosse cloche de France ; La Savoyarde est au Sacré-Cœur depuis 1898. Un bourdon fondu par les frères Paccard d'Annecy-le-Vieux à l'initiative de Monseigneur François de Sales Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry. (Une souscription fut ouverte du 29 janvier 1889 au 18 décembre 1890 et 14.138 francs et 50 centimes furent collectés) Elle est la contribution des quatre diocèses de Savoie à l'édification de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. (1875 - consacrée en 1919). On doit donc cette immense cloche à Mgr Leuillieux. C'est lui qui en a eu l'idée et qui lança officiellement la souscription en janvier 1889 pour fondre une cloche destinée au campanile de la basilique. Ce fut la contribution officielle de la Savoie à la France, pour le Vœu National, mais aussi pour son rattachement à l'Hexagone le 12 juin 1860.

L'Écclésiastique avait ajouté que les familles, municipalités, paroisses et confréries les plus généreuses auraient leur nom ou armes gravés sur la cloche. La commande est passée le 27 octobre de la même année, et la coulée effectuée le 12 mai 1891 par la fonderie Paccard d'Annecy-le-Vieux.

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE

Curieusement, la date inscrite sur la cloche est 1890.

De son vrai nom, « *Françoise Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus* », la Savoyarde effectue son entrée dans la capitale le 15 octobre 1895. Elle était partie d'Annecy cinq jours auparavant. En 1892, l'entreprise familiale se demandait déjà comment l'acheminer jusqu'à l'église. Le bourdon fut hissé sur la butte par vingt-six chevaux et les rues empruntées furent sablées pour faciliter le travail des percherons.

La cloche fut solennellement bénite le 21 novembre 1895 par le cardinal Richard, des milliers de fidèles et des centaines de religieux assistèrent à la cérémonie. L'église fut décorée avec le plus grand soin pour cet événement unique. L'office fut scindé en deux : la première partie se déroula dans le monument encore en travaux, alors que la bénédiction proprement dite se tint à l'extérieur, où se trouvait la Savoyarde, à savoir au pied du campanile, lui aussi en construction. Quatre jours après la bénédiction, une fête populaire (*mais religieuse*) fut présidée cette fois par l'archevêque de Chambéry, accompagné de ses vicaires, de prêtres savoyards et, entre autres, des évêques de Bayeux et d'Évreux. Installée sur un beffroi provisoire en bois depuis son arrivée, la cloche fut sabotée en 1905. Mais les autorités peinées ne souhaitaient plus la faire sonner. Malgré cet incident, la Savoyarde fut hissée dans le campanile en mars 1907. C'est en octobre qu'elle se fit entendre pour la première fois depuis son emplacement définitif, alors que le campanile n'était pas encore achevé. Installé en « *lancé* », le bourdon nécessitait huit hommes pour appuyer sur les pédales et s'accrocher aux cordes pour sa mise en branle. Avec ses équipements, il pesait 27 tonnes. En 1908, M. Bollée, fondateur de cloches, est chargé d'optimiser la volée de la Savoyarde, mais aussi d'installer un marteau de tintement pour un usage plus quotidien. Ce marteau, aujourd'hui électrique, lui permet de retentir lors de l'élévation. En 1947, Paccard installe la

cloche en rétro-lancé, car elle fragilisait son campanile. La Savoyarde n'est aujourd'hui plus la seule voix du Sacré-Cœur. Quatre autres cloches, plus modestes, y sont installées depuis 1969. Placées au-dessus du bourdon, elles proviennent de l'église Saint-Roch de Paris, aujourd'hui muette. Sur la célèbre cloche, on lit l'inscription suivante :

1° Parrain : S.G. Mgr FRANCOIS DE SALES ALBERT LEUILLIEUX ARCHEVÊQUE DE CHAMBERY
2° Parrain : AN MDCCCLXXXVIII LEONE. XIII. P. M. QUINQUAGENARIA. SOLEMNIA. SACERDOTII. SUI. AGENTE ME FRANCISCAM. MARGARITAM. A. SACRATISSIMO CORDE. CHRISTI. JESU. NUNCUPATAM CLERUS. PROCERES. POPULUSQUE. SABAUDLAE PRAEUNTE. FRANCISCO. ALBERTO LEUILLIEUX ARCHIEPISCOPO. CAMBERIENSI CUM. EPISCOPIS. PROVINCIAE AERE. COLLATO DONO. DEDERUNT. PIETATIS. IN. DIVINUM. COR. MONIMENTUM URBI. GENTI. ORBI. UNIVERSO E. SACRO. VERTICE. INGEMINATURAM. PER SAECULA VIVAT. JESUS.

Traduction :

L'an 1888, au cours des solennités du jubilé sacerdotal du Souverain-Pontife Léon XIII, moi, Françoise-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus, sur l'initiative de François-Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry, avec le concours des évêques de la Province, aux frais communs du clergé, des grands et du peuple de Savoie, j'ai été offerte en don comme témoignage de piété envers le Divin Cœur, pour redire à travers les siècles, du haut de la Sainte Colline, à la ville, à la nation, au Monde entier : Vive Jésus ! (*Vivat Jésus ! c'était la devise de Saint*

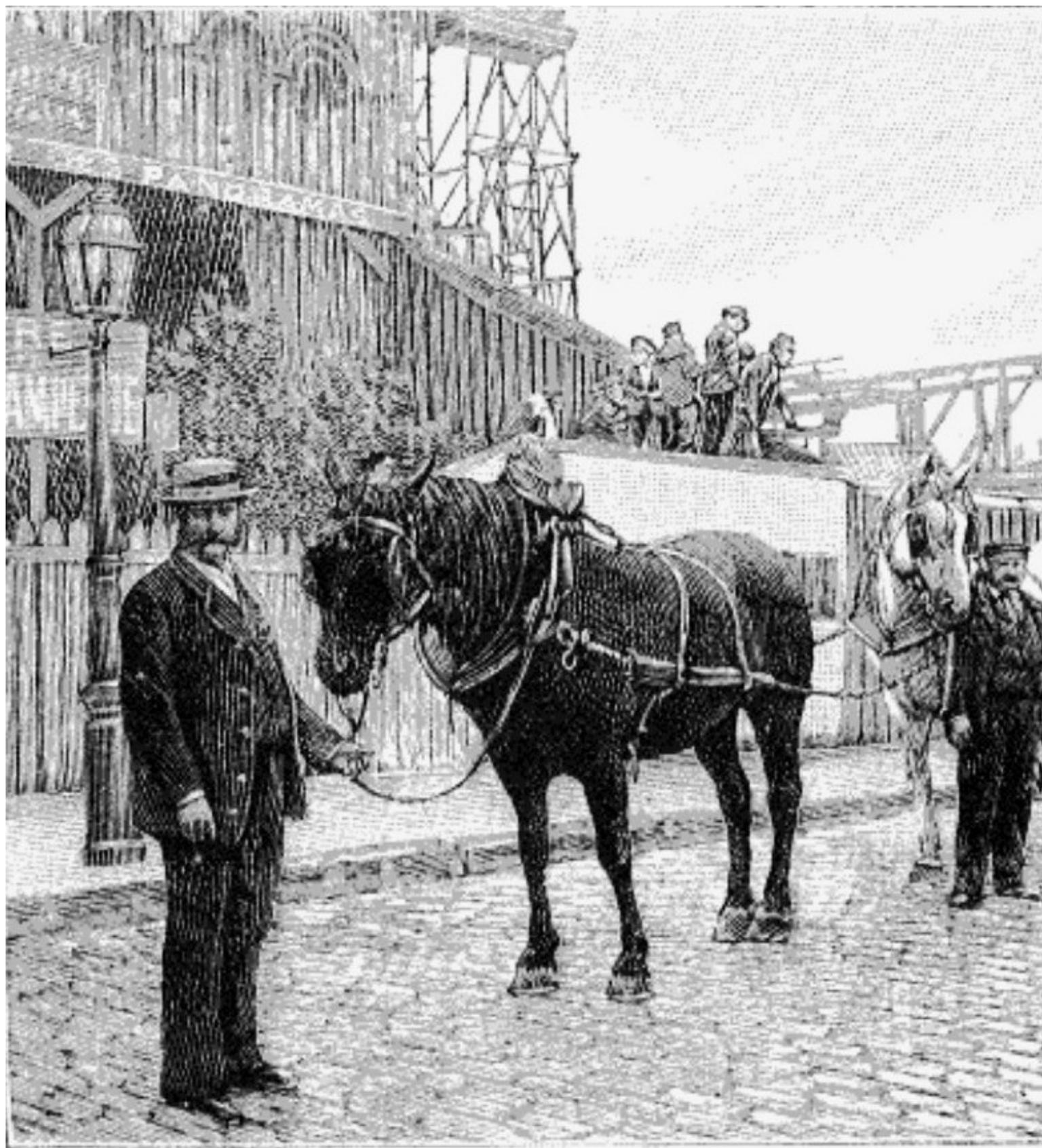


Fig. 3. — Transport de la cloche *la Savoie*

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



garde sur son camion tiré par 28 chevaux.

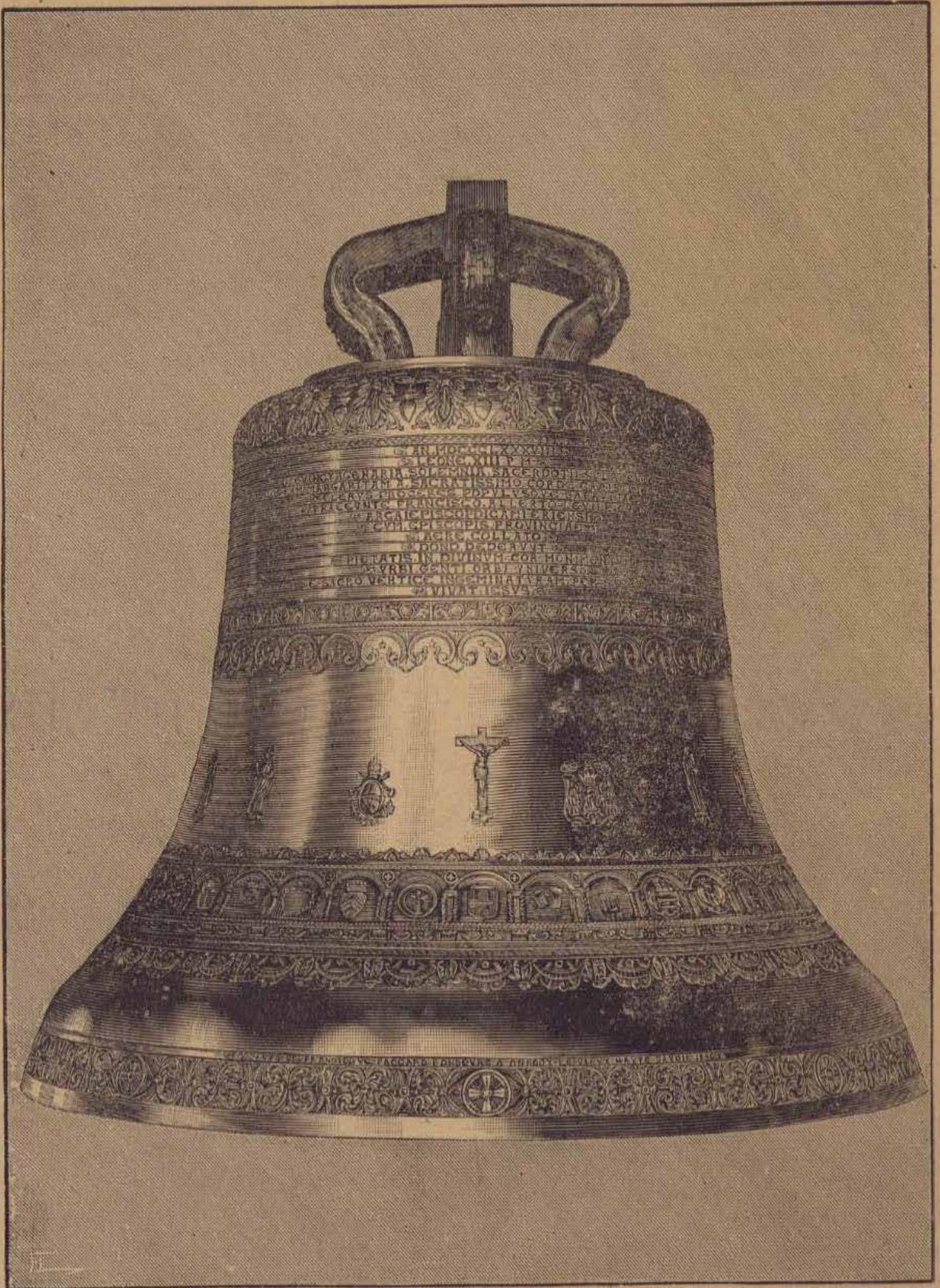
François de Sales, son cri de ralliement, le mot d'ordre que le grand docteur de l'Eglise fit souvent retentir.)

Quant à Boulogne-sur-Mer ! Mgr Leuillieux ne l'oublia jamais. Après son départ définitif du diocèse d'Arras, il y revint trois fois, regrettant que ses devoirs d'état ne lui permissent pas d'y retourner plus souvent. En 1869, une donation testamentaire (*Fondation Matz*), avait été faite aux religieuses Augustines en vue de l'établissement d'une crèche pour les tout petits enfants dont les mères travaillent. En août 1874, quand il était déjà au siège de Carcassonne, Mgr Leuillieux fit construire la crèche, ancienne rue de Samer, dans les dépendances du couvent. Actuellement les crèches sont devenues innombrables. A cette époque, c'était une innovation presque hardie. De 7 heures du matin à 7 heures du soir, les enfants y étaient reçus, nourris et soignés pour la somme de vingt centimes par jour. En dehors de la crèche et des écoles, les religieuses Augustines reçoivent des Dames pensionnaires (*retraitées*) heureuses de finir leurs jours dans la paix du couvent. En août 1876, nous retrouvons Mgr Leuillieux à Boulogne-sur-Mer, où il présidait la distribution des prix au Collège des Jésuites. Le 16 du même mois, il consacrait dans son église le nouvel autel du Saint-Sang, don de son successeur, M. l'abbé Senet. A chaque retour à Boulogne, le bon prélat était assailli par la foule. L'abbé Leuillieux avait établi, en 1862, à Boulogne-sur Mer et dans tout le diocèse d'Arras, l'Œuvre saint François de Sales dont sa paroisse est restée le siège. L'archevêque de Chambéry voulut revenir à Bréquerecque avant de prendre possession de son siège. Il présida, en janvier 1881, la fête de Saint François de Sales au milieu de ses anciens paroissiens, toujours heureux de le revoir. L'année suivante, en août 1882, il était à Boulogne-sur-Mer près de sa sœur malade. Le 31 du même mois, il consacra dans la cathédrale Notre-Dame un autel

à saint Benoît Labre qu'il aimait invoquer comme l'un de ses ancêtres. Il revint pour la dernière fois à Boulogne-sur Mer, en 1885, lors du couronnement de Notre-Dame de Boulogne. Malgré les fatigues de ses tournées pastorales, il assista en août aux fêtes magnifiques en l'honneur de la Sainte Vierge. Son voyage fut abrégé. Un message de Chambéry lui fit connaître que l'autorité était disposée à profiter de l'absence de l'archevêque pour supprimer la procession du 15 août, dite du vœu de Louis XIII. Il fit ses préparatifs de départ et se mit en route pour regagner Chambéry. On ne devait plus le revoir à Boulogne-sur-Mer. Usé par la fatigue, Monseigneur Leuillieux avait complètement perdu la vue au début de 1892. Sentant venir la mort, il dicta son testament le 3 février 1892 : « *Je lègue à la paroisse Saint François de Sales, que j'ai fondée à Boulogne-sur-Mer, le magnifique ostensor en vermeil (type espagnol), que l'on trouvera dans son étui, dans mon cabinet de travail, à l'heure de ma mort ; le calice en vermeil, du même style, dont je me serai servi avec l'aiguillère, le plateau et les burettes, et qui probablement, sera celui avec lequel je célébrerai la Sainte Messe pour la dernière fois ; toutes mes chasubles et mes chapes, à l'exception de la violette, dont je serai revêtu dans mon cercueil.* » M. l'abbé Mocq, curé de la paroisse Saint-François de Sales, vint visiter Mgr Leuillieux à la fin de 1892. Celui-ci remit alors à son successeur de Bréquerecque, devant tous ses chanoines, le magnifique ostensor de 1667, qu'il avait légué dans son testament à la paroisse Saint-François de Sales.

Après cette visite, l'état de santé du digne archevêque se dégrada subitement et il dut interrompre ses visites pastorales ; son état de santé inspirait à ses proches de vives inquiétudes et ils prescrivait à son intention des prières avec la bénédiction du très saint sacrement. Malheureusement, la phlébite dont il souffrait avait fait de terribles progrès et la gangrène avait fait son apparition ; une semaine durant, des

“ LA SAVOYARDE ” Bourdon offert à l'Eglise du Sacré-Cœur de Montmartre



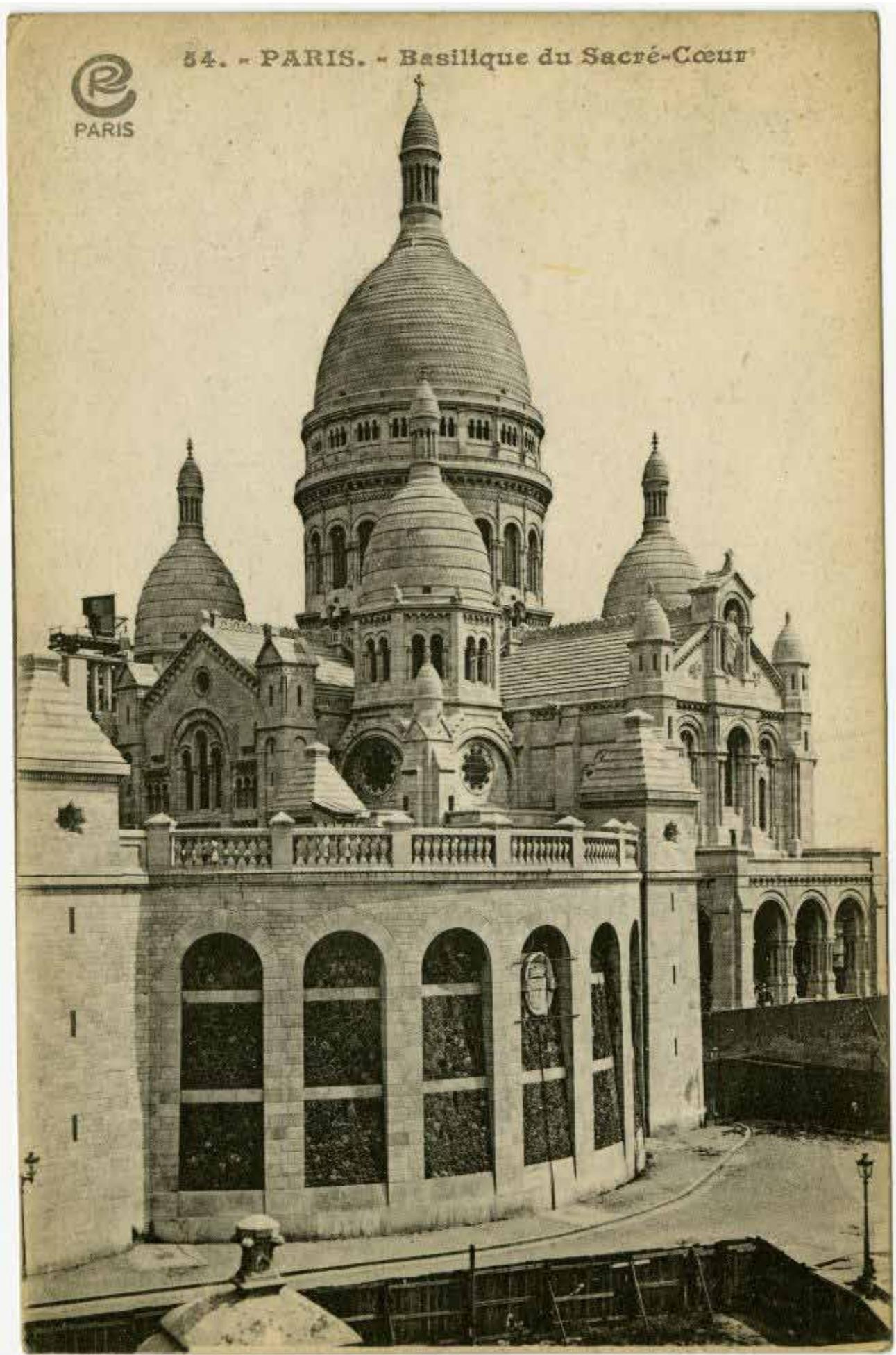
FRANÇOISE-MARGUERITE DU SACRÉ-CŒUR

Déposé P. P.

FONDUE LE 13 MAI 1891 - ARRIVÉE A MONTMARTRE LE 16 OCTOBRE 1893



L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



N° 203

DÉCÈS

DE

Seuillieux François
de-Sales-Albert
11 mai 1893

L'an mil huit cent quatre-vingt-treize et le *11*
heures _____ du *soir*, devant nous *Jacques Chiron*
adjoint au Maire et délégué pour remplir les fonctions
de la commune de Chambéry, département de la Savoie
MM. *Quay-Chevenon François*
âgé de *quarante-quatre* ans, et *Bovet*
de l'archevêché, _____ âgé de _____
domiciliés à Chambéry, *voisins*

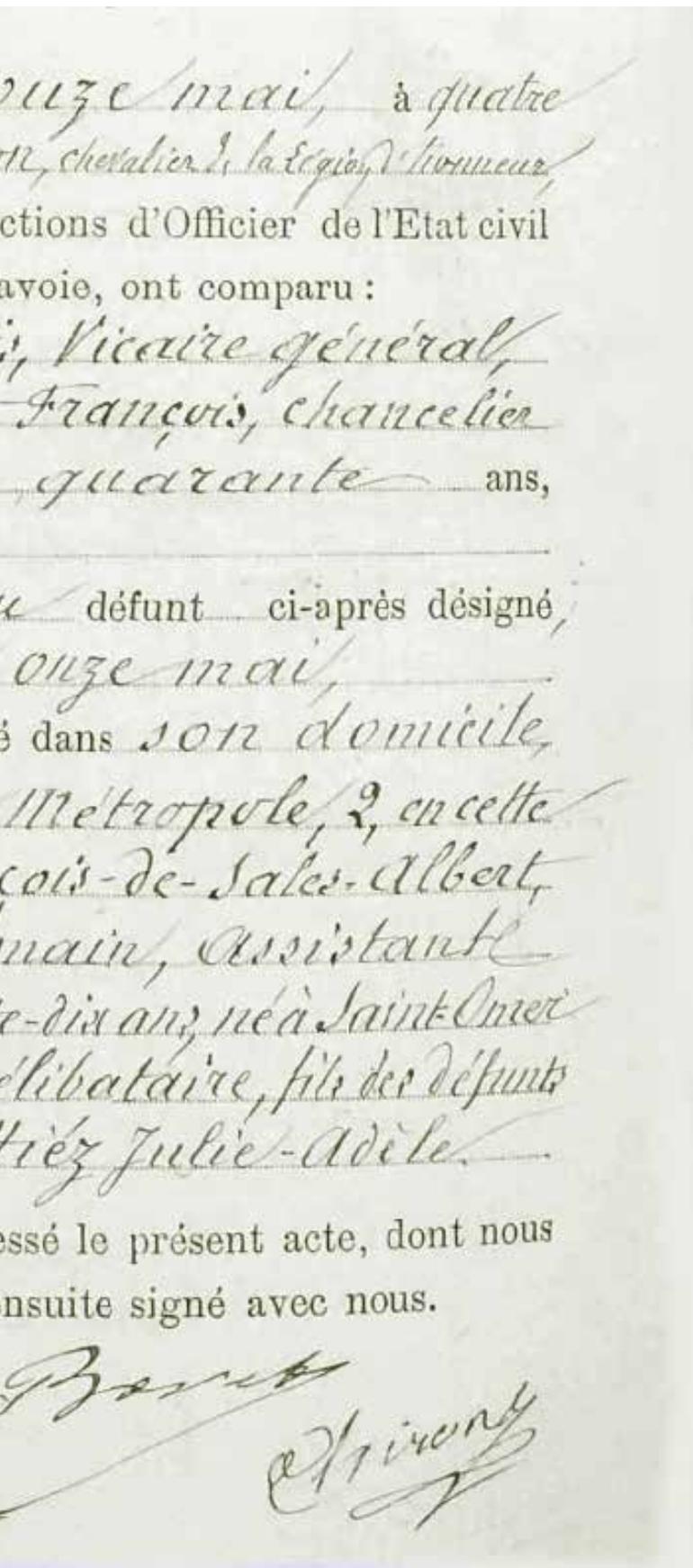
lesquels nous ont déclaré qu' *hier jeudi*
à *six* heures _____ du *soir*, est décédé
au Palais archiépiscopal, place
ville-Mgr Seuillieux François
Archevêque Chambéry, Comte de
au trône pontifical, âgé de soixant
(Pas-de-Calais), domicilié à Chambéry, ce
Seuillieux Louis-Placide et Lot

Après nous être assuré du décès, nous avons dressé l'acte de décès
avons donné lecture aux déclarants, lesquels l'ont eue et acceptée

Quay-Chevenon

F.

L'ANECDOTE DE L'HISTOIRE



alternatives de mieux et de pire se succédèrent. Et le lundi 8 mai 1893, son état prit un caractère alarmant; il demanda à recevoir les derniers sacrements. Puis le jeudi soir, 11 mai, jour de l'ascension, entouré de sa famille, des prêtres, amis et du R. Père Basile, provincial des Capucins, Mgr Leuillieux poussa un dernier soupir, sa tête retomba; il n'était plus. Il avait 69 ans et 5 mois.

En mourant, fidèle à la pauvreté de son saint « ascendant », Benoît-Joseph Labre, Mgr Leuillieux laissait à peine de quoi l'enterrer. Le lendemain, son corps fut exposé dans le grand salon où une foule innombrable vint pleurer et prier. La cérémonie funèbre eut lieu le 16 mai, pas un officier de la garnison ne manqua, la cour était présente au complet, tous les professeurs, fonctionnaires, avocats, tous en costume, robe, uniforme. Plus de 300 prêtres et religieux. Le cortège avant d'entrer dans la cathédrale, parcourut les rues de la ville; tous les magasins étaient fermés sur tout le parcours une foule immense plus recueillie qu'aux processions, s'agenouillait au passage du cercueil. Ni couronne, ni fleur, ni oraison funèbre, Mgr Leuillieux s'y étant formellement opposé. À 16 heures, le cercueil fut descendu dans le caveau des archevêques, sous le chœur de la cathédrale Saint-François de Sales de Chambéry.

De nos jours à Chambéry et à Boulogne-sur-Mer, le nom et l'œuvre magistrale de Mgr Leuillieux sont tombés dans l'oubli. Le temps passe et emporte avec lui les souvenirs, les images et les paroles de cet homme de Dieu au charisme exceptionnel.

A sa mémoire, je dédie ce présent numéro de Mes Chemins de Traverse avec Saint Benoît-Joseph Labre...

Didier NOËL



UN NUMÉRO : 20 CENTS

42^{me} Année. — N° 61.

COURRIER D'ÉCHO DE CHAMBERY

ABONNEMENTS :

	3 ans	6 mois	3 mois
Chambéry, Savoie, Haute-Savoie et départements limitrophes.....	27 fr.	14 fr.	7 fr.
Autres départements.....	30	17	9
Italie.....	36	19	10
.....	39	20	10

Les Abonnements sont reçus au bureau du Journal, Avenue du Champ-de-Mars, 4, à Chambéry.
Les abonnements se prennent d'avance et en espèces. Les envois sont faits par la poste.

Parlons les MARS
Abonner tout ce
à M. le Rédacteur en
Chef
Pour l'Administration
s'adresser à
l'Imprimerie de la

CHAMBERY, 18 MAI

Hier la droite de la Chambre a livré bataille en ministère. C'est M. Laroche-Joubert qui a ouvert le feu. Le député de la Charente a interpellé M. Waldeck-Rousseau sur la conduite du préfet de son département, qui a suspendu brusquement un maire au plein conseil de révision, et l'a forcé de quitter la salle.

Le ministre a défendu son subalterne. D'après lui, la mesure qui critique M. Laroche-Joubert avait été motivée par la conduite impolie du maire suspendu. L'interpellateur répliqua, affirmant que le rixé officiel est inexistant, et déposa, au milieu des cris et des protestations de la gauche, un ordre du jour qui n'est pas adopté.

Saint-Aignan prend la parole pour adresser au ministre une question sur une circulaire de M. Margue relative aux caisses d'épargne. Cette circulaire avait pour but d'entraîner la presse indépendante en la menaçant de poursuivre les juges en la contestant.

Cette circulaire indépendante en la contestant d'entraîner la presse sur les dangers que courrait le fonds déposés dans les caisses

Mémoire de la statue de saint Benoît Maché, à Maché.

On lit dans la Semaine religieuse de la Savoie :

Une grande et belle statue de saint Benoît Maché a été érigée dans l'église de Maché, grâce à la générosité de M. Laroche-Joubert. Il appartenait à cette paroisse, par son plus qu'à aucune autre de Chambéry, de rendre la première au monde. Il est certain qu'il aura glorieux pèlerin d'Amont. Il est certain qu'il aura glorieux pèlerin d'Amont. Il est certain qu'il aura glorieux pèlerin d'Amont.

La Semaine religieuse de la Savoie a consacré, l'année dernière (juin 18), le centenaire de la fondation de la paroisse de Maché, en élevant une statue de saint Benoît Maché.

Chaque matin, il se rendait à l'église de la Visitation, actuellement le lieu de la paroisse, assistait à toutes les messes, et passait maintes heures de son temps à méditer son oraison.

Cette paroisse avait alors l'honneur de posséder une statue de saint Benoît Maché.

mon très cher père et ma très chère mère
vous avez appris, que je suis sorti de l.
abbaye de Septfonds; et vous êtes sans
doute en peine de savoir, quelle route
j'ai prise depuis, et quelle est de vie, j'ai
envie d'embrasser; c'est pour maquiter de
mon devoir, et vous présenter, je vous dirai
je vous écris le 2 de
Donc que je
juillet, et j'ai
partie, et elle
marche, et
je suis bien
se nia que
de sept
aoust il
pied mont
pendant
hôpital,
petite ma
suis bien
sept fois.

LE FAUBOURG MACHÉ

vous
je pense
m'accorder vos



Le Faubourg Maché

Didier NOËL

OURRIER

ECHO

ABONNEMENTS :

	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Savoie, Haute-Savoie et départements limitrophes.....	27 fr.	14 r.	7 fr.
.....	34	17	8 50
.....	36	18	9
.....	38	19	10

ABONNEMENTS sont reçus au bureau du Journal, rue du Champ-de-Mars, 4, à Chambéry.
 Les abonnements se renouvellent d'office et se continuent jusqu'à réception d'avis contraire. Tout trimestre commencé devra, suivant l'usage, être achevé.

Paraissant
 Adre
 à M. le ré
 Pour l'Adm
 s's
 imprime

CHAMBERY, 18 MAI

voite de la Chambre a livré bastère. C'est M. Laroche-Joubert le feu. Le député de la Charente M. Waldeck-Rousseau sur la préfet de son département, qui brutallement un maire en plein vision, et l'a forcé de quitter la

re a défendu son subalterne. la mesure que critique M. Laroche aurait été motivée par la con du maire suspendu. L'inter-lique, affirme que le récit offici, et dépose, au milieu des cris stations de la gauche, un ordre est pas adopté.

e escarmouche, M. Desson de prend la parole pour adresser une question sur une circulaire relative aux caisses d'épargne. laire avait pour but d'intimi- indépendante en la menaçant s judiciaires si elle continuait

Bénédictin de la statue de saint Benoit Labre, à Maché.

On lit dans la *Semaine religieuse de la Savoie* :

Une grande et belle statue de saint Benoit Labre a été érigée dans l'église de Maché, grâce à la piété d'une âme généreuse.

Il appartenait à cette paroisse, peut-être plus qu'à aucune autre de Chambéry, de rendre la première un semblable honneur au glorieux pèlerin d'Amettes. Il est certain aujourd'hui que celui-ci fit, au retour d'un de ses pèlerinages à Rome, en 1777, une station de plusieurs jours dans l'Hospice des Pèlerins, fondé par Jean du Rhône en 1420, et situé dans la maison dépendant encore actuellement du faubourg Maché, entre la rue du Lycée et celle de Sainte-Barbe.

La *Semaine religieuse de la Savoie* a déjà raconté, l'année dernière (n° 18), les actes d'édification que Benoit Labre accomplit durant ce séjour.

Chaque matin, il se rendait à l'église voisine de la Visitation, actuellement la chapelle du Lycée, assistait à toutes les messes qui s'y disaient et passait ensuite de longues heures à continuer son oraison.

LE FAUBOURG MACHÉ

COURRIER DES ALPES
DE LA SAVOIE

et les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS.

adresser tout ce qui concerne la Rédaction
au Rédacteur en chef du COURRIER DES ALPES.

Administration, les Abonnements et les Annonces,
adresser directement à M. CHATELAIN,
Rédacteur du Journal, 4, avenue du Champ-de-Mars.
Le Gérant, AUDÉ

ANNONCES

Annonces, la ligne.....
Réclames, id.
Faits divers, id.

M. HAVAS, rue Jean-Jacques Rousseau, 51, et M.
BULLIER et C^o, place de la Bourse, 8, sont seuls
Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

Correspondant du Constitutionnel, à qui
nous laissons toute la responsabilité de ses
assertions :

Certaines personnes pensent que si la
Chambre des députés connaissait le dessous
des cartes de l'expédition du Tonkin, elle
reculerait devant l'exploitation du sang et
de l'argent français. Moi, je ne le crois pas,
car cette question fait partie des charges et
des legs du grand ministère. Le gouverne-
ment actuel est obligé de donner satisfac-
tion à ceux qui ont eu une promesse de M.
Gambetta, et la Chambre et le Sénat de-
vant une crise ministérielle possible, em-
boîteront docilement le pas quoi qu'on
puisse leur dire.

Cependant, puisque la Chambre s'est re-
fusée à laisser escamoter la question sa-
medi et a accordé à M. G. Périn d'ajourner
son vote de quelques jours, essayons de
profiter de ce répit pour dire tout haut ce
que j'ai entendu affirmer à tous ceux qui
suivent cette ténébreuse affaire depuis plu-
sieurs années.

L'occupation du Tonkin pour laquelle on
réclame tout de suite cinq millions, c'est-
à-dire la moitié de l'économie réalisée en

La séance d'hier était palpitante. Tous
les filous, aigrefins et tire-laine qui ont dé-
couvert que le Tonkin renfermait des mi-
nes de fer-blanc et des pépites dorées par
le procédé Ruolz, s'étaient donné rendez-
vous au Palais-Bourbon, afin d'être les pre-
miers à savoir si le coup avait réussi. Ils
doivent être contents. La Chambre a adopté
à une majorité superbe le projet du gou-
vernement. Ou illuminera ce soir à Mazas.

D'un autre côté, nous sommes exposés à
rencontrer les plus redoutables obstacles.

C'est ou à une guerre ouverte avec la
Chine, c'est-à-dire à l'interruption du splen-
dide mouvement commercial que nous
entretenons avec ce pays, ou à un état d'hos-
tilité latent avec cet empire, — ce qui nous
obligera à maintenir trente mille hommes
au Tonkin, — que nous allons bénévo-
lement nous exposer pour engraisser une de-
mi-douzaine de financiers, pour valoir à
quelqu'une de leurs créatures le titre de
commissaire général civil.

Il est évident que, suzeraine ou non en
droit du Tonkin, la Chine, si nous ne sa-
fermera tous les accès au Yunnan et nous
serons privés du bénéfice réellement natio-

se demandent s'ils n'au-
droit à une indemnité
quelqu'un ou de quelq
transformer leurs so
rentes à 4 1/2 les ch
nous avons deux
victimes : les victim
times du 16 Mai.

On écrit d'Arles
relieurs, aubergiste
buralistes, maître
cercles républic
onze. « tous vic
nistères du 24
nent d'adresser
sous forme de
mande de secon
du préjudice, d
matérielles et
par suite des er
ce pendant ces

Ces honorab
pendant du Sa
sation forcée
ric en ver
détestable de
1851, ils ont a



Bénédition de la statue de saint Benoît-Joseph Labre le 20 mai 1883 à Chambéry. Statue érigée en l'église Saint Pierre de Maché, en mémoire de son séjour à l'Hospice des Pèlerins du Faubourg de Maché en 1770 et 1777.

Le Faubourg de Maché était en 1883 un quartier commercial très vivant de Chambéry. Avant la révolution, la ville était entourée de remparts et de fossés. Le quartier Maché était situé en dehors des fortifications, c'est pourquoi il a conservé le nom de faubourg. Le curé de ce lieu, l'abbé Laurent Morand, dont la paroisse est sous le vocable de St. Pierre, était un homme d'une distinction éminente. Il a restauré son église, fondé des œuvres qui ont fait de sa paroisse l'une des plus florissantes de la ville. C'est lui qui, avec le concours d'un membre éminent de la noble famille de Boigne, a fondé et mis en honneur la dévotion de saint Benoît-Joseph Labre dans l'église Saint-Pierre de Maché.



CHANOINE
CHARLES ARMINJON
20 MAI 1883



Le Chanoine Charles-Marie-Antoine Arminjon, est né le 15 avril 1824 à Chambéry, il est mort le 17 juin 1885 à Lyon. Il fut un prédicateur et conférencier jésuite en rupture avec la Compagnie. Il fut chanoine des cathédrales de Chambéry et d'Aoste. Missionnaire apostolique, il est l'auteur de conférences qui inspirèrent Sainte Thérèse de Lisieux. Il fut membre de l'Académie de Savoie en 1865.

Discours d'apparat prononcé par le Chanoine Arminjon en 1883

C'était en 1770, - il y a aujourd'hui 113 ans, (246 ans en 2016) un homme encore jeune, aux traits fins et délicats, à la tenue modeste, vêtu d'habits pauvres et grossiers, faisait son entrée dans le faubourg Maché.

Il venait de loin et dut s'arrêter un temps assez long dans la vieille église de cette paroisse, édifice aux murailles épaisses, enceinte basse et étroite, adossée à l'un des angles du presbytère actuel, dont on aperçoit encore quelques pierres échappées au marteau du démolisseur.

Ce quartier aujourd'hui si paisible de Maché, présentait alors une physionomie vivante et animée. La grande route au sud n'avait pas été construite ; le faubourg était séparé de la ville par des fossés et des remparts; on n'y pénétrait que par des ponts levis, et seulement le jour, quand les herses étaient abaissées. Maché

était la grande artère de communication entre la ville et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie. C'est dans la rue principale de ce faubourg que passaient les malles-postes, les courriers des Princes, et ces pavés tranquilles, battus par les pieds des chevaux, ont retenti sous le pas de Napoléon et de ses vaillantes armées.

Au bas de ce faubourg, en deçà des fortifications, il y avait un hospice fondé au XVe siècle par un pieux marchand pelletier, nommé Jean Du Rhône. Il était destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres de passage. Il était situé à l'extrémité de la rue du Collège, qui du côté ouest, fait angle avec la rue Sainte-Barbe. C'est dans ce lieu que Benoît Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu'il fut reçu de nouveau en 1777. Nous savons avec certitude par des traditions conservées au

monastère de la Visitation de notre ville et recueillies avec soin, que Benoît se rendait chaque matin, dès l'aube du jour, à l'église voisine de la Visitation, aujourd'hui chapelle du Lycée; "*De nos jours Chapelle Vaugelas*", il y assistait à toutes les messes qui s'y célébraient, et qui prolongeait ses prières et ses adorations une grande partie de la journée.

Sa piété attira bientôt l'attention des sœurs tourières, qui ne se méprirent pas sur les apparences et discernèrent de suite, dans ce pauvre, un homme merveilleux, versé dans les voies de Dieu et parvenu à un degré de sainteté extraordinaire et consommée. Les religieuses de chœur de la Visitation le mandèrent au parloir, où elles avaient réuni leurs pensionnaires. Elles furent singulièrement édifiées de ses discours; elles gardèrent un vivant souvenir de son passage et transmirent religieusement à celles qui leur succédèrent, les vives impressions qu'elles avaient ressenties au spectacle de ses exemples et sous le charme surhumain de ses entretiens.

L'hospice des pèlerins où logeait Benoît Labre était une dépendance de l'église de Saint-Pierre de Maché. En mémoire du glorieux passage de notre saint et des traces de sanctification qu'a laissées sa présence bénie, le pasteur de cette paroisse "*l'abbé Laurent Morand*" a conçu et préparé la cérémonie qui nous rassemble. Il a voulu que son église fût la première de la ville de Chambéry, où se feraient entendre les louanges de Benoît Labre.

Le vénéré pontife de ce diocèse, (Mgr Albert Leuillieux) uni au saint par les liens de la patrie et de la parenté, s'est fait un honneur et une joie de s'associer à la grande fête de ce faubourg, et de bénir lui-même cette statue destinée à témoigner que Benoît Labre va devenir dès aujourd'hui le second patron de cette paroisse, et qu'entrelaçant ses mains à celles de Saint Pierre, il les étendra désormais pour couvrir tous les fidèles de cette église de sa puissante

et glorieuse protection "*Mgr Leuillieux, archevêque de Chambéry, est allié à la famille Labre, et descend, par sa mère, d'un des frères de saint Benoît-Joseph Labre.*"

Benoît Labre apparut à la fin du XVIII siècle. Il fut le contemporain de Voltaire. Il plut à la Providence de le susciter dans un siècle dissolu et superbe, où l'on tournait l'Evangile en dérision, et où la volupté triomphante, entourée d'honneurs divins, allait bientôt supplanter le Christ sur ces mêmes autels où, depuis quinze siècles, la France l'avait adoré. Benoît Labre fut le rival retourné du coryphée de Fernex. Par sa vie étrange, ses pénitences inouïes, il restaura l'image du divin Crucifié, que l'impiété et une philosophie athée, jointes aux scandales éhontés donnés par les classes lettrées et par la Cour, s'étudiaient à couvrir de boue et de sang. Benoît Labre manifesta dans sa personne Jésus-Christ crucifié. Par les réparations sublimes du sacrifice, il fit apparaître sa divine physionomie dans tout l'idéal de son ineffable beauté.

Par ses haillons et ses mortifications, il a été un des libérateurs de la France livrée aux passions impies et anarchiques, et, par les exemples de son humilité et de son détachement, il a concouru, plus que les empereurs et les hommes d'Etat à faire renaître la patrie de sa corruption et de ses cendres, à fermer le gouffre béant de la Révolution.

Benoît Labre a apaisé le courroux du Ciel, il a été une protestation vivante contre le cynisme public des voluptés et contre l'audace du blasphème, qui s'élevait alors à la hauteur d'une doctrine officielle et d'une institution patriotique et nationale.

Par ses souffrances, il a expié ces monstrueuses licences et cette fièvre de plaisir qui semblaient être la religion du jour, et dont les exemples, partant de la Cour, étendaient leur contagion dans les rangs du peuple et dans toutes les classes

LE FAUBOURG MACHÉ

inférieures. Par sa pauvreté, il a protesté contre l'amour des richesses, contre les atteintes qui allaient être faites au droit de propriété par la confiscation légale des biens du clergé et de la noblesse.

Par son humilité profonde, il nous a signalé le remède destiné à guérir cette fureur de places, d'avancement et de positions lucratives ou honorifiques, qui est encore la grande plaie de nos jours, mais qui ne se manifesta jamais avec plus d'insolence et de frénésie qu'à l'époque de la grande Révolution. Afin de faire ressortir ces salutaires vérités, nous considérerons Benoît Labre dans sa jeunesse et dans sa période de préparation ; nous le considérerons dans sa vie errante, enfin dans ses dernières années, dans la période de sa mort et de sa glorification.

Benoît-Joseph Labre naquit, le 26 mars 1748, sous le règne de Louis XV et sous le pontificat de Benoît XIV, au village d'Amettes (*Pas de Calais*), gracieuse bourgade de Picardie, sur les confins de Saint-Omer, alors du diocèse de Boulogne, aujourd'hui faisant partie du diocèse d'Arras.

Il était l'aîné de 15 enfants. Sa famille tenait le milieu entre la classe bourgeoise et la classe rurale. Ses parents, d'une fortune modeste, s'étaient vus obligés, pour subvenir à l'entretien et à l'éducation d'une famille nombreuse, de recourir au négoce. Ils tenaient à Amettes un magasin de mercerie et possédaient en outre un petit patrimoine qu'ils tenaient de leurs propres mains. La famille Labre, suivant l'expression consacrée à cette époque, était réellement une famille sacerdotale en ce sens qu'une multitude de prêtres n'avaient cessé de sortir de son sein durant une longue série de générations.

Deux oncles de notre saint exerçaient le ministère curial dans des paroisses voisines d'Amettes. Parmi les frères de Benoît-Joseph, plusieurs eurent l'honneur d'être élevés aux ordres sacrés; ils confessèrent

intrépidement leur foi pendant la terreur révolutionnaire, et ceux d'entre eux qui restèrent à l'état laïc signalèrent leur courage à la même époque en donnant asile aux prêtres exilés et proscrits. Le clergé français, dans les années qui précédèrent la grande Révolution, était un clergé modèle, jaloux observateur de la discipline régulière et fidèlement attaché à ses devoirs sacrés. Peut-être, dans les grandes villes, pouvait-on lui reprocher une tenue et un extérieur trop excessivement correct, un certain ton empesé, des scrupules d'étiquette et de formes, un je ne sais quoi d'étroit, qui se ressentait de la raideur jansénienne et du pédantisme gallican.

Mais, dans les campagnes, les prêtres étaient bons, ouverts, avenants. Un grand nombre, sous un extérieur simple et un peu rustique, cachaient une science profonde du droit et de la théologie. Il n'était point rare, parmi ces humbles curés de campagne, de trouver des hommes experts dans les voies de Dieu, et maîtres consommés dans l'art de la direction.

Tel fut un des oncles de notre saint, curé d'Erin, village situé à cinq ou six lieues d'Amettes, à la direction duquel Benoît-Joseph fut confié dès l'âge de sept ans. Instruit par ce maître habile, il s'élança à vol d'aigle sur le chemin de toutes les perfections. Benoît-Joseph avait reçu du Ciel une nature aimable. A une innocence angélique, à un esprit de soumission sans bornes, il unissait une grâce et une délicatesse exquise. Il n'y avait rien de pénétrant et de suave comme sa parole et le ton de sa voix. Son regard limpide était l'image de la pureté et de la noblesse de son âme. Son sourire, la distinction précoce de ses manières, semblaient un miroir où se reflétait sa bienveillance et une charité incomparable.

Mais les vertus qui paraissaient prédominer en lui étaient l'humilité, la mortification et un tendre amour pour les pauvres. Encore enfant, il s'exerçait à la rigueur du jeûne. Dans ses repas, il recourait sans qu'on s'en

“L’ancienne chapelle du monastère de la Visitation, où Benoît-Joseph se rendait chaque matin, dès l’aube du jour.” (Chapelle Vaugelas)

s’en aperçût à mille industries pour s’abstenir des mets trop délicats. Tantôt il se privait du nécessaire pour le porter à une pauvre femme, ou bien il passait à un malheureux par les barreaux de sa fenêtre une portion de sa nourriture. On le surprit maintes fois la nuit dormant sur le plancher, ayant pour oreiller des pierres ou des fagots de bois. Il avait un zèle admirable pour l’honneur de la maison de Dieu. Les récréations qu’il affectionnait le plus étaient celles que lui procurait son oncle, en l’employant aux soins de l’église, au décor et à l’ornementation des autels. Nous ne dirons pas avec quel esprit de foi, ni avec quelle ferveur et quelle onction il fit sa première communion ; ce grand acte de sa vie laissa des traces indélébiles dans son cœur, et depuis il devint le courtisan assidu du divin solitaire des Tabernacles. Une fonction dont il s’était arrogé le monopole, était celle de servir toutes les messes qui se célébraient dans la paroisse de son oncle. Quand ses petits camarades, espiègles et mutins, voulaient lui causer du déplaisir, et comme on dit lui jouer un mauvais tour, ils ne connaissaient pas de moyen plus assuré que de le prévenir à l’église et de le supplanter dans son office de servent.

Benoît-Joseph était pour la paroisse d’Erin, une bénédiction et un trésor. Le zèle ardent qui l’enflammait, semblait aux yeux de tous les présages d’une vocation sacerdotale. Quand les enfants de son âge se montraient inconsidérés et peu dociles, il les réprimandait sans crainte; il leur disait par exemple : « *Vous mentez, vous tenez tel vilain propos... Et vous ne songez pas que Dieu vous voit.* ». Quand il se trouvait avec des personnes d’un âge plus avancé, il avait un art merveilleux pour arrêter les sots discours, mettre un frein à tout ce qui pouvait blesser la charité et la modestie. Il étendait ainsi sa vigilance sur tout le bourg et la princesse de Croye, dame du lieu, comme on disait alors, le désignait en l’appelant son petit curé. Les pauvres affluaient à la porte du

presbytère d’Erin. Le saint oncle de Benoît se refusait, pour les assister, jusqu’au nécessaire, mais les servantes de curé sont souvent peu accommodantes ; elles n’endurent pas volontiers les hôtes vexants et importuns qui déconcertent leurs plans de surveillance et d’économie, elles les éconduisent aisément. — Le cas était rare à Erin, mais lorsqu’il se présentait, Benoît criait aux pauvres : « *Venez toujours, moi, je vous donnerai bien quelque chose.* » Il se faisait ainsi l’avocat de tous ces misérables ; et, chaque fois que ceux-ci étaient rebutés ou mal servis, ils avaient, coutume de dire : « *Ah ! Le neveu du curé n’y est donc pas.* » Tout d’abord, Benoît-Joseph excellait dans les études littéraires et la traduction des auteurs classiques; mais bientôt, il cessa d’y prendre goût. Son esprit si vif et pénétrant semblait émoussé et éteint pour tout ce qui avait trait à la philosophie et aux sciences profanes. Ses compositions étaient au-dessous du médiocre, et son oncle remarquait avec surprise que, malgré tous ses efforts, il ne faisait plus aucun progrès. Par contre, il avait un attrait irrésistible pour tous les livres ascétiques. Les Œuvres du Père Lejeune étaient sa nourriture favorite, il les savourait avec délices, lisait et relisait son sermon sur l’Enfer et le petit nombre des Elus. Ces considérations austères le remplissaient de la crainte des jugements de Dieu, et il se sentait excité à des pénitences extrêmes afin d’échapper à ces flammes redoutables dont la seule pensée le glaçait d’épouvante. Il disait un jour : « *Quand il ne devrait y avoir qu’une seule âme damnée, ne devrions-nous pas craindre d’être celle-là?* » Tout à coup une épidémie éclate à Erin. A l’instar du bon pasteur, le saint curé prodigue sa vie, parcourt une aune toutes les maisons infectées; le jour et la nuit il est au chevet des mourants. Benoît-Joseph sollicite la grâce d’être son auxiliaire, il le précède auprès des malades, les console, les encourage et les prépare à recevoir les sacrements. Bientôt le digne curé succombe à la contagion, martyr de son dévouement.

LE FAUBOURG MACHÉ



“Le faubourg Maché était la grande artère de communication entre la ville et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie.”



LE FAUBOURG MACHÉ

Benoît, le cœur brisé, ne déserte pas son poste, et, jusqu'à la cessation du fléau, il continue auprès des pauvres habitants d'Erin le ministère de sacrifice et de charité qu'il s'était gratuitement imposé.

Son premier oncle mort, les parents de Benoît l'envoient auprès d'un second oncle maternel chargé de desservir, dans un village appelé Conteville, une paroisse de simple titre vicarial. Ce poste était infime, avait des revenus modestes, mais les exemples de sainteté du vicaire de Conteville rayonnaient dans les pays d'alentour; et, comme il s'appelait Vincent, les peuples aimaient à le comparer à son glorieux patron, et ils le désignaient en l'appelant le nouveau Saint Vincent. Il eût été difficile de rencontrer un homme plus austère et plus rigide, un amant plus passionné de la Croix que le nouveau Saint Vincent. Sa vie dans son presbytère égalait en austérité celle des ascètes de la Thébaïde. Perdu au milieu des bois et des champs dans un village ignoré de Picardie, on l'eût pris pour une sorte de Siméon Stylite. Sa cellule n'avait ni plancher, ni pavé mais pour suppléer aux bancs qui manquaient, il avait pratiqué un grand trou dans le sol de la maison et les rebords de ce trou servaient de siège et de lieu de repos au nouveau Saint Vincent et à Benoît-Joseph. Le vicaire de Conteville préparait lui-même ses repas, qui consistaient en une soupe et des légumes les jours ordinaires de la semaine, et il se passait le luxe d'un peu de viande le dimanche et les fêtes seulement. Quand les deux hôtes étaient à table, il arrivait parfois au vicaire de réfléchir, et, s'adressant à son neveu, il lui disait joyeusement : « *Mon neveu, nous sommes deux robustes gaillards qui avons de la santé, un morceau de pain peut nous suffire. Il y a, dans le village, des pauvres qui ont besoin d'une meilleure nourriture ; va la leur porter.* »

Ce genre de vie faisait les délices de Benoît-Joseph ; ses vertus et ses goûts se trouvaient en parfaite conformité avec ceux de son oncle. Mais son séjour à Conteville, n'ayant

d'autre but que son éducation, devait être par le fait intérimaire, et, forcément Benoît-Joseph était appelé à une vocation fixe où il aurait à remplir des devoirs précis et déterminés.

Il hésita longtemps, retenu d'une part par le respect et la crainte de ses parents, dont la volonté arrêtée était qu'il devînt prêtre et fût comme ses oncles attaché au service d'une paroisse. D'autre part, il avait l'intime persuasion qu'il serait le plus infidèle des hommes, si, entre les divers ordres monastiques, il ne choisissait le plus austère et le plus rigoureux. Il était dans les desseins de la Providence de ne pas lui découvrir de suite le secret de sa vocation, de le conduire dans la voie où elle voulait qu'il entrât, progressivement et comme d'étape en étape, afin de le former ainsi à la pratique du détachement, en l'humiliant par des tentatives infructueuses et en le faisant passer par une série de cruelles déceptions. Benoît va d'abord à la Trappe. Il s'y rend à pied, au cœur de l'hiver, par des chemins boueux et défoncés. Il n'avait que vingt ans; les Trappistes refusent de le recevoir, à cause de son jeune âge, et lui imposent un délai de quatre ans. Il se rend ensuite chez les Chartreux de Notre-Dame de Neuville près Montreuil-sur-Mer.

Cette fois, il se croyait bien au port : tout le ravissait, le silence, les jeûnes, la longue assistance aux offices, les heures passées dans la contemplation. Tout à coup il se sent comme enseveli dans les ténèbres; son âme naguère si sereine est rongée par des scrupules et des anxiétés ; ses tortures intérieures deviennent si intolérables qu'il se voit obligé, malgré lui, d'abandonner cette oasis vers laquelle il avait si impatiemment soupiré. Même phénomène se produit chez les Cisterciens de l'abbaye de Sept-Fonts près Moulins, où il se rend en 1769, après un intervalle de quelques mois. De nouveaux troubles intérieurs le ressaisissent, en vain il cherche à les dominer, ses angoisses redoublent

“Hopital fondé au XVe siècle par un pieux marchand pelletier, nommé Jean Du Rhône. C’est dans ce lieu du Faubourg Maché que Benoît-Joseph Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu’il fut reçu de nouveau en 1777. Plaque flèche rouge sur la photographie.” (Aujourd’hui pharmacie du Château)





et deviennent si intenses qu'il est atteint d'une fièvre violente et réduit à habiter l'infirmerie. Les médecins et les supérieurs jugent sa santé profondément altérée.

Le Père abbé lui dit alors que la volonté de Dieu sur lui est indubitable et qu'il n'est point appelé à l'état monastique. L'abbaye de Sept-Fonts avait été la dernière ressource de Benoît-Joseph Affaibli, malade, il joint les mains, élève les yeux vers le ciel, et pour toute réponse, s'écrie : « *Que votre volonté soit faite !* » Le voilà donc ce jeune homme de vingt-deux ans, exténué par la maladie, sans appui, sans conseil, lancé au milieu d'un monde qu'il abhorre, livré à de mortelles incertitudes, débouté de toutes ses pensées et de tous ses projets. Retournera-t-il auprès de ses parents? Ah ! Il redoute trop les sollicitations de leur tendresse humaine. Il serait traité d'illusionnaire et d'insensé, et ses trois échecs successifs deviendraient un prétexte dont son père et sa mère s'empresseraient de se servir pour l'amener à leurs fins. Tout à coup, son âme s'apaise. A la tempête succède une lumière pleine de sérénité ; la voix de Dieu a parlé à notre saint. Du reste, à son insu, la divine Providence ne l'a-t-elle pas merveilleusement préparé? Toutes ces courses sur les grands chemins, ces longs et pénibles voyages faits à pied d'Amettes à la Chartreuse, de la Chartreuse à la Trappe, de la Trappe à Sept-Fonts, toutes ces allées et ces venues, ces marches et contremarches, ne sont-elles pas comme le noviciat, le prélude et un apprentissage de sa vocation ? Il se dit : je serai le fils de la Providence et l'imitateur du Maître divin, ma vie comme la sienne sera plus pauvre que celle des oiseaux du ciel. J'aurai pour cloître la surface de la terre et pour dôme les voûtes du firmament ; ma grille sera la modestie et la crainte de Dieu ; ma clôture, le silence avec les hommes et un entretien permanent avec le Ciel ; mon vêtement, celui que la Providence donne aux lis des champs ; ma nourriture, celle que chaque jour le Père Eternel a promis à ceux qui

le servent. Je serai errant sur cette terre, où l'homme n'est que de passage et sans habitation permanente ; je serai pauvre, misérable, vagabond, mort et étranger à toute affection, n'ayant que Dieu pour père et les saints anges pour amis. Telle est, en raccourci, la préparation providentielle de Benoît-Joseph Labre. Disons qu'elles ont été ses œuvres, la grandeur et la fécondité de sa mission.

Benoît-Joseph Labre fut mendiant et pèlerin. Aux yeux du monde, la mendicité est le degré le plus infime de l'échelle sociale ; nos législations et nos codes assimilent le mendiant aux oisifs, aux repris de justice, aux gens déconsidérés et sans aveu. La philosophie païenne, par l'organe de Caton, défendait de secourir le mendiant, parce que l'aumône qui lui est faite, en appauvrissant le riche, offre en outre l'inconvénient d'entretenir la vie du pauvre, d'accroître et de prolonger sa misère.

Et cependant, quel est l'homme qui ne mendie pas?... Le Fils de Dieu, qui était riche de tous les biens par nature n'a-t-il pas mendié? David, tout roi qu'il était, ne s'avouait-il pas un mendiant dont le Seigneur avait soin ? Le médecin ; l'avocat, le prêtre, ne sont-ils pas obligés de tendre la main et de s'aider des largesses d'autrui afin de subvenir à leur entretien et à leurs nécessités? Qui que nous soyons, princes ou rois, notre condition n'est-elle pas de stationner chaque jour humblement devant les portes de la Majesté divine et d'y demander la charité en disant: « Père, donnez aujourd'hui le pain de la journée. » Tout homme est aussi pèlerin ; de nos jours surtout et depuis l'invention des chemins de fer, notre vie n'est-elle pas devenue une locomotion permanente et une transmigration continue? Nos routes et nos voies ferrées ne sont-elles pas sillonnées jour et nuit par les pèlerins de la fortune, les pèlerins du plaisir, les pèlerins de l'intrigue et surtout par les pèlerins de la

LE FAUBOURG MACHÉ

curiosité et de l'ennui? Il n'y a que les pèlerins du bon Dieu qui deviennent l'exception et que l'on rencontre plus rarement. Autrefois l'état de pèlerin était un état béni et consacré ; l'Eglise autorisait les pèlerinages ; elles les encourageaient en multipliant les sanctuaires insignes et en les enrichissant de ses indulgences et de ses grâces les plus signalées. — Parfois elle les imposait comme un exercice satisfaisant et médicinal, la condition requise pour le salut éternel et le rachat des péchés. En effet, ces saintes et lointaines excursions, faites à pied, sans viatique assuré, dans des conditions de dépendance et d'abandon absolu à la divine Providence éveillaient dans le chrétien, qui les entreprenait, comme une merveilleuse disposition, une sainte promptitude à rompre tous ses liens, toutes ses attaches pour s'élaner chaque jour davantage sur les cimes de toutes les perfections. Les pèlerins, comme les chevaliers et les troubadours, ont été le charme des siècles de foi, la grâce et la poésie des routes solitaires, de nos bourgs et de nos villages écartés. Il y a encore parmi nous des hommes d'un âge avancé, qui se souviennent du spectacle pittoresque offert par ces voyageurs de la charité et de la foi. Ils payaient leur gîte et leur couvert en faisant entendre de pieux cantiques, ou leur récit qu'ils faisaient de leur visite aux Lieux-Saints, des périls qu'ils avaient courus, des miracles et des grâces extraordinaires dont ils avaient été les heureux témoins.

Telle fut la vie de Benoît Labre. Il pratiqua l'état de pèlerin sous sa forme la plus dure, la plus pénitente, se servant rigoureusement de tous les tempéraments, de toutes les douceurs et de toutes les distractions dont ce genre de vie était pour l'ordinaire accompagné. Pendant sept ans, de 1770 à 1777, il ne cessa de visiter tous les sanctuaires célèbres ; il parcourut tous les chemins de l'Italie, de la France, de la Suisse de l'Espagne,

cherchant de préférence les sentiers les plus écartés, où il pouvait s'entretenir plus commodément avec Dieu, et, au besoin, franchissant sans crainte les montagnes les plus abruptes et les cimes les plus escarpées. — Maintes fois il traversa notre Savoie. On le vit à Saint-Nicolas de Myre, à Bari, au Mont-Gargan, au Mont-Cassin, plusieurs fois à Notre-Dame des Ermites en Suisse, à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, à Notre-Dame de Montserrat, à Saint-Claude, à La Louvesc, au monastère du Mont-Saint-Michel en Normandie, et au Calvaire du Mont-Valérien près Paris. Après les sanctuaires de Rome, celui vers lequel il se sentait spécialement attiré était la Sainte Maison de Lorette, où s'est accompli le mystère de l'Incarnation et où s'épanouirent les vertus intimes de la Sainte Famille. Il y venait fidèlement chaque année.

Dans tous les lieux qu'il traversa, il excita vivement l'attention des peuples, et plusieurs témoins qui ne le virent qu'une fois, déposèrent plus tard qu'ils conservèrent toute leur vie une profonde impression du spectacle de sa sainteté et des exemples de son détachement héroïque et surhumain. Benoit avait la tête couverte des débris d'un vieux chapeau. Dans le principe, il était revêtu d'une tunique d'un gris cendré surmontée d'un léger manteau -, mais avec le temps elle était tellement tombée en vétusté, que son costume était devenu indéfinissable ; il ne consistait plus que dans de hideuses guenilles, dont aucun pauvre n'aurait voulu se couvrir, et qu'une corde de chanvre retenait autour de son corps exténué. Un crucifix de cuivre pendait sur sa poitrine ; un chapelet à gros grains était entrelacé autour de son cou. Ses chaussures, mal ajustées et toutes trouées, servaient de logis aux pierres et aux épines, et, en temps de pluie, elles devenaient comme une sorte de mare toute arrosée par les eaux. Il avait à sa ceinture une écuelle en terre, sur ses épaules une besace, mais il n'avait ni linges,

LE BIENHEUREUX

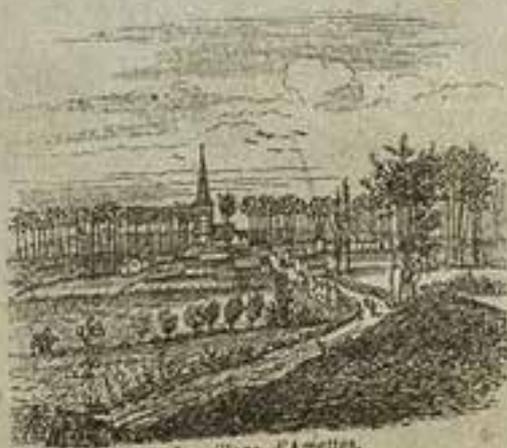
BENOIT JOSEPH
LABRE

Né à Amettes en 1743, mort à Rome en 1783.

SA VIE COMPOSÉE SUR DES MANUSCRITS INÉDITS

TROISIÈME ÉDITION

revue et augmentée



Le village d'Amettes.

LIBRAIRIE DE J. LEFORT
IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE

PARIS

rue Charles de Muysart, 21 | rue des Saints-Pères, 30

LE FAUBOURG MACHÉ

ni provisions, et tout son trésor consistait dans les quatre volumes du bréviaire qu'il récitait fidèlement chaque jour, dans un Nouveau Testament et quelques livres de piété.

Entré dans une ville après un trajet souvent de plusieurs lieues et quelquefois mourant de faim et de froid, il se rendait immédiatement à l'église ; il y restait en prière des cinq ou six heures constamment à genoux, évitant de se servir d'aucun siège pour appui, et absorbé dans la divine contemplation. Il demeurait ainsi immobile et dans une sorte d'extase jusqu'à l'heure la plus avancée du soir, celle de la ronde des gardiens, où ceux-ci agitaient leur clochette de couvre-feu pour annoncer aux fidèles attardés la fermeture du lieu saint. Sa coutume alors n'était point d'aller frapper à la porte d'une maison charitable et hospitalière; Benoît fuyait l'entretien des hommes, il aimait à rester plongé dans le silence pour converser seul avec Dieu; s'il se mêlait le jour à la troupe des autres mendiants, c'était afin de détourner de lui l'attention des hommes et de rester plus complètement ignoré. Il couchait le plus souvent dans les haies, les enfoncements des murailles, sous le porche extérieur des églises, dans les étables et les maisons abandonnées, partout où le surprenait la nuit. Quand des fidèles charitables ; le contraignaient d'accepter un gîte dans leur maison, il y entraient le chapeau à la main et se tenait debout à une certaine distance par respect pour ses hôtes. Si ceux-ci l'invitaient à s'approcher ou à s'asseoir, il s'excusait, alléguant sa malpropreté et disant que les sièges seraient souillés par ses habits détériorés. Il fallait pour lui être agréable, lui donner le coin le plus incommode de la maison.

ALorette, une famille appelé Sori, avait obtenu la faveur de le loger pendant les jours qu'il employait à visiter ce sanctuaire; dans

l'espérance de le retenir, elle se décida à donner pleine satisfaction à ses goûts. Elle le casa dans un cabinet de retirage complètement obscur et situé sous les marches de l'escalier ; il n'y avait pour tout ameublement qu'une botte de foin et une couverture. Cette sorte de tanière était pour Benoît-Joseph un lieu de délices; elle lui rappelait celle qu'avait habité à Rome le grand Saint Alexis, un de ses principaux patrons. Généralement les repas de notre saint se composaient de pain et d'eau; les jours de dimanche et de fêtes, il y ajoutait un peu de soupe ou quelques pois cuits. Si des prêtres ou d'honnêtes chrétiens le faisaient entrer chez eux et exigeaient qu'il prenne part à une table un peu plus succulente, il se bornait à tremper ses lèvres dans un peu de vin et à effleurer sans affectation les mets qu'on lui offrait, et cela afin qu'on ne le croie pas trop mortifié. En règle ordinaire Benoît-Joseph ne demandait pas l'aumône, mais il acceptait, en inclinant la tête en signe de reconnaissance, celle qu'on lui offrait. Si l'aumône lui paraissait trop considérable, c'est-à-dire, si elle excédait le taux et la mesure de sa ration quotidienne, il la refusait ou la distribuait immédiatement à d'autres pauvres. — Un jour que ses hôtes se permirent des observations sur ce qu'ils appelaient son imprévoyance : « *Dieu, répondit-il, m'a nourri aujourd'hui, il saura bien me nourrir demain.* »

Il était rare que les fidèles touchés de sa modestie et de cette dignité remarquable, qui émanait de sa personne, le laissassent dans l'abandon. Mais lorsque Benoît ne recevait rien il allait aux alentours des maisons, fouiller dans les balayures et les autres débris d'immondices, afin d'en retirer des légumes en demi-putréfaction, et quelques résidus de viandes ou d'autres aliments. Et cependant, chose étrange, ce pauvre n'excitait pas la répulsion et le dégoût ; les enfants, les personnes pieuses, les hommes de tout rang, ne pouvaient contenir leur sympathie en le voyant, ils se sentaient portés vers lui par une irrésistible

attraction. A travers les déchirures de ses habits, sa barbe et ses cheveux en désordre, la lumière de la grâce, je dirai presque celle de la gloire, ressortait dans tout son être avec un incomparable éclat. — Un jour, une femme s'écria en le voyant: Regardez ce pauvre, comme il est beau !... Oui, ce pauvre était beau. Par une admirable disposition de l'esprit de Dieu qui régnait en lui, il était parvenu à concilier dans sa personne le double signalement que les Prophètes ont donné du Sauveur des hommes. Comme le Christ, il était à la fois l'homme flétri et méprisé, l'homme descendu à la condition abjecte du vers qui rampe, mais aussi l'homme ruisselant d'aménité; le rebut du monde, mais la fleur et l'élite de l'humanité.

Affamé de dérision et d'opprobres, il les appelait en se laissant ronger par la vermine et par un extérieur qu'il s'efforçait de rendre de plus en plus repoussant; et cependant, un type supérieur et divin se révélait sous cette écorce grossière et souillée. Par convenance et par un sentiment élevé de sa dignité de chrétien, il avait conservé de sa première éducation des formes polies, un grand air, une distinction parfaite, et le divin surajouté à ses dons et à ses grâces naturelles en faisait un être vraiment transfiguré. Un peintre français avait un jour résolu d'exprimer sur la toile les traits du Christ souffrant: il rencontre Benoît Labre dans les rues de Rome, et ravi de joie, il découvre dans ce pauvre un idéal qui répond à celui qu'il a conçu. A force d'instances, il parvient à le faire poser.

Quelques années après, le peintre apprend les miracles et les prodiges de sainteté qui s'opéraient sur le tombeau de notre saint, et il se trouve, par suite de cette rencontre fortuite et étrange, qu'en nous léguant les traits de l'exemplaire divin, le peintre nous a transmis en même temps un portrait fidèle de notre saint. Mais il arriva aussi, par une disposition impénétrable de la Providence, que les grâces surnaturelles

de notre saint restassent voilées aux hommes. Ainsi, à Marienstein en Suisse, son extérieur sordide éveille les soupçons de la police, et il est jeté en prison. Il lui arriva pire encore en France, à Moulins. La France a toujours été le pays classique de la légalité. Le culte de l'étiquette et des formes y est porté au superlatif et à l'excès et dans quelques-unes de nos églises, il arrive souvent que les cérémonies et les pompes religieuses y sont mêlées d'un appareil qui se ressent moins de l'esprit chrétien que de l'esprit militant et policier. — Nous ne faisons ici ni critique, ni allusion ; nous profitons au contraire de cette circonstance pour adresser un digne éloge à notre vénéré Archevêque Mgr François de Sales Albert Leuillieux, qui a disposé sa cathédrale avec une convenance parfaite et y a établi un ordre qui en facilite le concours aux personnes de tout âge et de toute condition. Il va sans dire encore que nous n'entendons pas signaler notre savant et respecté ami, l'archiprêtre de cette paroisse, (*L'abbé Laurent Morand*) qui a rendu si florissante sa noble et antique paroisse de Saint-Pierre de Mâché. Toutefois on ne peut disconvenir que le pauvre ne se sente mal à l'aise sur les dalles luisantes et les planchers propres de certaines églises de nos grandes cités. Et, lorsque couvert d'habits détériorés, blotti en un coin ou sous une nef écartée, il voit se dresser devant lui ce beau et majestueux personnage, aux épaulettes et au chapeau de Général, que l'on appelle le Suisse ou le Bedeau, quand il l'entend ébranler de sa hallebarde le pavé du temple d'un retentissement continu et cadencé, il ne faut pas s'étonner qu'il soit saisi de crainte et qu'il sente parfois le cœur lui manquer. Benoît Labre éprouva à Moulins les effets de ce luxe de précautions et de forme. Un jour qu'il priait dans la cathédrale de cette ville, dans l'accoutrement que nous avons décrit, il voit venir à lui le diacre du Chapitre précédé du bedeau, qui sans trop de pourparlers et avec une courtoisie plus

LE FAUBOURG MACHÉ

que sommaire, reconduit du lieu saint. — Son humiliation fut plus grande encore, lorsqu'il sut qu'on l'avait signalé dans les autres églises, et qu'on avait donné ordre de lui interdire la Sainte Table et de lui refuser la Communion.

Nous pourrions multiplier les traits de ce genre, raconter en détail les outrages qu'il eut à subir de la part des enfants mal appris qui le poursuivaient de leurs huées en l'accablant de projectiles. Mais nous avons hâte d'aborder la dernière période de sa vie comprise entre les années 1777 et 1783, où il abandonna la vie errante pour se fixer dans la capitale du monde chrétien (*Rome*)

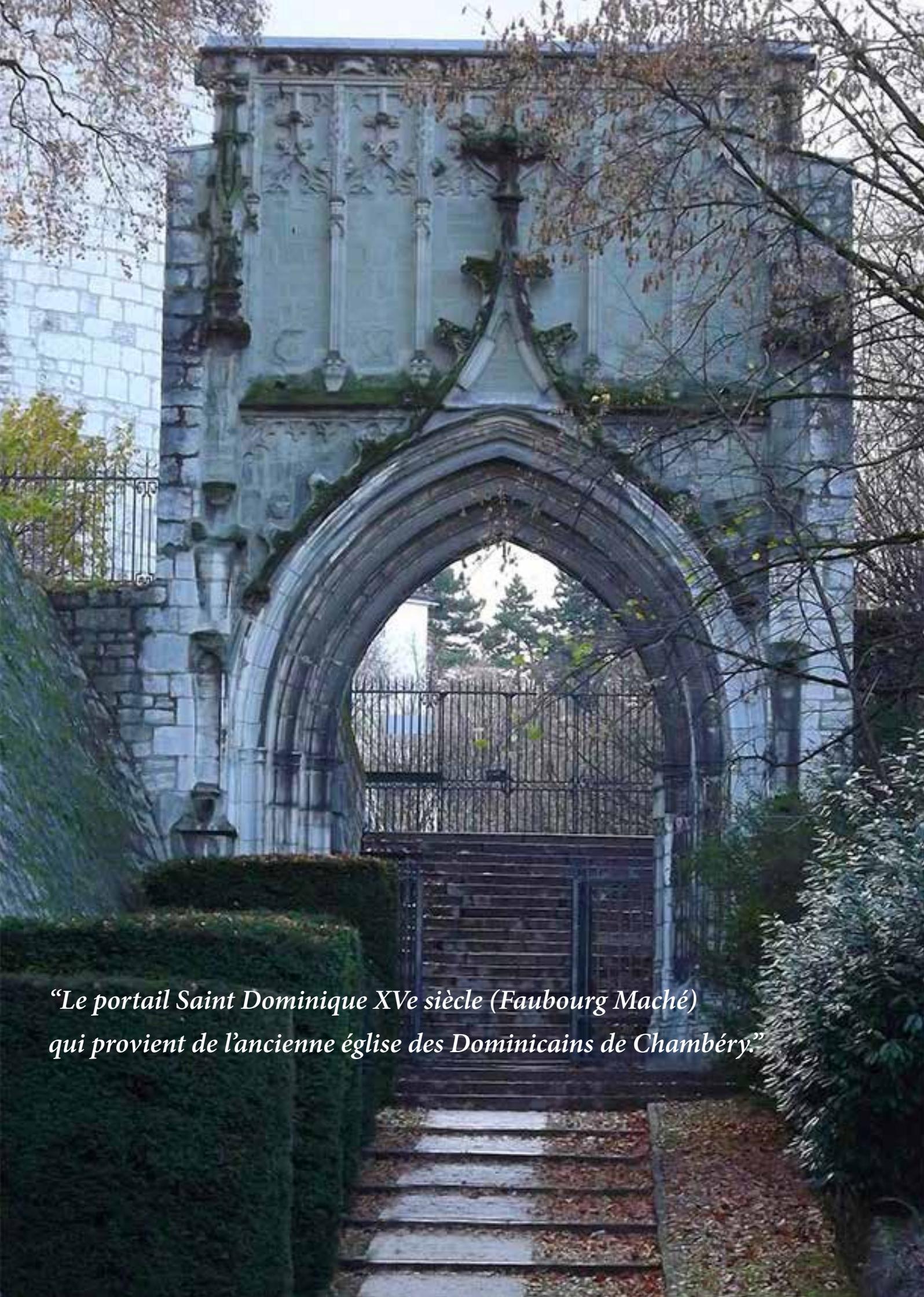
Afin de procéder avec ordre et par vue d'ensemble, il nous est utile de décrire à grands traits ce milieu de la Ville-Éternelle, où Benoît Labre vécut les dernières années de sa vie et qui fut comme le cadre où se détachèrent et apparurent dans leur plein relief ses héroïques et sublimes vertus. Rome, aujourd'hui, a subi la loi de la transformation et du progrès. Sous le souffle de la civilisation et des idées révolutionnaires et libérales, elle est devenue une ville moderne et a perdu en partie son caractère austère et religieux. — Rome est devenue la ville des exhibitions scandaleuses, des écoles sans Dieu, des cercles et des clubs maçonniques, la ville de l'agiotage et des tripots. — On y entend plus rarement le son des cloches, et les rues n'y sont plus animées par des chants pieux. En revanche, on y rencontre à profusion les cafés chantants, les danseurs forains, et l'oreille y est étourdie par la voix glapissante des vendeurs de journaux, et le roulement bruyant des omnibus et des tramways. Tel n'était pas le spectacle offert par la Ville des Papes, à l'époque où vivait notre saint. Les trois cents églises que possède Rome, étaient presque complètement remplies par une foule compacte et recueillie. Les confessionnaux étaient assaillis dès l'aube du jour, et la multitude des prêtres et des religieux ne pouvait suffire à ceux qui nuit

et jour frappaient à leur porte, soit pour s'aider de leurs conseils, soit pour implorer des règles de conduite ou de direction.

— Il y avait des prédicateurs ambulants qui prêchaient sur les places publiques, aux angles des rues et des carrefours. Leurs accents enflammés et pénétrants retentissaient en plein air, se faisaient entendre jusque dans les lieux profanes et les maisons suspectes, où ils allaient éveiller les pécheurs les plus obstinés et les plus endurcis. On exposait chaque jour le Saint Sacrement dans un grand nombre d'églises, et comme Benoît-Joseph allait l'adorer dans chacune d'elles on l'avait dénommé le pauvre des Quarante-Heures.

— Au Colysée, lieu converti aujourd'hui en un cirque païen, et dont la poussière fut arrosée par le sang de deux millions de martyrs, on faisait tous les jours les exercices du Chemin de la Croix. Cette enceinte grandiose, où le Sénat et les empereurs romains siégeaient jadis dans leur pompe, était le rendez-vous des pauvres et des mendiants. Un prêtre leur adressait une instruction familière et catéchistique, et Benoît, qui aimait à se faire passer pour un homme sans instruction et sans culture, en était l'auditeur le plus assidu.

La Rome des Papes avait l'intelligence et la sollicitude du pauvre. Elle avait régularisé avec un soin maternel la mendicité et l'aumône, elle ne laissait pas les indigents abandonnés à eux-mêmes, et exposés aux mauvaises suggestions du libertinage et de l'oisiveté. Il y avait des asiles dirigés par des prêtres où on donnait aux pauvres l'hospitalité de nuit, et le jour ils étaient libres de sortir et de quêter leur nourriture là où ils l'entendaient. Benoît s'était fait recevoir à l'hospice Saint-Martin, voisin de l'église de Notre-Dame des Monts, celle qu'il fréquentait le plus. Il observait scrupuleusement les règles de l'établissement et se montrait le plus fidèle aux exercices et aux prières du soir. A l'hospice Saint-Martin, la prière avait coutume de se terminer par ces paroles que



*“Le portail Saint Dominique XVe siècle (Faubourg Maché)
qui provient de l’ancienne église des Dominicains de Chambéry.”*

LE FAUBOURG MACHÉ

répétaient tous les assistants : « Loué soit et remercié le divin Sacrement. » Le custode de l'hospice s'aperçut un jour que Benoît ne répondait pas, et il l'admonesta vertement. Le saint ne chercha pas à se justifier, mais il ne s'amenda pas. Le custos étonné l'observe de plus près; il s'aperçoit qu'au moment où on prononçait ces paroles, le saint levait les yeux au ciel, qu'il n'était plus maître de ses sens; son cœur se fondait, et sa voix n'avait plus la force de s'unir à celle des assistants. Dans le cercle étroit de l'hospice de Saint-Martin, Benoît avait grand souci des intérêts de la gloire de Dieu, et il exerçait le zèle et l'apostolat autant que le permettait sa profession. Quand les pauvres ses compagnons se laissaient aller à des discours de médisance ou à des emportements, il coupait court à la conversation : « Que signifient de tels discours, s'écriait-il, pensons à la passion de Jésus-Christ. »—Un jour, un pauvre fort peu enclin à la sobriété, cherchait à se justifier en disant qu'il vaut mieux être ivre que malade : «Êtes-vous insensé, dit Benoît,... ignorez-vous donc que l'ivresse est un péché et que la maladie ne l'est pas? » Il avait une prédilection marquée pour les religieuses de la Visitation.

Il alla voir celles de Paray-le-Monial, et fit visite plusieurs fois à celles de Chambéry. Il racontait ses pèlerinages aux bonnes sœurs, et celles-ci avaient une si grande vénération pour le pauvre du bon Dieu, qu'elles ramassaient ses miettes pour les mêler à leurs aliments. Rome possédait à cette époque un grand nombre d'ecclésiastiques de haut mérite et de théologiens éminents. Plusieurs s'étant liés d'amitié avec le saint, le priaient de l'accompagner dans les rues; mais Benoît, par respect pour la dignité sacerdotale dont ils étaient revêtus, marchait derrière eux et ne consentait jamais à prendre place à leur côté. — Quelques-uns voulurent l'avoir pour hôte, et lui offrirent de le recevoir et de le nourrir dans leur maison;

Benoît refusait toujours inflexiblement. « Pourvu, disait-il, qu'un pauvre ait de quoi s'étendre à terre, il a tout ce qu'il faut. »— Il allait quelquefois à la bibliothèque de la Minerve, méditer les Pères, et il attendait debout et patiemment le livre qu'il avait demandé. — L'abbé Marconi, lecteur du Collège Romain, frappé de ses lumières et du développement admirable qu'il donnait aux vérités les plus élevées, lui demanda s'il avait étudié la théologie. —Moi, mon père, je ne suis qu'un pauvre ignorant. — Divers ecclésiastiques allaient à dessein célébrer la sainte messe à Notre-Dame des Monts, et y prolongeaient leurs actions de grâces dans la nef afin de mieux considérer le saint. L'un disait : «En le voyant, j'apprends comment je dois prier et me tenir en la présence de Dieu. » — Un prêtre se prosterna un jour à ses pieds pour les lui baiser. Benoît, profondément blessé dans son humilité, éclata en longs sanglots et fut sur le point de prendre mal. — Depuis, il s'éloigna de ce prêtre, et conserva toujours contre lui une sorte de ressentiment.

A Notre-Dame des Monts, son église favorite, il avait coutume de se placer près de la balustrade, du côté de l'épître ; il avait choisi cette place parce qu'elle était retirée et obscure et qu'il pouvait communier sans être remarqué. Maintes fois on le vit élevé de. Plusieurs palmes au-dessus du sol : « Nous le vîmes un jour à genoux, dit un bénéficié de Notre-Dame des Monts, et nous observâmes qu'il avait le corps renversé contre toutes les lois de l'équilibre, et que sa tête dominait la balustrade ; nous ne pûmes douter de son ravissement » Il avait parfois des visions effrayantes qui augmentaient son amour pour Dieu et sa soif de pénitence. — Ainsi, il vit un jour trois processions : la première était composée de personnes vêtues de blanc, la seconde de personnes vêtues de rouge, la troisième était vêtue de noir, et celle-ci paraissait innombrable. Il lui fut révélé que

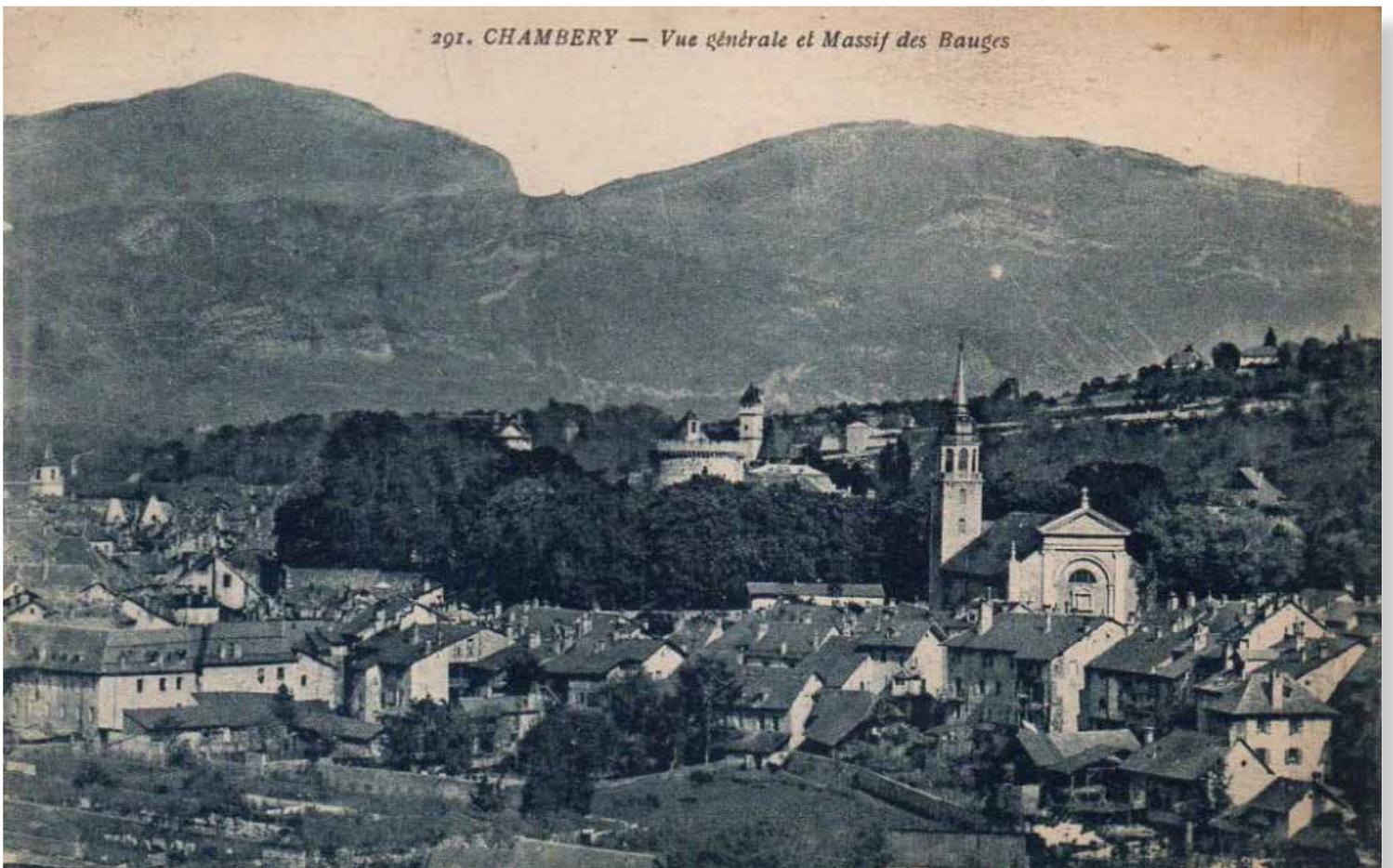
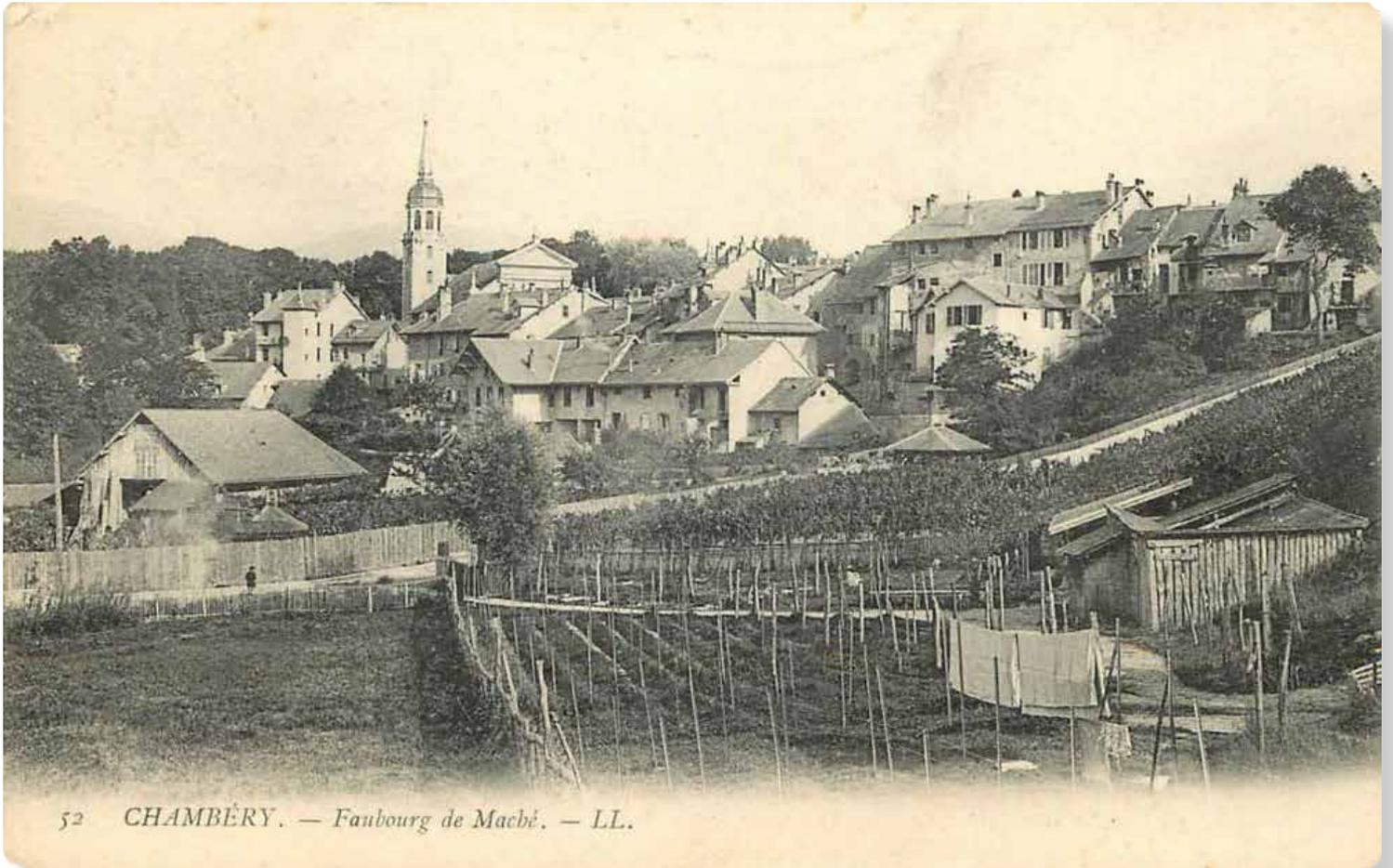
la première de ces processions figurait les âmes qui quittent le monde avec une conscience pure de tout péché, et montent au ciel aussitôt après leur mort; la deuxième, celle des âmes envoyées en purgatoire, et que la troisième figurait les damnés ; il voyait ceux-ci tomber en enfer aussi nombreux et aussi pressés que tombent les flocons de neige dans les journées d'hiver, et cela surtout à cause de leur manque de contrition et de satisfaction. Quant à lui, il se confessait plusieurs fois la semaine -, et bien qu'il ne cessât de se frapper la poitrine et de se dire le dernier des pécheurs, ses confesseurs avouèrent après sa mort qu'il avait conservé intacte son innocence baptismale, que jamais ils ne parvinrent à signaler dans ses accusations une faute mortelle, ni même délibérément vénielle, et que souvent ils durent le renvoyer sans l'absoudre, faute de trouver matière au sacrement. Benoît Labre était devenu un spectacle pour toute la ville de voiler les grâces et les faveurs surnaturelles dont Dieu le avait sa chemise ouverte sur la poitrine, son écuille mal nettoyée pendait à sa ceinture et exhalait une odeur infecte, il marchait pieds nus. Pour ceux qui ne le jugeaient que d'après les sens, il était devenu un objet d'horreur et de dégoût, sa seule vue soulevait le cœur et faisait naître des nausées, — Mais le vrai peuple de Rome, qui le connaissait mieux, le considérait comme la légende et la merveille de la Cité.

On disait de lui qu'il était un chevalier voué par pénitence à la pratique de la pauvreté ; d'autres le prenaient pour un jésuite dépouillé de son habit, par suite de la suppression de la société, et cherchant à se cacher et à vivre humble et inconnu. — On le signalait aux étrangers qui affluaient dans la Ville Eternelle, et de même que personne ne voulait quitter Rome sans avoir vu le Souverain Pontife, personne ne voulait quitter la Ville des Papes sans avoir vu l'héroïque mendiant. — On ne pouvait se lasser de le contempler dans les

transfigurations radieuses et surhumaines de sa sainteté ; les rayons de douceur qui jaillissaient de ses regards, la joie toute céleste qui débordait de son visage encadré dans une barbe et des cheveux hérissés et incultes, frappaient plus vivement les imaginations que le spectacle de la coupole de Saint-Pierre et des grandes ruines du Panthéon et du Colysée.

Enfin arriva pour Benoît Labre l'heure du suprême départ dont Dieu n'a pas voulu que les plus grands Saints fussent affranchis. — Il connut par révélation le jour et l'heure du grand appel de Dieu ; l'année précédente, en quittant Lorette, il avait dit à ses pieux amis, les époux Sori, qui lui disaient au revoir : « Nous nous reverrons peut-être, si telle est la volonté de Dieu...., mais ce n'est pas certain. » L'hiver 1782-83 fut d'une âpreté et d'une rigueur excessive ; Benoît Labre avait les membres enflés par des plaies et des tumeurs, il avait des excroissances aux genoux ; malgré ses douleurs, il ne voulut rien retrancher à ses mortifications. — On était ému de pitié en le voyant, à son heure ordinaire , entrer chaque jour à Notre-Dame des Monts, les vêtements détremés par la pluie, transi et tout grelottant de froid. C'était en vain qu'on cherchait à le décider à s'approcher du feu ou à revêtir des habits plus chauds ; sa faiblesse et sa maigreur étaient extrêmes, et quand il circulait dans les rues, on croyait voir marcher un cadavre ambulante. On était dans les premiers jours de la semaine sainte ; Benoît n'avait plus qu'un souffle de vie, et, faute des aliments que son estomac malade ne pouvait plus supporter, ce souffle de vie n'était plus entretenu que par les flammes ardentes de l'amour divin dont il était intérieurement consumé. Le Mardi saint, il suivit avec ferveur le récit de la Passion, et à cette parole : Expiravit, il fut saisi d'une telle secousse et d'un tel transport, que les assistants s'étonnèrent de voir qu'il n'avait pas succombé. Le mercredi saint, il passa selon sa coutume

LE FAUBOURG MACHÉ



toute la matinée à Notre-Dame des Monts, tantôt à genoux, tantôt profondément incliné -, mais quand il voulut sortir, il sentit ses jambes fléchir ; son corps s'affaissa sur les degrés de l'église, il y resta quelques instants étendu, les yeux fixés au ciel et soutenant sa tête de ses deux mains. Il y avait dans le voisinage de Notre-Dame des Monts, un boucher, homme de bien, du nom de Zaccharelli, qui avait une tendre affection pour notre saint et qui, sous d'ingénieux prétextes, l'avait souvent attiré dans sa maison. Les deux fils de ce boucher, Pierre et Paul, furent les premiers à le recueillir dans leurs bras, et en le soulevant, ils reconnurent que son corps était devenu comme transparent, et qu'il n'avait pas plus de poids que celui d'un enfant. Benoît se sentait mourir, une soif dévorante desséchait ses lèvres et ses entrailles ; on voulut lui offrir du vin et du bouillon, mais il n'accepta qu'un peu d'eau pure et encore à regret, parce que, s'il l'eût osé, il aurait demandé du vinaigre pour s'unir plus intimement à son amour crucifié.

A Rome, surtout à cette époque, on n'avait pas la coutume de laisser les mourants se débattre seuls et sans secours religieux dans les angoisses et les convulsions de la lutte décisive et suprême. Tout ce qu'il y avait de personnes chrétiennes dans le quartier de Notre-Dame des Monts, les Pères Déchaussés de la Pénitence, le Père Adam Angeli, le clergé qui desservait Notre-Dame des Monts, s'étaient réunis dans la maison du boucher Zaccarelli et se pressaient autour du lit du moribond. Benoît avait perdu connaissance, mais il semblait dormir sur la pauvre couche de paille où on l'avait étendu. Son visage avait revêtu une teinte d'une blancheur extraordinaire et paraissait déjà rayonner de cette sérénité et de cette paix profonde que goûtent les Élus. — Les assistants, agenouillés auprès de lui, commencèrent la récitation des Litanies de la Sainte Vierge.

Quand on en fut à l'invocation Sancta Maria, le père Adam Angeli, qui n'avait pas détourné un instant ses regards du visage du bienheureux, interrompit la prière en disant : « Il a passé!... » Nous avons parlé de ces époux Sori, honnêtes marchands d'objets de piété, et qui, chaque année, au temps des Pâques, époque où Benoît visitait Lorette, avaient coutume de lui offrir l'hospitalité. — Depuis le commencement du Carême, ils étaient dans l'attente de sa venue, ils comptaient avec anxiété les semaines et les jours. Ces délais prolongés, leur rappelant les prédictions de l'année précédente, les remplissaient d'alarmes et de crainte, lorsque le même mercredi saint 1783, au moment précis où Benoît rendait le dernier soupir, le plus jeune enfant des époux Sori, âgé de cinq ans, s'écria fondant en larmes : « Ah ! Benoît ne viendra plus Il ne viendra plus Il entre à cette heure dans le paradis » La mort pour le juste est une transfiguration et un flambeau. En brisant la grossière argile de son enveloppe terrestre, elle met en relief la grandeur et la perfection morale de son âme ; elle fait briller aux yeux des hommes les vertus et la flamme surnaturelle dont celle-ci était illuminée ; la mort réhabilite le juste avec éclat aux yeux même des personnes qui l'avaient le plus méconnu et outragé. Rome tout entière se sentit profondément émue, lorsqu'elle apprit la mort de notre saint. En se rencontrant dans les rues, les moins religieux et les plus indifférents se disaient les uns les autres : Le saint est mort : « Il santo è morto » Ce fut une acclamation triomphale, qui, de la ville de Rome, se transmit jusqu'aux extrémités de l'univers ; depuis cent ans, cette acclamation continue : elle ne cessera pas un seul jour jusqu'à la fin des temps. On avait dépouillé le saint de ses vêtements immondes : en les lui ôtant, on avait eu soin de les nettoyer et de les enfermer religieusement dans une armoire où ils sont gardés comme des reliques et où on le vénère encore maintenant. On avait revêtu Benoît-Joseph d'habits blancs,

LE FAUBOURG MACHÉ

et le lit sur lequel il était exposé à Notre-Dame des Monts, était orné de fleurs. La foule qui se pressait pour le contempler, était si nombreuse qu'on dut, pour maintenir l'ordre, avoir recours à la garde corse, casernée dans le voisinage. Afin de satisfaire la dévotion des fidèles, il fallut le laisser exposé les trois derniers jours de la semaine sainte, et encore le grand jour de la solennité de Pâques, où les offices ne purent avoir lieu à Notre-Dame des Monts, à cause de la multitude du concours. La grande voix populaire, entraînée par un élan spontané et en quelque sorte irrésistible, anticipait malgré elle sur le jugement des Papes. Soulevée par la joie et par l'admiration, au lieu du *De Profundis* des défunts, elle ébranlait les voûtes sacrées d'un immense et sublime Alléluia. — La chair du saint était devenue souple et vermeille. Il était plus beau, sous les étreintes de la mort, qu'il n'avait jamais paru de son vivant. Ses restes laissaient émaner une senteur céleste, suave, pénétrante, et les personnes qui parvenaient à s'approcher de sa dépouille, se décidaient avec peine à s'en éloigner. Mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme et à l'admiration, c'est qu'avant même que le saint eût été déposé dans son sépulcre, cinq personnes atteintes de maladie incurable, et qui s'étaient fait transporter auprès de ses restes, furent guéries inopinément.

A partir de ce jour, la mémoire de Benoît Labre est allée toujours grandissant. — Notre-Dame des Monts, où on l'ensevelit, devint milieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté. Le diocèse d'Arras n'a cessé de se féliciter des bénédictions et des faveurs insignes dont il s'estime redevable à celui qu'il appelle le plus illustre de ses enfants. Les miracles dus à son intercession se sont multipliés à l'infini. Et Rome, qui ne canonise pour l'ordinaire les saints qu'après de longs siècles et les enquêtes les plus sévères et les plus minutieuses, dut céder prématurément à ces signes évidents

de la volonté du Ciel, et aux sollicitations qui, de toutes parts, lui étaient adressées. Pie IX béatifica Benoît Labre le 20 mai 1860, et Léon XIII, le 8 décembre 1881, lui décerna les honneurs et les palmes de la canonisation ressortir en termes magnifiques l'opportunité et les avantages de cette glorification faite dans les temps présents.

« Celui, dit-il, qui, pendant qu'il vivait au milieu de nous, était pauvre, humble, méprisable, le bienheureux Benoît-Joseph Labre, élevé après sa mort au plus haut des cieux, revêtu des splendeurs des saints, et couvert d'une incorruptible couronne de gloire, a été placé par le souverain juge des mérites sur un ce siège d'immortalité. »

Oui, ce pauvre abject, qui se nourrissait de rebuts et de la balayure des rues, qui, se vouant à un martyre inouï, laissait, de propos délibéré, des essaims d'insectes repoussants fourmilier dans sa chevelure, errer sur ses vêtements déguenillés, il est maintenant dans le ciel, élevé à l'égal des patriarches et des prophètes, et, en ce monde même, il est plus honoré que ne le furent les princes et les rois. Ne faisons pas les dégoûtés et les difficiles, hommes et femmes du monde, et que notre délicatesse mondaine ne se révolte pas de cette malpropreté que j'appellerai non pas sordide, mais héroïque et surhumaine. Benoît Labre ne faisait de mal à personne, il vivait seul et se tenait éloigné des hommes et de leurs habitations. L'horrible vermine qui le rongait ne s'attachait qu'à ses habits et à la surface de son corps. Son âme était pure, virginale, immaculée. Aujourd'hui, les vers, qui le dévoraient vivant, se sont transformés en rayons de gloire, et déjà ici-bas, aux yeux des anges, ils apparaissent comme des perles plus brillantes que les diamants et les parures les plus précieuses et les plus enviées. Mais notre vermine, à nous, celle qui assiège notre âme, ce sont nos affections dérégées, notre amour du bien-être, l'envie qui ronge nos cœurs, l'orgueil dont nous sommes dominés ...



Vermine pour vermine, celle de Benoît Labre était moins hideuse et effroyable que la lèpre dont nous sommes atteints. Comme l'a dit un orateur éminent .

(Mgr Pie, évêque de Poitiers. *Panegyrique de Benoît Labre*. Voir les Amis de Saint Benoît Labre : <http://www.amis-benoit-labre.net/pdf/panegyrique1860.pdf>) Auprès de nos souillures morales, les souillures matérielles de Benoît Labre sont une ambrosie et un

parfum. Par une ironie sanglante et méritée, Dieu a voulu que les poux, qui recouvraient son corps, devinssent le désinfectant de notre luxe et de nos habitudes de mollesse; il les a posés comme remède à notre sybaritisme, et il a voulu s'en servir pour détruire nos passions et les hôtes malfaisants et invisibles dont nos âmes sont dévorées. Les exemples de Benoit Labre sont un antidote opposé à nos corruptions et à nos licences; ils sont encore un remède à notre orgueil et à notre



ambition. — Benoît Labre apparut à l'époque de la grande Révolution, époque de pêle-mêle et de branle-bas de tout ordre social et hiérarchique, où, sous la tempête des passions anarchiques déchaînées, on vit le trône, l'autel, les Ordres de l'État disparaître avec les autres institutions qui leur assuraient la force et la stabilité. Le Tiers-État venait de supplanter la Noblesse, il suffisait alors à la tourbe des médiocrités et des ambitions vulgaires et tarées d'avoir le cynisme de

l'audace et de tenter un coup de main heureux pour s'élever au pinacle du pouvoir et de la fortune. Benoît Labre était sorti des rangs du peuple, il appartenait à cette classe moyenne, qui avait pour elle l'opinion, et qui était portée en haut par les suffrages de la popularité et les ovations de la rue. S'il avait mis au service d'une idée ou d'une passion humaine quelconque le millionième de l'énergie et de la persévérance qu'il mit à se sanctifier, il aurait peut-être coupé l'herbe

aux pieds des conquérants et des dictateurs les plus fameux, et personne ne peut dire à quel degré de gloire et de puissance il se serait élevé. Mais Benoît ne chercha que l'obscurité et le mépris des hommes. Il arbora hautement cet étendard de la pauvreté dont le monde ne comprenait plus la signification -, il se fit plus pauvre que les renards des forêts et les oiseaux du ciel. Cependant, dans son extrême détresse, ce pauvre conservait les airs et la dignité d'un maître et d'un seigneur qui commande. — Sous ses haillons, il se sentait le cœur si haut, qu'un jour, le jeudi saint, on le vit présider la Cène et traiter douze pauvres. Sous ses habits délabrés, il ne croyait point déroger à la dignité des princes et des pontifes en s'attribuant un ministère qui n'était ordinairement dévolu qu'à eux. Et comme il n'avait point de bourses à offrir à ceux dont il lavait les pieds, la Providence lui venait en aide en multipliant miraculeusement le pain et les légumes qu'il leur servait. Benoît possédait véritablement ce centuple dont Jésus-Christ a promis de faire jouir les pauvres ici-bas. Son âme était remplie d'un avant-goût de la félicité céleste. Un jour, qu'un passant s'était écrié en le voyant : Malheureux! Il se redressa avec un légitime orgueil: « *Malheureux, dit-il, je n'en connais point d'autres en ce monde que ceux qui vont en enfer et qui ne verront point la face de Dieu.* »

Sur la fin de sa vie, il eut comme la prescience et comme une sorte de vision prophétique des honneurs qui lui seraient un jour rendus; il plut à Dieu de lui accorder cette joie ou plutôt d'infliger cette épreuve à son humilité. Il rencontra un jour le prêtre qui devait être le postulateur de sa cause de béatification; il s'arrêta un instant, contre sa coutume, lui sourit doucement, lui fit une gracieuse inclination de tête, comme s'il eût voulu lui signaler le zèle qu'il prendrait un jour à sa gloire et lui en témoigner

sa reconnaissance anticipée. Saint ! Ô pauvre! Ô ami! Éclairez aussi notre vie de votre céleste sourire Laissez tomber un regard de joie et d'espérance sur nos cœurs attristés par le spectacle de nos grandes raines morales, des lâchetés honteuses et des apostasies sans nom qui semblent rendre nos sociétés humaines incurables, et dont, à l'époque présente, nous sommes les témoins consternés... Que vos exemples nous ramènent à la pratique vraie du christianisme, à l'amour du sacrifice et des vertus solides, et que le culte que nous vous rendons en ce jour, soit le présage des destinées nouvelles que votre intercession fera lever prochainement sur notre bien-aimée patrie. Vous dont les pieds mortels ont sanctifié cette ville de Chambéry, qui plus d'une fois avez été l'hôte de ce faubourg Maché, qui avez prié dans son antique église, à deux pas de cette enceinte, et qui avez reçu le viatique dans l'hospice des pèlerins attendant à cette paroisse ; donnez aux religieux habitants de Saint-Pierre de Maché, non pas l'abondance des richesses et la profusion de l'or, qui serait pour eux un piège et un péril; mais l'amour et le culte des vieilles traditions d'honneur, de loyauté et de foi, le goût du travail et l'amour des vertus austères, l'attachement aux modestes devoirs qui grandissent et honorent l'homme en ce monde et lui assurent dans l'autre la récompense de l'éternité. Eclairez encore d'un sourire de bénédiction et de paix, le pontife (*Mgr François de Sales Albert Leuillieux*) qui a reçu le jour dans les régions fertiles et gracieuses où vous êtes né. Vous l'avez donné à cette ville de Chambéry, en paiement de l'hospitalité que vous avez jadis reçue. Mgr Leuillieux, vous êtes uni à notre saint par le double lien de la patrie et de la parenté ; la louange que nous lui rendons se reflète sur votre personne auguste en même temps qu'elle retombe sur tout ce troupeau que vous appelez : votre joie et votre couronne. (*gaudium meum et corona mea. Philipp., VI, 1*)

LE FAUBOURG MACHÉ

C'est à vous qu'est due la meilleure part aux grâces et aux bénédictions, que répand sur nous ce saint, votre compatriote et votre puissant patron. O saint ! Puissent vos vertus se retracer sans cesse à nos esprits, puissent-elles rappeler à notre siècle énervé et attiédi que la pénitence pratiquée dans la plus large mesure, est le précieux creuset où les âmes se retrempent, et que la vigueur chrétienne unie au courage qu'inspire la foi est le remède qui guérit les nations. Oui, dans votre visage amaigri, dans vos joues hâves et creuses, sur votre front couvert de rides prématurées, vous ne cessez de nous découvrir l'idéal de ce que nous aimons le plus, l'idéal du Dieu mort et attaché à la croix. Vous nous rappelez aussi le visage de cette Église catholique qui ne vieillit point, qui n'a ni taches ni rides, qui renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle, et qui, dans des jours que l'on se plaît à appeler des jours de décadence et de dépérissement, nous offre dans la personne des Claire de Montefalco, des Jean-Baptiste Rossi, des Benoît Labre, des curé d'Ars, des pénitents et des mortifiés, dignes des plus beaux âges de sa jeunesse et de sa fécondité. Saint ! Ô héros ! Ô thaumaturge ! Vous êtes pour nous la réparation, le soleil de l'avenir, l'aurore des temps meilleurs, un présage de salut et de bénédiction pour cette paroisse et pour ce diocèse, et, pour tous ceux qui vous vénéreront dans cette église au pied de cette statue, le dispensateur des biens abondants, le messager de la gloire éternelle que nous obtiendrons par votre puissante intercession. Amen

“Panégyrique de saint Benoît-Joseph Labre, prononcé dans l'église Saint Pierre de Maché le jour de la fête de la Très Sainte Trinité, par le Chanoine Charles Arminjon. En mémoire de son séjour à l'Hospice des Pèlerins du Faubourg Mâché en 1770 et 1777. Suivi de la bénédiction de la statue du saint mendiant par Mgr François-desales Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry, à 15 h le 20 mai 1883.”

ABL

La Prédiction de Saint Benoît-Joseph Labre

Didier NOËL



LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT - JOSEPH LABRE

La Savoie devient française en 1860 et l'église Saint Pierre du Faubourg Maché très ancienne paroisse, dont la précédente église, qui était nommée « *Saint Pierre sous le château* », se trouvait à l'emplacement de l'actuelle banque « *Crédit agricole* ». Elle fut démolie en 1720. L'ancienne église était à l'intérieur des murs fortifiés de la ville de Chambéry, elle datait du XV^e siècle: sa communauté était située à l'extérieur (faubourg de Maché). C'est pourquoi en 1684 lors du mariage de Victor-Amédée II à Chambéry, celui-ci décide de transférer les services de la paroisse dans la « *Maison blanche* », édifice situé à l'emplacement de l'actuelle église Saint Pierre de Maché. Le faubourg Maché, coeur historique de cette partie de l'histoire du Saint Pèlerin en Savoie, s'étendait à l'extérieur des remparts de Chambéry, le long de la route de France. Patrimoine indiscutable, il était cependant devenu particulièrement insalubre, et dans un tel état de délabrement que la municipalité prit la décision de démolir le multiséculaire faubourg Maché. À l'époque, Monsieur Pierre Dumas (*Maire de Chambéry de 1959 à 1977 et de 1983 à 1989*) disait qu'il connaissait la place affective que ce faubourg occupait chez de nombreux chambériens, mais il ne trouva d'autre issue et s'en expliquera par ailleurs : « *Nous n'avions pas d'autre choix; seuls des travailleurs immigrés, exploités par des loueurs peu scrupuleux, acceptaient encore de vivre là, entassés dans les conditions les plus inconfortables. Il fallait souvent procéder à des désinfections. C'était une oeuvre de salubrité nécessaire* ». Je

regrette dira-t-il plus tard qu'on en soit arrivé là mais il faut retenir cette leçon : « *entretenir, restaurer, voire rénover si on ne veut pas être condamné à démolir à nouveau un jour* ». L'un des rares témoins encore debout est la célèbre « *Fontaine des Deux Boumeau* », dont l'eau était jadis réputée car elle conservait dit-on la jeunesse. Il en va de même pour le récit de ce périple à Chambéry de saint Benoît-Joseph Labre il semble et je m'en suis rendu compte lors de ma visite en cette ville que son histoire sombre lentement dans l'oubli. La statue bénie par Mgr Leuillieux fut retirée du coeur de l'église, endroit où la piété locale de l'époque l'avait placé à la dévotion des paroissiens. Les événements anti-cléricaux de 1901 eurent raison du Saint vagabond et la statue taillée à son image fut envoyée au pillon... de nos jours une fresque peinte sur le mur du choeur comble le vide laissé par son absence. Les excès des adeptes de la laïcité seront toujours les débiteurs insolubles de l'Évangile et nous devons accorder à leurs méfaits la plus grande miséricorde. J'aime à penser que le Saint en aurait fait de même. Comme disait Saint-Exupéry; « *à force de se dépasser lui-même, il a contribué à bâtir le monde* »...

La figure de Benoît-Joseph Labre a été discutée, reprise, et réinterprétée à bien des époques et la nôtre ne fait pas exception en effet dans l'histoire du Saint vagabond. Certains passages jugés peu importants furent bien souvent supprimés car non étayés. Il existe actuellement deux sources parallèles dans l'étude des pérégrinations du Saint Pèlerin : la première, officielle avec

“La sagesse infinie accommode les saints à l'esprit et au caractère des peuples, aux besoins des temps, aux maladies et aux grandes plaies dont les nations sont dévorées.”

documents d'archives, procès de béatification et déposition des témoins (les principales sources des historiens), la deuxième, la transmission orale colportée de génération en génération par le peuple. Les témoignages oraux, lorsqu'ils ne contredisent pas ceux de nos historiens sont considérés comme acceptables mais si certains de ces témoignages les contredisent, ils sont immédiatement réfutés car non étayés par des documents historiques. Les réfutations sont souvent moins étayées que subtiles et dans ce cas, il faut alors examiner la qualité de l'historien ou du biographe...

Depuis longtemps, je m'interroge sur les pérégrinations de Benoît-Joseph et notamment sur le passage probable du Saint artésien en Savoie dans la ville de Chambéry; pour cet épisode, il n'y a guère de documents précis et évocateurs et mon voyage à Chambéry ne m'a pas permis d'en découvrir de nouveau en fait l'histoire de son passage semblent être uniquement basée sur des témoignages de religieux de l'époque recueillies avec soin et conservées dans les archives diocésaine de la ville.

Cette tradition locale raconte qu'en 1770 Benoît-Joseph Labre, faisait son entrée dans le faubourg Maché de Chambéry. Il venait de sortir de l'abbaye de Notre-Dame du Saint Lieu à Sept-Fons et elle nous apprend que par deux fois (1770 et 1777) il s'arrêta plusieurs jours dans l'hôpital du faubourg destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres de passage. Là encore, il me semble bon de préciser qu'il n'y a guère lieu de douter de ces témoignages directs issus de religieux. De même, la commémoration en 1883 suivi de la bénédiction d'une statue à son image dans l'église de ce faubourg atteste et complète de façon irréfutable cette tradition du passage du saint pèlerin. Ce sont des faits, en apparence anodins, glanés de part et d'autres, qui m'amènent aujourd'hui dans ce contexte mêlé de curiosité et d'interrogation où j'ai

finalement décidé d'approfondir un peu plus cette question que j'avais mis en suspens depuis des années afin d'apporter un éclairage le plus proche possible de la réalité dans laquelle se sont déroulées la première et la dernière étape pèlerine dans la vie de Benoît-Joseph (1770-1777). C'est là tout le paradoxe et l'essence-même de mon voyage à Chambéry...

En 1983 à Boulogne-sur-Mer, lors de l'exposition saint Benoît Labre, à « l'Esquif » chez les Sœurs dominicaines (*lieu de formation en sciences humaines, bibliques et théologiques, ce lieu est fermé de nos jours, il a laissé place au GRETA des Terres d'Opale*) le Père Bernard Hingrez mit entre mes main un fac-similé reproduisant la seconde lettre que Benoît-Joseph Labre envoya à ses parents en 1770. Fidèles à l'original, je l'ai regardé, étudié avec passion, dévorant chaque mot, réfléchissant à tout ce qui était écrit par cet homme de Dieu. Ce jour-là, j'ai perçu le regard bienveillant du Père Hingrez. Fixant l'attention que je portais à cette lettre, un léger sourire sur les lèvres, il me dit cette parole dont je ne compris pas totalement le sens sur le moment : *Tout ce qui rentre par le regard façonne un jour ou l'autre le cœur en rayonnant en nous et autour de nous.* Je ne devais jamais oublier ces quelques mots et je dois bien admettre 33 ans après que cette parole résonne d'une façon particulière dans l'aujourd'hui de cet épisode de l'histoire du Saint.

Après cet aparté et avant de poursuivre plus loin, il est utile de se remettre dans le contexte de l'époque afin de vous rappeler à quelle période elle se réfère. Le 11 novembre 1769, Benoît-Joseph Labre entre au noviciat et prend le nom de frère Urbain à l'abbaye de Sept-Fons. Au début tout se passe bien, mais au bout de quelque temps, il est à nouveau assailli de scrupules, n'ose plus communier ni recevoir l'absolution sa santé se détériore au point qu'il donne à craindre pour sa santé mentale. A la fin du mois d'avril 1770, Benoît-Joseph est admis

LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT - JOSEPH LABRE

à l'infirmerie du monastère, les Frères essaient de trouver remède à ses peines d'esprit mais sans succès. Le Frère infirmier qui le soigne déclarera plus tard qu'il pressent avoir soigné un saint mais devant l'impossibilité de trouver un remède à sa dépression, le père abbé décide le 13 mai 1770 de le faire admettre dans un autre hôpital à l'extérieur de l'enceinte du monastère.

Finalement c'est le 2 juillet 1770 que le Père supérieur décide de le renvoyer. Sur le registre du noviciat de Sept-Fons on peut lire: « renvoyé à cause de ses peines d'esprit qui donnaient à craindre pour sa tête ». À sa sortie, nous savons qu'il prit le chemin de l'Italie, songeant encore à entrer dans un monastère qui voudrait bien l'accueillir. Tous les biographes dont les plus sérieux et les plus experts (Desnoyers et Gaquère) dans le récit de ses pérégrinations indiquent les lieux qu'il traversa avant d'entrer en Italie mais aucun d'eux jusqu'à présent ne parle de son passage à Chambéry avec précision et pour cause il n'existe aucun document relatant son périple en Savoie. Les seules indications de son itinéraire à sa sortie de Notre-Dame du Saint Lieu sont données par l'Abbé Desnoyers (1862), et plus tard avec les explications de l'Abbé Bernard Hingrez (1983), nous savons qu'en sortant de Sept-Fons, Benoît-Joseph ne s'arrêta point à Gray et Besançon comme pensait François Gaquère. Sa visite dans ces deux villes se fit à la mi-décembre 1774, l'itinéraire probable à sa sortie de Sept-Fons était la route de Lyon via Tarare, Dardilly, Chambéry, Turin, Chieri etc. Nous savons qu'il ne passa pas à Moulins, comme quelques-uns des autres biographes l'ont cru ; ce n'était pas sa route, la concordance des dates entre sa sortie de Sept-Fons et la date de sa lettre démontre avec certitude que le séjour assez long qu'il y fit se rapporte à une autre époque. Il se dirigea donc, comme il l'annonçait dans sa dernière lettre à ses

parents, immédiatement vers le Piémont, passa à Chambéry où il resta plusieurs jours dans l'hôpital du faubourg de Maché, puis il reprit la route via Turin à Quiers, d'où sa deuxième lettre est datée (31 août 1770). Malgré des datations très précises de ses lettres, passeport et laissez-passer, on connaît très peu le détail réel de son trajet et des événements qui ponctuèrent son voyage depuis sa sortie de Sept-Fons à Quiers. Vous l'avez compris, pour moi, le début de ce périple se trouve à nouveau dans l'étude de cette lettre datée de Quiers (Chieri) en Piémont. A l'époque, je m'étais interrogé après avoir remarqué qu'il y avait quelques informations qui donnaient des indications précieuses et qui entraient en contradiction avec les affirmations de certains biographes sur les premières péripéties du saint artésien en 1770, mais avec le temps j'avais laissé de côté ce questionnement.

Dans les lignes suivantes, j'ai reproduit la fameuse lettre en vous confiant les réflexions qu'elle a fait naître en moi en soulignant les passages importants les reliant à la période où il passa à Chambéry pour la première fois.

Mon très cher père et ma très chère mère, vous avez appris que je suis sorti de l'abbaye de Sept-Fons, et vous êtes sans doute en peine de savoir quelle route j'ai prise depuis, et quel état de vie j'ai envie d'embrasser.

C'est pour m'acquitter de mon devoir et vous tirer d'inquiétude que je vous écris cette présente ; je vous dirai donc que je suis sorti de l'abbaye de Sept Fons le 2 Juillet ; j'avais encore la fièvre quand j'ai quitté le monastère , elle ne m'a abandonné qu'au quatrième jour de marche , j'ai pris la route de Rome , je suis à présent bientôt à moitié chemin , je n'ai guère avancé depuis que je suis sorti de Sept-Fons , parce que dans le mois d'Août il fait de grandes chaleurs dans le Piémont où je suis , et que j'ai été retenu pendant trois semaines dans un hôpital, où j'ai été assez bien : au reste , je me suis bien porté depuis que je suis sorti de Sept-Fons...

mon tres cher pere et ma tres chere mere

vous avez appris, que je suis sorti de l'abbaye de sept fons, et vous êtes sans doute en peine de savoir, quelle route j'ai pris depuis, et quelle état de vie j'ai envie d'embrasser; c'est pour mequitter de mon devoir, et vous tirer d'inquietude, que je vous écris cette presente; je vous dirai donc que je suis sorti de sept fons, le 2 de juillet, j'avois encore la fièvre quand j'en suis parti, et elle m'a quitté au quatrieme jour de marche, et j'ai pris ~~le~~ le chemin de rome je suis bientôt a present a moitié chemin je n'ai guere avancé, depuis que je suis sorti de sept fons, parceque pendant le mois de aoust il fait des grandes chaleurs dans le piedmont ou j'os suis; et que j'ai été retenu pendant 3 semaines, dernièrement dans un hospital, ou j'ai été assez bien, par une petite maladie que j'ai eu; au reste je me suis bien porté, depuis que je suis sorti de sept fons, il y a en italie plusieurs

LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT - JOSEPH LABRE

Je ne manque pas de prier Dieu tous les jours pour vous ; je vous demande pardon des peines que je peux vous avoir causées, et vous prie de m'accorder vos bénédictions, afin que Dieu bénisse mes desseins ; c'est par l'ordre de sa providence que j'ai entrepris le voyage que je fais.

Ayez soin surtout de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs ; veillez sur leur conduite, pensez aux flammes éternelles de l'enfer et au petit nombre des élus. Je suis bien content d'avoir entrepris le voyage que je fais ; je vous prie de faire mes compliments à ma grand-mère et à mon grand-père, à mes tantes, à mon frère Jacques, à tous mes frères et sœurs, et à mon oncle choix. Je vais entrer dans un pays où il fait bon pour les voyageurs ; il m'a fallu affranchir la lettre pour sortir des états du roi de Sardaigne tant qu'elle fut arrivée en France. Je finis en vous demandant derechef vos bénédictions et pardon des chagrins que je vous ai occasionnés. »

Fait en la ville de Quiers en Piémont, ce 31 Août 1770.

Votre affectionné fils,

Benoît-joseph

Si nous essayons de reprendre la chronologie des événements avec les indications soulignées dans la lettre tout en tenant compte du nombre de jours depuis sa sortie du monastère le lundi 2 juillet 1770 et de la date de sa lettre 31 août 1770, cela nous donne un total de 61 jours pour parcourir la longueur du chemin qui est d'environ 600 kilomètres, reliant Dompierre-sur-Besbre (Sept-Fons) via Chambéry à la ville italienne de Chieri (Quiers). Hors nous lisons : « j'avais encore la fièvre quand j'ai quitté le monastère, elle ne m'a abandonné qu'au quatrième jour de marche » Pour essayer de retracer cette route empruntée par le saint mendiant nous allons prendre un début de piste. Il se dirigea d'abord vers Paray nous dit-on, la cité du Sacré-Cœur de sainte Marguerite Marie Alacoque dont on dit qu'il en aurait été l'hôte. Certes il ne devait pas avancer très vite, et les déductions que nous nous

croions en droit de tirer de cette anecdote nous interroge... Il semble donc qu'il soit passé au sanctuaire du Sacré-Cœur sans remettre en cause la religieuse tourière de la Visitation qui déclare dans son récit qu'il aimait s'agenouiller au bord du chemin, pour prier contre le mur extérieur de la chapelle, et que édiflée, elle le signala à sa supérieure de nombreuses fois et qu'en raison d'une fièvre persistante, il logea 20 jours dans l'hôpital. Le récit semble accréditer cette version mais il subsiste pour moi un doute certain quant à sa présence en ce lieu en 1770.

En effet la lettre semble contredire cette information: la distance ne concorde pas avec sa correspondance qui semble écarter cette étape à cette date. Il dit : « j'avais encore la fièvre quand j'ai quitté le monastère », or la distance reliant Sept Fons à Paray-le-Monial n'est que d'environ 35 à 40 kilomètres (elle ne m'a abandonné qu'au quatrième jour de marche, j'ai pris la route de Rome) il ne faut pas 4 jours pour parcourir cette distance, il est donc plus vraisemblable qu'il ignora Paray le Monial pour prendre la direction de l'Italie en passant par la route de Lyon. Cette étape à Paray-le-Monial doit donc intervenir bien plus tard dans l'histoire de ses pèlerinages.

(Certaines anecdotes locales et populaires, dont nous ne pouvons affirmer avec certitude, la véracité faute de documents historiques situent son passage dans la ville de Tarare en 1770) Tarare à l'époque est un petit village de 1500 âmes sur la route de Lyon, les habitants, sont principalement des tisserands en toile, des tanneurs, des cordonniers, des petits marchands et des aubergistes. Les pères Capucins vinrent s'installer à Tarare le 13 juin 1708, date à laquelle la première pierre du prieuré fut posée. Le supérieur était le père Joseph Mazeno de Saint-Chamond. Ces religieux eurent dans la suite quelques différends avec le curé du village. Ils disparurent à la Révolution et ne sont pas revenus à Tarare. Ce jour-là en arrivant à Tarare, Benoît-Joseph Labre se présenta chez les Capucins

monasteres, ou la vie. est fort réguliere
et fort austere; j'ai dessein d'entrer dans
quelque uns, et j'espere que dieu rien
fera la grace, j'en fais meme un de
monastere, de l'ordre de la trappe dont
l'abbé a écrit a un abbé de france, que
s'il allait des francois, dans son abbaye qu'il
les recevrait parceque il lui manquoit des
sujets; j'ai tiré de bons certificats de sept
bons; ne vous inquietez point a mon
egard; je ne manquera pas de vous envoir
de mes nouvelles; je voudrois bien en avoir
des vôtres, et de mes freres et soeurs mais cela
n'est pas possible a present parceque je ne suis
pas arrêté, dans un lieu fixe; je ne manque
pas de prier dieu pour vous tous les jours; je
vous demande pardon de toutes les peines que
je pense vous avoir causé; et vous prie de
m'accorder vos benedictions; afin que dieu

LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT - JOSEPH LABRE

et leur demanda l'hospitalité, peu rassurés sur ce mendiant, les moines Capucins le chassèrent. Benoît-Joseph se retira sans donner le moindre signe de mécontentement. Il alla chercher asile, rue des Capucins (*aujourd'hui rue Gaston Salet*), dans une petite auberge qui l'hébergea dans l'une des chambres pour la nuit.

Le lendemain, il assista à la messe chez les Capucins et il y fit la sainte communion. Sa personne avait quelque chose de si édifiant que les religieux et les assistants en furent touchés. Après la messe, on le fit appeler à la sacristie, et on voulait le retenir. Le portier qui lui a refusé un lit, la veille, parce qu'il croyait avoir affaire à un parasite, comme tant d'autres, voudrait bien le retenir, maintenant qu'il le voit prier dans l'église. Il le supplie : « *Restez!* » Mais il est trop tard « *Je dois partir dit-il* » il refusa de rester, disant qu'il partait le jour même il me faut dit-il, « *ce matin, gagner cette petite chapelle qu'on aperçoit au-dessus de la ville, sur une hauteur* » (*la chapelle Notre-Dame de Bel-Air, depuis plusieurs siècles, un lieu de culte est consacré à la Vierge Marie sur la colline de Bel-Air qui domine la ville de Tarare*). Il s'éloigne, sa besace en bandoulière. L'occasion perdue par les Capucins ne sera jamais retrouvée... Sur le passage de Benoît Labre fleurit toute la variété des réponses humaines: les uns font les aveugles par peur, méfiance ou dureté alors que d'autres le reçoivent tout de suite, sans se demander s'il est digne de leur charité.

Nous le retrouvons ensuite à Dardilly dans la banlieue de Lyon en frappant à la porte d'une ferme, après une longue journée de marche, Benoît-Joseph s'y arrêta pour une nuit chez les Vianney. La tradition raconte que Pierre Vianney, (l'aïeul du curé d'Ars), reçut un soir de 1770 un jeune homme, dont le recueillement le troubla. Le jeune homme sollicita l'hospitalité au nom de Jésus-Christ. Mais, il insistait pour coucher sur la paille à l'écurie et n'accepta qu'une portion infime des aliments qu'on

lui offrait Pierre Vianney et son fils Mathieu (*futur père de Jean-Marie*) en furent très émus. Avant de partir, le saint pèlerin les remercia avec beaucoup de gratitude et les paroles de bénédiction, qui tombèrent de ses lèvres: « *Loués soient Jésus et Marie* », laissèrent dans le cœur de la famille Vianney un souvenir inoubliable. L'hospitalité sera récompensée, 16 ans plus tard, par la naissance de Jean-Marie Vianney, le futur curé d'Ars (8 mai 1786). On signale ensuite son passage à Contrevoz, mais il semble que la tradition locale s'est totalement effacée et il ne reste aujourd'hui, aucun souvenir de sa venue au village.

Il arriva en Savoie après avoir parcouru les 300 km reliant Sept-Fons à Chambéry. A son arrivée, il loge à l'Hospice des Pèlerins du Faubourg Maché, fondé au XVe siècle et situé à l'extrémité de la rue du Collège. Mais avant d'aller plus loin, il est bon de revenir à la phrase de sa correspondance qui dit ceci : « *J'ai pris la route de Rome, je suis à présent bientôt à moitié chemin, je n'ai guère avancé depuis que je suis sorti de Sept-Fons, parce que dans le mois d'août il fait de grandes chaleurs dans le Piémont où je suis, et que j'ai été retenu pendant trois semaines dans un hôpital* ».

A l'époque de son passage, l'hospice du Faubourg Maché n'accueillait les pèlerins en partance pour l'Italie qu'une nuit maximum. Or il est dit dans la tradition locale que Benoît-Joseph logea plusieurs jours dans cet hôpital. De nouveau, une interrogation me taraude: « *J'ai pris la route de Rome, je suis à présent bientôt à moitié chemin* » « *j'ai été retenu pendant trois semaines dans un hôpital* » et chaque coïncidence qui nous interpelle peut donc être un signe et un nouveau pas sur l'histoire du Saint Pèlerin; en effet, Benoît-Joseph ne pouvait rester dans cet hôpital que s'il y était admis comme malade, tel était le règlement de cet hospice. Extrait du règlement :

(Source <http://www.savoie-archives.fr/>)

Bénisse mes dervains; c'est par l'ordre de sa
providence que j'ai été entrepris le voyage
que je fais; ayez soin surtout de votre
salut, et de l'éducation de mes frères et
sœurs, veiller sur leur conduite, penser aux
flames éternelles de l'enfer, et au petit nombre
des élus; je suis bien content d'avoir
entrepris le voyage que je fais; je vous prie
de faire mes compliments à ma grande mère
à mon grand père, à mes tantes, à mon frère
jacque, à tous mes frères et sœurs, et à mon
oncle choix; ~~je~~ je vous enter dans un pays
où il fait bon pour les voyageurs; il m'a fallu
affranchir la lettre pour sortir des états du roi
de Sardaigne, tant qu'elle fut arrivée en France
je finis en vous demandant derechef vos
benedictions, et pardon des chagrins que je
vous ai occasionné. fait à la ville de
quiens en piedmont ce 31 d'août 1770
votre très affectueux fils benoit
joseph labre.

LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT - JOSEPH LABRE

Sont admis,

-les pèlerins, accueillis pour une seule nuit seulement,

-les pauvres femmes et filles enceintes, dont l'accueil ne peut excéder un mois,

-les enfants exposés, abandonnés et délaissés, jusqu'à l'âge de sept ans,

-les malades.

(A Chambéry qui n'était pas encore rattaché à la France, à l'époque de son passage existait l'hôpital de Maché, placé sous le vocable de Notre-Dame de la Consolation, tire quant à lui son nom d'un ancien faubourg de Chambéry (Maché). Il est fondé en 1415 par un pieux marchand nommé Jean du Rhône dit « de Lyon », bourgeois de Chambéry. Dans son testament de 1420, ce dernier fait de l'établissement son légataire universel, et demande à ce que soient appliqués les mêmes statuts que ceux observés à Saint-François. La gestion y est donc de la même façon confiée à un recteur élu par les syndics de Chambéry, accompagné cependant du sacristain de la paroisse de Lemenc, de deux hommes du peuple, et de deux habitants parmi les plus probes et sages de la rue du faubourg Maché.

Ces deux hôpitaux, sont rapidement réunis en une même entité désormais désignée sous le vocable de Saint-François et Maché. Le but de cette réunion est double : faciliter l'administration de ces établissements, mais également en optimiser le fonctionnement. Tandis que le site de Saint-François se spécialise rapidement dans l'accueil des enfants abandonnés et des pauvres, Maché assiste les pèlerins et les femmes en couche. Ce mode de gestion perdure jusqu'en 1793, date de la réunion de l'administration de Saint-François et Maché à celle de l'hôpital de la Charité (règlement du 3 août 1793).

Voilà en quelques mots ce qui oppose la tradition de Paray-le-Monial à celle de Chambéry, il est évident que soulever cette question est sans grande importance aujourd'hui et je vous laisse ici, chers Amis, discerner vous-mêmes le plausible de cette question qui me préoccupe depuis si

longtemps. Benoît-Joseph Labre, il est très important de le souligner, vint en Savoie et notamment à Chambéry par deux fois en 1770 au début de sa vie errante et en 1777 à la fin de sa période dite des grands pèlerinages... clôturant à la frontière de l'Italie là où il l'avait commencée une vie consacrée à la richesse inépuisable de l'Esprit de Dieu sur son existence de Pèlerin comme une sorte de testament dédié à notre intention.

En 1777 extenué par 7 années d'une ascèse inouïe, il passe de nouveau à Chambéry. Le corps couvert d'ulcères, il est de nouveau admis à l'hôpital du faubourg Maché. Benoît-Joseph revient de ses derniers voyages au pays du Bade-Wurtemberg en Allemagne. il vient de faire son dernier passage à Waldshut-Tiengen. En passant par la Suisse pèlerinage d'Einsiedeln, de Metzleren, et de Mariastein. *(Voir chemin de traverse : <http://www.amis-benoit-labre.net/pdf/didierchemins13.pdf>)*

Pendant son dernier séjour, notre saint n'avait que quelques pas à faire pour se rendre, dès l'aube, à l'église de la Visitation (l'ancien hospice était situé à quelques mètres de la chapelle de la Visitation, aujourd'hui chapelle du Lycée, chapelle dite Vaugelas) ; il assistait à toutes les messes qui s'y disaient et prolongeait sa prière une grande partie de la journée. Sa piété, attira l'attention des Sœurs tourières du couvent de la Visitation. Elles en parlèrent aux religieuses et celles-ci désirèrent le voir ; on fit monter Benoît-Joseph au parloir et là, les religieuses et leurs élèves vinrent écouter les récits particuliers de la Providence sur lui. A cette époque, il y avait, parmi les pensionnaires, une toute jeune fille de 9 ans appartenant à une famille distinguée du Piémont.

Le séjour du pieux pèlerin d'Amettes dans la ville de Chambéry ne se borna pas seulement à des soins à l'hôpital. Nous serons également surpris d'apprendre ce qu'était la jeune personne, dont il prédit, pendant le récit de ses pèlerinages au



“La chapelle Notre-Dame de Bel-Air, depuis plusieurs siècles, ce lieu de culte est consacré à la Vierge Marie sur la colline de Bel-Air qui domine la ville de Tarare”.



parloir de la Visitation, la vocation religieuse de Mlle Reine-Victoire Berzetti fille de l'avocat-fiscal de Berzetti. La jeune élève était alors d'une étourderie de caractère, qui ne laissait en rien prévoir l'esprit de réflexion et l'austère gravité qui devaient la distinguer plus tard. Elle prononça, vers l'âge de dix-huit ans, ses vœux de religieuse dans ce même monastère où elle se trouvait en 1777 lors du passage de Saint Benoît-Joseph Labre. Après la Révolution, elle rentra dans la communauté des Visitandines établie actuellement à Lémenc. C'est là qu'elle est décédée, en 1853, à l'âge de 87 ans 76 ans après la dernière venue de Benoît Labre à Chambéry et près de 28 ans avant sa canonisation. C'est elle Sœur Reine-Victoire de Berzetti qui, ravivant ses souvenirs d'enfance, raconta son histoire au chanoine de Saint-Sulpice qui, lui-même, en a consigné le témoignage dans les archives du diocèse. Elle avait avant de mourir émis le vœu que cette vieille église, (*la chapelle Vaugelas*) témoin de la prière d'un saint, ne soit pas démolie comme

elle en est, dit-on, menacée, (*son vœu fut exaucé: bien qu'elle ne soit plus consacrée au culte, elle est encore debout de nos jours. Je m'y suis rendu lors de mon séjour à Chambéry*).

Sœur Reine-Victoire de Berzetti de Buronzo était née en 1768, et au dire des personnes qui ont vécu près d'elle, elle était d'une éminente vertu et d'une grande capacité intellectuelle. Elle se plaisait sans cesse à redire aux Religieuses qui l'entouraient la prophétie que lui avait faite le pieux pèlerin d'Amettes. Celles qui l'ont vue et entendue rapportèrent ces détails qui nous apprennent cette histoire oubliée de la vie de Benoît-Joseph à Chambéry qui fut prophète et glorieux hôte de l'ancien hospice des Pèlerins du faubourg Maché.

Après son dernier séjour à Chambéry, les grands pèlerinages sont terminés à l'automne, Benoît-Joseph est de retour à Rome, où il se fixera définitivement, et dont il ne s'absente guère, désormais, que pour un pèlerinage annuel à Lorette.



“Tarare, le couvent des Capucins. Transformé en mairie sous la Révolution, il fut détruit en 1874 peu de temps après l'inauguration de l'actuelle mairie”.

LA PRÉDICTION DE SAINT BENOÎT -JOSEPH LABRE



Vue de la ville de Chambéry

*La Famille Bardin et
saint Benoît-Joseph Labre*



MICKAËL MANGE

EXCLUSIVITE



LA FAMILLE BARDIN ET SAINT BENOÎT LABRE

*Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli;...
Matthieu ch.25 v 34-35.*





“Une légende familiale voudrait que Benoît-Joseph Labre, alors pèlerin parcourant l’Europe, ait été accueilli au domaine de la famille Prieur-Bardin situé à Louisias, hameau de Charavines, lors de l’un de ses voyages en 1770. Pour remercier ses hôtes, Guillaume Prieur-Bardin et son épouse Françoise Millias, il leur prédit qu’ils auraient toujours des prêtres dans leur descendance.”

“Les paroles prémonitoires du saint homme furent exaucées...”

Charavines

Hameau de Louisias

Il s'agit d'un domaine agricole, sur les hauteurs de Charavines et en contrebas des ruines du château de Clermont. A l'époque, la famille Bardin cultivait la vigne sur les coteaux du village.

Guillaume Prieur-Bardin (1746-1823) et Françoise Millias (1742-1821) sont à l'origine d'une petite dynastie de prêtres et de religieuses, dont voici quelques membres: (Voir site de Monsieur Mickaël Mange : <http://www.genealogie-histoiresdauphine.fr/2013/12/les-bardin-et-saint-benoit-labre.html>)

Leur fils aîné Jean-Baptiste Bardin (1775-1856) fut héritier du domaine de Louisias et maire de Charavines. Il épousa Alexandrine Buisson: nombreux de leurs enfants ou petits-enfants firent une carrière ecclésiastique.

Anne-Marie Honorine Prieur-Bardin née le 2 novembre 1819 à Charavines, se fit religieuse au couvent Sainte-Ursule de Tullins, sous le nom de sœur Sainte-Alphonse. Elle y décède le 26 février 1890 à 70 ans.

Eugène Juste Prieur-Bardin est né le 25 novembre 1823. Il devint professeur de philosophie au petit séminaire du Rondeau à Seyssins. Il y est décédé le 20 septembre 1861, âgé de 37 ans.

Elisé Prieur-Bardin (1810-1866) épousa Marie Lambert. Leur fils Octave Pierre-

Marcellin Prieur-Bardin est né le 12 février 1843 à Voiron. Il fut vicaire de Saint-Georges d'Espéranche en 1876 et d'Izeaux en 1877. Par la suite il devint curé de Saint-Romain de Jalionas et en 1904 curé de Valencin. Il est décédé le 31 janvier 1905.

Eulalie Prieur-Bardin (1826-1894) épousa Etienne Monin, dont un fils Eugène Alphonse Monin né le 10 mars 1869. Il fut prêtre et missionnaire sur l'île de Lifou en Nouvelle-Calédonie. Il est décédé le 20 mai 1907 à l'âge de 38 ans.

Marie-Anne Prieur-Bardin (1777-1833) épousa Pierre Rey. Ils eurent un fils nommé Pierre-Germain Rey, né à Charavines le 14 brumaire de l'an 12. Il fut archiprêtre du Touvet, avant de devenir chanoine de la cathédrale de Grenoble. Il décéda à Grenoble le 13 mai 1887 à 83 ans.

Julien François Prieur-Bardin, cadet des enfants de Guillaume, est né le 12 janvier 1787 à Charavines. Il fut curé de Saint-Pierre de Paladru et mourut dans la maison curiale le 3 décembre 1873, à l'âge de 86 ans.

“LA PREDICTION DE BENOÎT-JOSEPH LABRE”

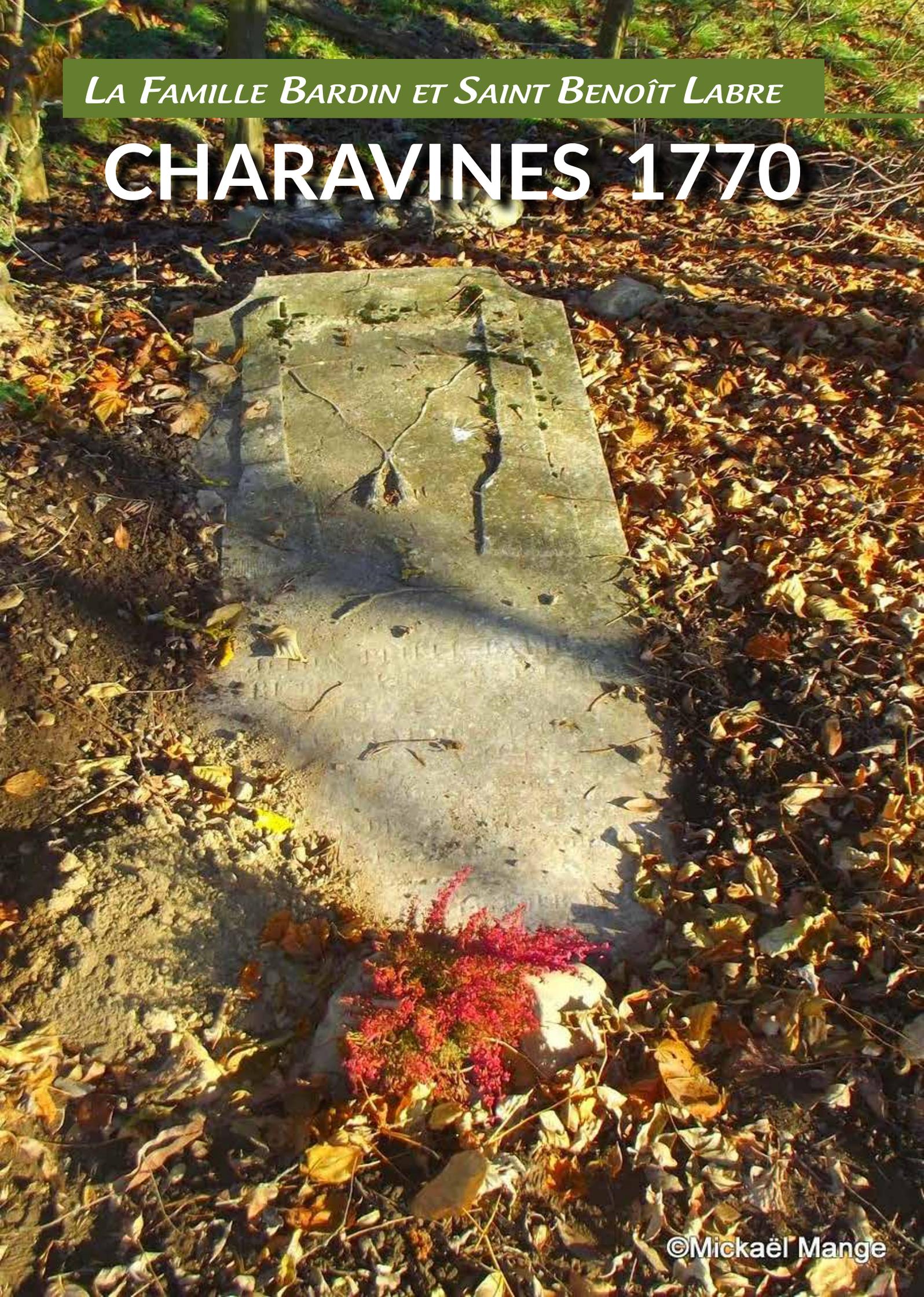


Comme à Lorette avec le couple Gaudence et Barbe Sori, les traditions familiales ont bien souvent conservé le souvenir des passages en tel ou tel lieu du pauvre pèlerin. Un jour de 1770 dans le village de Charavines en Dauphiné, Benoît-Joseph Labre vint à passer aux dernières heures du jour (il avait l'habitude de demander l'hospitalité à la fin du jour), il avait choisi une ferme située à une hauteur un peu à l'écart du village. Il demanda au fermier de Charavines s'il pouvait trouver chez lui l'hospitalité ; on la lui accorda tout aussitôt. Le fermier jugea certainement que son allure devait inspirer confiance, édifié sans doute par cette douce lumière qui semblait émaner de lui, une sorte d'aura relatée par les biographes et qui figure dans bon nombre de témoignages de l'époque et qui favorisa la dévotion que les témoins qui furent présents se transmirent de génération en génération et dont les récits retrouvés aujourd'hui sont encore plus aptes à toucher les cœurs. Après avoir découvert cette légende familiale quelques jours avant mon départ pour Chambéry, je pris la décision de demander la permission de monsieur Mickaël Mange d'utiliser cette histoire qu'il relate sur son site Internet avec les détails historiques et généalogiques de sa famille.

La légende familiale repose sur un manuscrit, rédigé à partir de 1837 par Jean-Baptiste Prieur-Bardin, maire de Charavines et propriétaire du domaine de Louisias. Il s'agit d'un domaine agricole situé dans le petit hameau de Louisias, sur les hauteurs de Charavines et en contrebas des ruines du château de

LA FAMILLE BARDIN ET SAINT BENOÎT LABRE

CHARAVINES 1770



“Saint Benoît-Joseph Labre reçu dans la ferme de la famille Bardin.”



LA FAMILLE BARDIN ET SAINT BENOÎT LABRE

de Clermont. A l'époque, la famille cultivait la vigne sur les coteaux du village. (*Le domaine est toujours exploité par ses cousins*). <http://vergers-de-louisias.pagesperso-orange.fr/>

Dans son manuscrit, Jean-Baptiste rédigea l'histoire et la généalogie de sa famille. Il glissa également des anecdotes familiales sur ses parents Guillaume Prieur-Bardin et Françoise Millias: ils auraient hébergé saint Benoît-Joseph Labre lors de son passage en Dauphiné, vers 1770, pour se rendre au monastère de la Grande Chartreuse. Quelques années plus tard, Françoise Millias organisa une mission dans la paroisse de Charavines et durant les troubles de la Révolution, la famille se fit protectrice des prêtres persécutés en leur proposant une cachette dans leur grange. Ce manuscrit a été transmis jusqu'à nos jours parmi les nombreux descendants de ce couple pieux. En revanche m'écrivait-il, « *Je n'ai pas souvenir d'un quelconque monument ou d'une éventuelle stèle à la mémoire du saint à Charavines. Je vous accorde bien sûr et avec plaisir, mon autorisation pour utiliser ces informations ainsi que l'article dans vos publications* ». <http://www.genealogie-histoiresdauphine.fr/2013/12/les-bardin-et-saint-benoit-labre.html>

Pour remercier ses hôtes, Guillaume Prieur-Bardin et son épouse Françoise Millias, Benoît-Joseph Labre leur prédit qu'ils auraient toujours des prêtres dans leur descendance.

Il y a dans ce village de Charavines un témoignage attaché aux principes d'une famille dont les souvenirs écrits sont peut-être le chaînon manquant d'un moment important de l'histoire du Saint, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit certainement d'un de ces refuges qu'il trouva en France avant son premier départ pour Rome. Un témoignage qui résonne comme une louange adressée à ce pèlerin infatigable pas, parce que nous louons saint Benoît-Joseph Labre après sa mort; non cette louange vient en ligne droite des témoins de son passage et il est bon ici de rappeler que Benoît-Joseph était considéré comme un saint par le peuple de son vivant, ce même peuple qui le 16 avril 1783 lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, cria dans toutes les places publiques de Rome ce cri : « *Le saint est mort* ». Son tombeau devint bientôt l'un des pèlerinages les plus fréquentés de Rome.



“La nature ne fait pas de bonds. C’est par palier que les plissements du sol tendent vers leur point culminant. La grâce, sans ignorer les improvisations ni les coups de foudre, procède, elle aussi, de préférence, par lents cheminements. Pour faire émerger un sommet de sainteté, Dieu travaille et soulève toute une chaîne de générations.”

“Histoire d’une famille,

Par Jean-Luc Jeener.”



On invoquait avec confiance le saint pèlerin vagabond pour Dieu et des miracles nombreux se manifestèrent. On compte plus de cinquante villes ou des guérisons subites ont été opérées par son intercession et constatées d'une manière authentique. Ces prodiges parurent si certains à un ministre calviniste puritain appelé John Thayer qui, présent à Rome le jour de sa mort, se convertit et deviendra prêtre catholique. (*Voir Lumière sur le Chemin N° 2, Janvier 2015, 341 p. <http://www.amis-benoit-labre.net/pdf/lumierechemin02.pdf>*).

Dès l'année 1783, au nom du serviteur de Dieu, l'on commença à instruire le procès de canonisation.

Le Sieur Guillaume Prieur-Bardin et Françoise Millias son épouse furent sans doute pleinement édifiés lorsque les clameurs populaires venant de Rome en 1783 annoncèrent la sainteté de l'humble pèlerin qu'ils avaient reçus 13 années auparavant. En cela, nous voyons, chers Amis, comme je l'ai déjà dit, la tendresse de Dieu pour les âmes pures : ce couple de Charavines n'oublia pas de transmettre à ses enfants ce souvenir de la prédiction donnée à leur famille par saint Benoît-Joseph Labre ; leur fils Jean-Baptiste

Bardin mit par écrit cet instant dans leur généalogie afin qu'il ne soit pas perdu pour la génération future de la lignée familiale, que là où les saints passent, Dieu passe aussi avec eux... Par ailleurs, on dit souvent que le passé est le fondement sur lequel est construit aujourd'hui. Ce sont presque toujours des hommes modestes et simples qui l'ont aperçu et approché ; ils ont tout retenu de ses gestes, de ses attitudes de piété, du son de sa voix. Ainsi ces témoins nous le montrent-ils presque jour après jour dans le quotidien de leur vie et il semble évident que les paroles du saint homme pour la famille Bardin furent exaucées. La providence a voulu que cette anecdote nous parvienne au moment où la dévotion pour ce grand saint retrouve un élan sans cesse grandissant, en Europe comme un peu partout au Canada et à travers le monde. La ferveur du petit peuple semble encore crier à la face du monde que les étapes sur le chemin de ce saint diffusent ses grâces infinies dans le quotidien des hommes d'aujourd'hui... Les effets de ses grâces s'illustrent par les actions généreuses qu'il a faites au cours de sa vie sur la terre où l'on retrouve la figure du Christ au calvaire. À l'ordinaire, on le voyait entrer dans les villes ou dans les hameaux, à la tombée du jour et aux derniers rayons du crépuscule.

LA FAMILLE BARDIN ET SAINT BENOÎT LABRE

Il marchait péniblement, courbé par la fatigue; son costume n'était pas sans singularité; il avait un tricorne de feutre épais et à larges ailes, sa tunique était en lambeaux ; il tenait en main un rosaire qu'il égrenait au rythme de ses pas; il allait tout d'abord à la porte de l'église d'un lieu ; il ne tardait pas à attirer l'attention de la foule et le plus souvent, l'hospitalité lui était ainsi offerte. Dans tous les lieux qu'il traversa, il excita vivement l'attention des peuples, et plusieurs témoins qui ne le virent qu'une fois, déposèrent plus tard qu'ils conservèrent toute leur vie une profonde impression du spectacle de sa sainteté et des exemples de son détachement héroïque et surhumain, souvenir qu'ils transmirent de génération en génération jusqu'à nos jours.

Pendant sept ans, de 1770 à 1777, il ne cessa de visiter tous les sanctuaires célèbres ; il parcourut sans trêve ni repos tous les chemins d'Italie, de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Espagne, cherchant de préférence les chemins de traverse, où il pouvait s'entretenir plus commodément avec Dieu, et, au besoin, franchir sans crainte les montagnes les plus abruptes et

les cimes les plus escarpées. Maintes fois, il traversa la Savoie, et je peux affirmer que dans les vallées comprises entre le Rhône et les Alpes, il est peu d'églises, de villages qui n'aient été le lieu de ses stations et où il n'ait longuement prié. Il émanait de lui un ravissement, un silence, des jeûnes, une longue assistance aux offices, et surtout des heures passées dans la contemplation du « *Fiat voluntas tua* ».

Les témoignages pourront disparaître, les statues érigées à son image détruites comme à Chambéry, mais toujours restera le souvenir des légendes locale que lui a voué le petit peuple de l'Église du Christ ressuscité. Il traversera les âges et les prières seront exaucées dans ce mystérieux rendez-vous de la piété auprès de saint Benoît-Joseph Labre. Il s'est arrêté à Chambéry et à Charavines dans la ferme de la Famille Bardin et s'entendit dire : « Bienvenu ami étranger, qui que tu sois, entre. » Aujourd'hui nous pouvons dire que la Providence est entrée chez eux avec lui, le pieux pèlerin apportait la bénédiction du Ciel sur la maison, qui l'abritait; ainsi le verre d'eau donné au plus humble des enfants de Dieu



FAMILLE

BARD

ELISEE BARDIN

DÉCÉDÉ LE 7 8^{ME} 1896

ÂGÉ DE 80 ANS

MARIE BARDIN VEUVE LOWBARD

DÉCÉDÉE LE 12 MAI 1880

ÂGÉE DE 75 ANS

CAROLINE BARDIN VEUVE

MARIUS BARDIN

DÉCÉDÉ LE 3 MAI 1915

ÂGÉ DE 65 ANS

FRANÇOISE BARDIN

DÉCÉDÉE LE 25 MAI 1901

ÂGÉE DE 71 ANS

J. BAPTISTE BARDIN

DÉCÉDÉ LE 20 JANVIER 1856

ÂGÉ DE 81 ANS

MARIE GABRIELLE BARDIN

DÉCÉDÉE LE 19 1880

ÂGÉE DE 71 ANS

SÉVERINE BARDIN

DÉCÉDÉE LE 17 MAI 1855

ÂGÉE DE 70 ANS

MARIE BARDIN

DÉCÉDÉE LE 10 OCTOBRE 1903

ÂGÉE DE 71 ANS

JULES

DÉCÉDÉ LE 4

ÂGÉ DE 81 ANS

GÉNÉREUX

FLAVIE

DÉCÉDÉE LE 4

ÂGÉE DE 81 ANS

MARIE BARDIN

DÉCÉDÉE LE 10

ÂGÉE DE 71 ANS

IN DE

LOUISIAS

BARDIN

30 MARS 1885

54 ANS.

BIENFAITEUR.

BARDIN

JUILLET 1870

17 ANS

BERLAND

1908

ANS

L'ABBE EUGENE BARDIN

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

DECÉDÉ LE 20 7^{ME} 1861

ÂGE DE 36 ANS

L'ABBE CELESTIN BARDIN

DECÉDÉ LE 14 MAI 1854

ÂGE DE 66 ANS.

L'ABBE VICTOR BARDIN

DECÉDÉ LE 31 JANVIER 1907

ÂGE DE 62 ANS

MARC BARDIN

DECÉDÉ LE 15 MARS 1924

ÂGE DE 81 ANS

MARIA BARDIN

VIEUX PROQUENT

DECÉDÉ LE 1^{ER} MAI 1820

ÂGE DE 78 ANS

EMILIE BARDIN

DECÉDÉ LE 20 AVRIL 1948

ÂGE DE 75 ANS

MARIE BERLAND

DECÉDÉ LE 31 MARS 1902

ÂGE DE 81 ANS

ELISABETH BARDIN

NÉE BERCELOTTIN

DECÉDÉ LE 18 AVRIL 1778

ne demeure pas sans récompense, au nom de Dieu il a prédit et toute une génération de prêtres et de religieux ont essaimé au fil des âges au sein de la famille. Devant nous, à Calais comme un peu partout il y a toujours un pauvre : nous avons beau tenter de l'oublier, beau secouer la tête pour chasser l'image, le pauvre est toujours là, le regard fixe, dans ses haillons, la main tendue, les genoux serrés et frileux. Mais s'il ne fait pas le pauvre, il est quand même pauvre ; même s'il ne parle pas, il demande : il nous demande ce qui dépasse nos besoins pour des besoins qui le dépassent. La voix s'élève, passe dans l'air comme le vent dans la tempête, il tend la main pour prendre ce que nous ne voulons pas lui donner, la société le frappe. Il est le miroir dans lequel nous nous reflétons ensemble, parce que lui c'est nous : le seul pauvre qui tend la main aux autres pauvres du monde : Jésus. Et qui d'autre que Benoît-Joseph Labre était digne de figurer comme premier d'entre les pauvres du Seigneur. Une pauvreté de l'être dans un monde où le « paraître », « l'avoir » et le « pouvoir » sont primordiaux pour nos

contemporains. La pauvreté du Christ est une affirmation de sa liberté et la pauvreté de Benoît-Joseph est une invitation et un choix à épouser cette liberté à l'égard du monde et ses dominations.

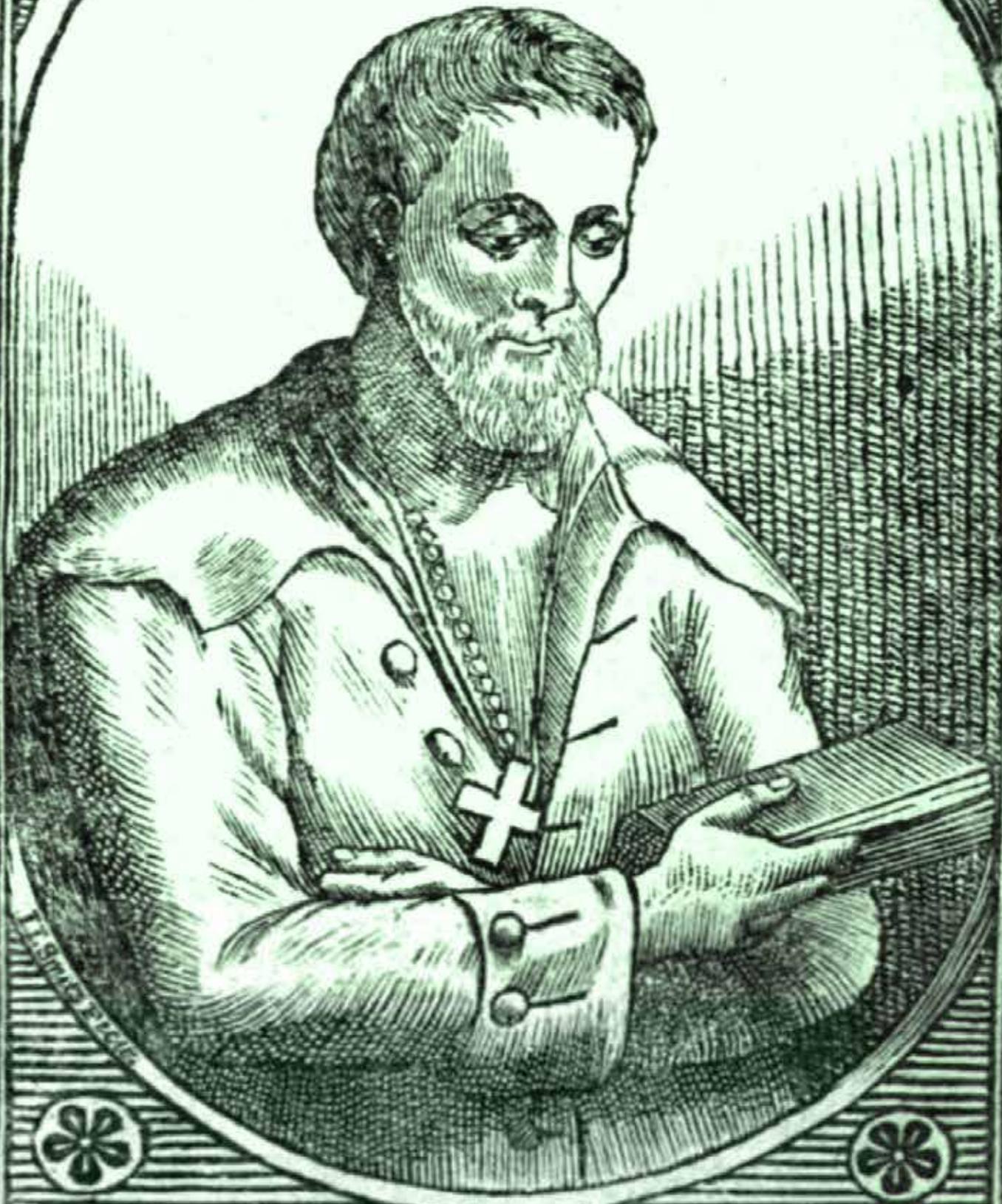
Dans ce monde en perpétuel changement et en constante évolution, il existe encore des lieux dans l'histoire du Saint qui ont traversé les époques.

Témoins de Savoie, de Chambéry et de Charavines qui assistèrent à ses prières, écoutons ce qu'ils ont à nous dire : « *Ecoutez, chers Amis, ce pauvre qui prie si bien ; ce n'est pas un pauvre ordinaire, c'est un saint...* »

Je remercie chaleureusement Monsieur Mickaël Mange, pour sa générosité et sa gentillesse au nom des Amis de Saint Benoît Labre et du Père Raymond Martel, merci cher ami du Saint.

Didier NOEL.





Je tiens à remercier, au nom des Amis de Saint Benoît Labre Sœur Françoise-Marie BAGNARD et Madame FRANCILLARD, pour leur aimable collaboration dans mes recherches en Savoie, sans oublier le père archiviste de la maison diocésaine de Chambéry.

Un grand merci à chacun d'entre vous pour m'avoir accueilli avec cette simplicité et ce bel état d'esprit qui habite le cœur savoyard

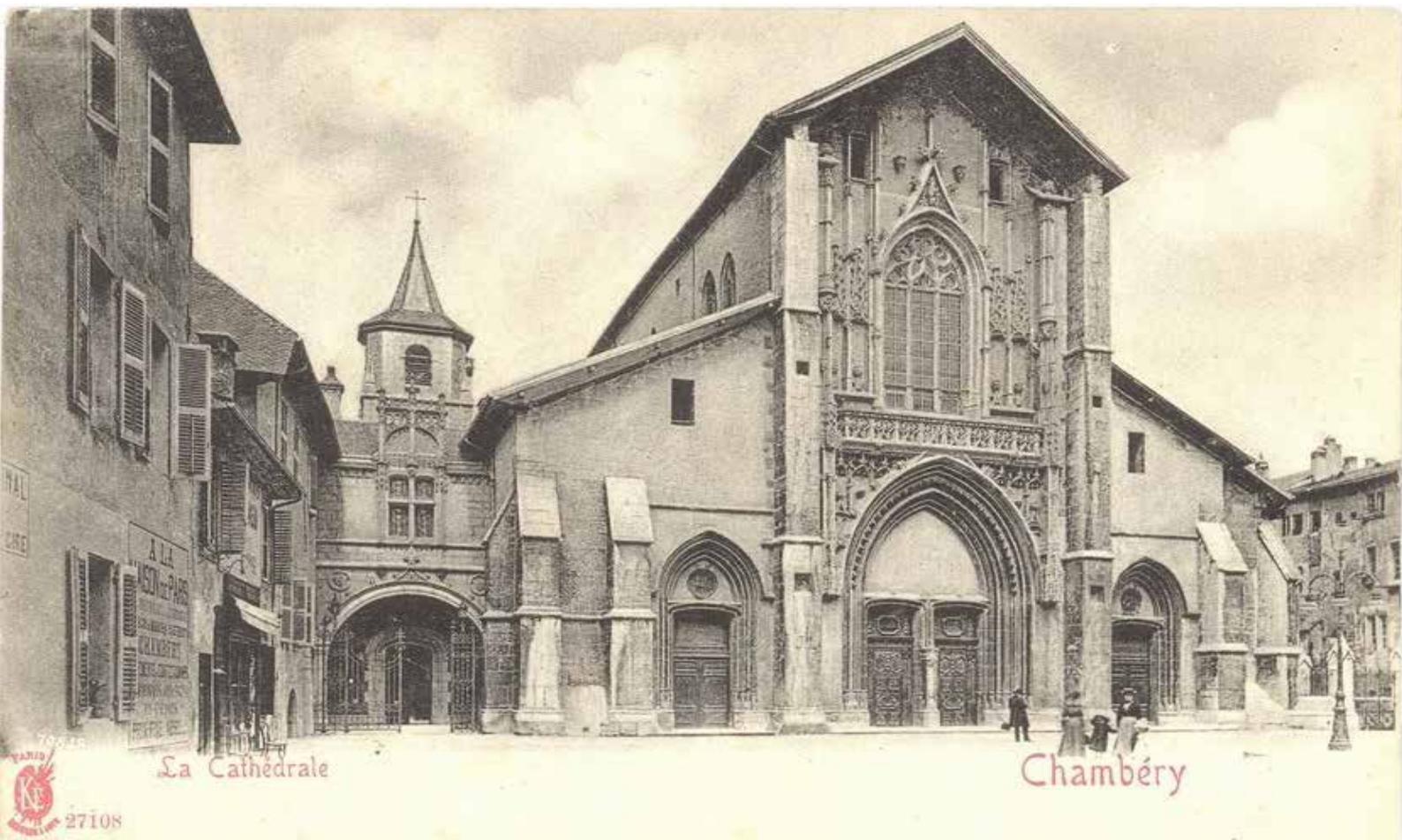
Chers Amis à Bientôt,
sur les chemins de traverse
avec Saint Benoît-Joseph Labre.

Didier NOËL





Dédié à Mgr François de Sales Albert Leuillieux
Archevêque de Chambéry



http://www.paccard.com/fonderie/fr/la_savoyarde.php